
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07137304 1


LIBRARY
PRETIOSA FACIT

SOUVENIRS

D'UNE

DEMOISELLE

D'HONNEUR



ASTOIN NEW-YORK

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT BENOIT, 7

SOUVENIRS

D'UNE

DEMOISELLE

D'HONNEUR

DE

Mme LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

DEUXIÈME ÉDITION

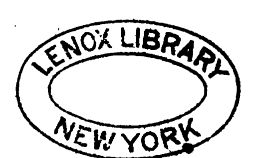


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

Rue Vivienne, No 2 *bis*

M DCCC LXI


LENOX LIBRARY
NEW YORK

SOUVENIRS

d'une

DEMOISELLE

D'HONNEUR

Comme je désire dévouer les loisirs de ma retraite à la mémoire de l'aimable princesse qui m'a honorée de ses bonnes grâces, je réunis ici, sans ordre et sans exactitude, tout ce qui me revient à l'esprit des souvenirs de ma jeunesse. Dans le dessein de donner une idée de celle pour qui j'écris, la suite des temps ne m'embarrassera guère, et je raconterai à mesure ce que

le désir de la mieux faire connaître ramènera vivement devant mes yeux.

J'ai eu l'heureuse fortune de passer la fleur de mes années à la plus belle cour du monde; là, tout était nouveau pour moi, les manières, le langage, le costume, et je pourrai peut-être divertir mon lecteur comme autrefois j'amusais ma princesse par l'ingénuité de mes remarques. Il est sans doute bien difficile qu'une étrangère ait le goût et la délicatesse qu'il faudrait pour peindre un si beau modèle, et l'on s'étonnerait de voir une Italienne parler familièrement des plus grands personnages de cette cour de France, si l'on ne savait que le hasard de sa destinée l'a transportée bien jeune hors de son pays. Il convient donc de dire d'abord ici quelques mots de ce qui me regarde en particulier.

Je suis née en 1680 à Viareggio, dans

le comté de Lucques. Je me nomme Fiorenza Orsini, et je descends, par mon père, de cette illustre maison[1] qui a donné une reine à la France, des papes à l'Italie, et s'est alliée à la famille des Médicis. J'étais fille naturelle, et mon père, pour dérober le secret de ma naissance, me fit élever au couvent. Le couvent des Rosines, où je fus déposée à l'âge de trois ans, est situé à Viareggio, sur le bord de la mer, au pied d'une montagne ombragée de grands pins, qu'on nomme dans mon pays pins parasols.

L'abbesse du couvent était de bonne maison ; elle se nommait Vittoria Goffredi, et avait embrassé la vie religieuse, à l'âge de seize ans, par grande dévotion ; elle me logea dès les premiers jours dans sa cellule et me traita comme son enfant. Les reli-

1. Plus connue en France sous le nom des Ursins.

gieuses aussi me prirent en affection ; j'étais leur poupée, elles me promenaient, m'habillaient et me déshabillaient ; dans leur oisive existence tout devient aisément un amusement qui distrait l'ennui de leur cœur. J'avais peu de bien, encore moins de naissance, puisque mon père ne m'avait pas reconnue, et l'on me destinait à l'état religieux. On me fit revêtir un costume noir et blanc, assez semblable à celui des novices, et chanter vêpres et matines avec mon abbesse, qui ne me quittait quasi jamais. Elle me donna quelque instruction et prit plaisir à former mon esprit. J'aimais la lecture, mais il n'y avait dans la bibliothèque du couvent que quelques livres de piété, et au bout de peu de temps je les savais tous par cœur. J'appris un peu de latin, pour suivre les offices, et la langue française ; je lus aussi quelques livres d'his-

toire et de théologie. Tous les soirs, après l'*Angelus*, je me promenais avec mon abbesse sur la terrasse de notre maison, où la vue de la mer, du soleil couchant et des rochers que battaient les flots avec un grand fracas, n'entretenait pas mal mes rêveries.

Je n'ai jamais connu ma mère, et je perdis mon père à un âge où j'étais encore trop jeune pour lui donner des larmes. Je n'avais d'autres parents dans le monde que la comtesse de Pitigliano, belle-sœur de mon père, attachée au service de madame la duchesse de Savoie. Elle venait chaque année suivre la retraite dans notre couvent pendant la semaine sainte, et me trouvant à son gré, elle me comblait de caresses et de présents. Quand j'eus atteint l'âge de treize ans, ma tante m'emmena avec elle, après le caréme, passer quelques jours à

Lucques ; l'année suivante je demeurai un mois entier à Florence. J'étais ravie d'aller et de voir des objets nouveaux ; je parcourais ces palais de marbre où se voient tant de peintures, de sculptures, de bronzes, du travail le plus exquis, tel que l'antiquité n'a rien produit de si achevé. Enfin je ne me lassais pas d'admirer cette belle Florence, dont l'aspect sévère fait mieux paraître encore les merveilles de la renaissance des arts. Je n'avais pas grande vocation pour l'état que l'on voulait me faire embrasser. Peut-être ma tante devina-t-elle que jamais fille ne fut moins propre à faire une religieuse, et sa vive amitié lui fit rechercher une situation qui convînt mieux aux dispositions que je faisais voir. Je crois cependant que je serais toujours demeurée sous la grille du couvent des Rosines, si, avant l'âge où je devais prendre

le voile, de grands événements, qui changeaient la face de l'Europe, n'avaient aussi brusquement changé le cours de ma vie.

La paix était faite entre la France et la Savoie; ainsi allait bientôt se terminer cette longue guerre qui devait rétablir le roi catholique sur son trône, et n'avait réussi qu'à mettre toute l'Europe en branle. L'étoile du roi Louis XIV commençait à baisser, et ses ennemis s'étonnaient de ne plus voir en lui cette hauteur qui avait signalé sa grandeur au temps de sa prospérité. Comme la fortune avait semblé se partager entre les deux souverains de France et de Piémont, ils se trouvèrent insensiblement disposés à la paix. On rendit au duc de Savoie tout ce qui avait coûté tant d'efforts et de sang à conquérir. On lui rendit son pays et ses forteresses, mais, en échange, il donna sa fille et devint l'allié ou plutôt le

général du roi puissant, dont il avait juré la perte. Les négociations secrètes avaient duré pendant tout l'hiver; ce furent M. de Catinat et M. de Tessé qui hâtèrent le dénoûment de la comédie; l'habile chef de la maison de Savoie parut accorder à la crainte ce qu'il sacrifiait aux calculs de son ambition. Mais à quoi bon raconter ici ce que chacun sait? La princesse Marie-Adélaïde de Savoie, âgée de onze ans seulement, fut fiancée au duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, qui n'en avait que treize ; elle reçut en dot le comté de Nice, qui dut lui être livré à la célébration de son mariage. Ainsi le veut le sort des princesses; en tout temps, elles furent le prix de l'union des couronnes; et c'est aussi le destin des grands de bouleverser sans s'en douter le sort des petits. Voilà pourquoi, comme je l'ai dit tout à l'heure, la

paix de Savoie advint fort heureusement pour délivrer une fille qui commençait à s'ennuyer de son couvent.

Au mois d'août 1696, un carrosse, traîné de quatre mules, s'arrêta à la porte de notre maison. J'en vis descendre ma tante, la comtesse de Pitigliano, et comme je me précipitais à la grille pour la recevoir, toute surprise de la voir arriver à une époque de l'année où nous ne l'attendions pas, elle m'embrassa en descendant de voiture, et sans plus de préambule m'apprit que j'étais attachée au service de madame la princesse de Savoie. Le ciel tombant sur ma tête ne m'aurait pas plus étonnée; je n'avais jamais élevé si haut mes espérances; je savais que j'étais une fille sans bien et sans avenir; tout au plus avais-je quelque espoir en ma figure, mais ce n'était pas au couvent que j'en pouvais

tirer grand avantage. J'étais si étourdie de mon aventure et si charmée de ma nouvelle fortune que je ne songeai pas à interroger ma tante; je fus réveillée par les questions, les exclamations et les larmes de l'abbesse et des religieuses qui se pressaient autour de nous. J'appris alors que madame la duchesse de Savoie, au moment de se séparer de sa fille, avait craint qu'elle ne se trouvât trop dépaysée en France, et s'était résolue d'attacher à sa personne une Italienne qui lui rappelât le lieu de sa naissance. Ma tante, que l'âge et la maladie éloignaient depuis longtemps de la cour, s'était alors souvenue de sa pauvre nièce. « J'ai, dit-elle à madame la duchesse de Savoie, une parente pensionnaire au couvent des Rosines, dans le comté de Lucques; c'est une fille jolie et qui a de l'esprit; elle a été élevée dans la retraite assez singu-

lièrement et n'a aucun usage du monde; mais elle est discrète et avisée; elle s'y fera en peu de temps. » Par égard pour le sang des Orsini qui coulait dans mes veines (bien que je n'eusse pas le droit de porter mon nom) on me donna le titre de fille d'honneur; en réalité, je devais remplir l'office de femme de chambre.

Au moment de quitter le cloître pour le monde je dirai sans détour quels étaient chez moi ces agréments que l'on estime si fort chez les femmes. J'entrais alors dans ma seizième année; sans être grande on me trouvait bien prise dans ma petite personne; j'avais le cou et les bras admirables, la taille ronde et menue. Mes cheveux étaient bruns, naturellement frisés; mes yeux d'un bleu foncé, bordés de cils noirs et retroussés, petits, mais brillants et doux; j'avais les traits fins et délicats; mon

nez, sans être régulier, ne déparait pas mon visage, et ma bouche trop grande était relevée par des dents couleur de perle. Ajoutez à cela une peau brune, mais transparente, et cette fleur de délicatesse (*questo fiore di gioventù*) que l'extrême jeunesse prête à la beauté. Enfin ma figure disait tout ce que je voulais, et j'avais, je crois, reçu du ciel le don de toucher les cœurs ; je n'ai vu aucun de ceux qui m'ont approchée y être tout à fait insensible, et ce fut là, je puis le dire, un des bonheurs et des malheurs de ma vie. Pour mon esprit je n'ai que faire d'en parler, ceux qui me lisent en jugeront mieux que moi ; mais pour mon naturel je dirai, sans me flatter, que j'avais l'humeur douce et facile, le cœur sincère et cependant l'âme assez fière.

Je pleurai en quittant mon abbesse ; elle

s'arracha de mes bras avec des torrents de larmes, mais mon chagrin était mêlé d'une sorte de joie, tandis qu'elle perdait plus que moi en me quittant. Deux heures après je roulais en carrosse sur le bord de la mer, tout au travers des guirlandes de vignes et des bois d'oliviers. Ma tante me parla le long du chemin de mes nouveaux devoirs. Elle me dit qu'elle allait me mener à Chambéry pour me présenter au duc et à la duchesse de Savoie, à qui je rendrais grâces de l'honneur qu'ils me faisaient en m'attachant au service de leur fille. Notre voyagé dura plus de huit jours; nous traversions de beaux pays au pied de monts escarpés, dont de grandes roches stériles faisaient mieux paraître encore la fertilité. C'était le soir que nous arrivions à Chambéry. Le cœur me battit bien fort quand je vis, sur le haut de l'esplanade, les sombres

murailles et la lourde façade du château, entouré de larges fossés et de beaux ombrages; je m'abandonnai à la grâce de Dieu.

Je n'avais pas d'habits honnêtes pour me présenter; ma tante me fit faire à la hâte, en quelques jours, un corps de jupe couvert de gros de Tours, couleur gorge de pigeon ; j'accommodai confusément mes cheveux, qui étaient fort longs et fort beaux, avec un ruban blanc, et puis nous partîmes pour le château et la présentation. Ma tante me recommandait pendant la route de ne pas oublier mes révérences ; j'étais trop préoccupée pour l'écouter, je ne touchais pas terre; j'étais élevée au-dessus de moi-même. J'ai eu toute ma vie un naturel hardi en certaines choses et timide en d'autres; je m'aperçus pour la première fois de quel sang j'étais née, car

je vis que la présence des princes n'avait pas le pouvoir de me troubler.

La cour intérieure du château est ombragée de hêtres et de châtaigniers ; au moment où nous passions sous la voûte, ma tante me jeta un rapide coup d'œil et me dit à voix basse : « Tout va bien, n'aie pas peur. » Les appartements, grands et élevés, étaient assez simplement meublés. En quelques moments j'étais aux pieds de madame la duchesse de Savoie. Elle me releva avec bonté, et dit à ma tante, en me regardant, quelques mots gracieux ; puis s'adressant à moi : « C'est une compagne plutôt encore qu'une suivante que j'entends donner à ma fille ; vous lui apprendrez à se souvenir toujours de ses parents et de son pays. » Grande, blonde, blanche, madame la duchesse de Savoie avait dans la nonchalance de sa dé-

marche une majestueuse langueur; son souris fin et éloquent rappelait les grâces de son illustre mère. M. le duc de Savoie était à côté d'elle; jamais je n'oublierai le regard profond de ses yeux noirs enfoncés sous d'épais sourcils, si pénétrant, qu'on avait peine à le supporter. Il avait la mine haute et fière, et je me souviens qu'il caressait sans cesse sa moustache brune tout en m'observant. Pendant l'espace de trois *pater* environ que dura l'entretien de ma tante et de madame la duchesse de Savoie, il ne me quitta pas des yeux; on aurait dit qu'il voulait deviner la pensée des autres, tout en se gardant soigneusement de livrer la sienne. Enfin il me fit quelques questions sur mon pays, mon couvent, mon éducation; je répondis sans m'étonner; tout en me parlant il me caressa familièrement le menton. « Il faudra apprendre le fran-

çais, me dit-il enfin. — « Je le sais déjà, » repris-je sans hésiter, et aussitôt madame la duchesse de Savoie se mit à me parler français; j'en savais assez pour lui répondre sans blesser la délicatesse d'une Française par mon accent. Elle me dit ensuite qu'elle voulait me présenter elle-même à sa fille, et aussitôt, passant dans un autre salon où je la suivis, je vis la petite princesse Adélaïde assise sur des carreaux, un livre à la main, vêtue d'une robe de satin vert avec de longues manches, les cheveux frisés en spirale, la taille longue et busquée et un fil de perles au cou. « Ma fille, lui dit madame la duchesse de Savoie, voici une jeune dame que je vous présente; elle sera votre fille d'honneur et je désire aussi qu'elle soit votre amie. » Sans plus de cérémonie, la jeune princesse s'élança dans mes bras et m'embrassa, ce qui

embarrassa ma tante et fit rire leurs altesses. La tendresse que la jeune princesse daigna me témoigner me toucha si sensiblement que je ne pus cacher mon émotion. Ce qu'observant, madame la duchesse de Savoie me donna une petite tape sur l'épaule, et me baisant sur la joue : « Remettez-vous, ma chère enfant, » me dit-elle. Jamais je n'oublierai cette scène, d'où naquit mon éternel attachement pour ma gracieuse princesse. Elle était alors petite, délicate, maigre, les lèvres grosses et les dents mal rangées ; hors ses grands yeux bruns, les plus beaux, les plus parlants du monde, qui éclairaient son visage, rien n'annonçait encore en elle ces grâces qui ont enchanté la France.

Le soir même j'entrai dans mes nouveaux devoirs ; j'eus l'honneur d'accommoder les cheveux de madame la princesse

de Savoie ; jamais je ne vis une chevelure si brillante et si abondante ; ses cheveux étaient d'un blond cendré de la plus belle couleur du monde, et si longs et si épais qu'ils la couvraient presque entière. Elle passait ensuite entre les mains des autres femmes, mais c'était encore moi, quand sa toilette était achevée, qui lui offrais son mouchoir, ses gants, ses coiffes et son éventail. Dès les premiers jours je fus reçue dans cette royale famille de Savoie comme si j'y eusse vécu toute ma vie. Je n'ai jamais vu de princes si aimables et si familiers avec leurs sujets ; aussi en étaient-ils adorés. Celle qui devait être un jour reine de France me traita comme sa sœur, et me permit de l'aimer autant que j'étais aimée d'elle.

Avant de quitter Chambéry pour Turin, je ne veux pas oublier de dire que j'eus un

jour la bonne fortune de voir ou plutôt d'entrevoir le fils de la belle Olympe Mancini, dont le roi de France avait dédaigné l'épée et qui lui fit payer si cher ses dédains. Le prince Eugène était venu du camp des alliés à Chambéry, déguisé en courrier, pour avoir une entrevue secrète avec le duc Victor-Amédée et sans doute pour lui reprocher ce qu'il nommait sa trahison. Ma tante le reconnut sous son déguisement et me le montra comme il s'évadait à cheval à la tombée du jour. Il passa sous nos fenêtres dans la cour intérieure du château. Je fus saisie d'étonnement en le voyant. Les femmes, on le sait, et surtout de l'âge où j'étais, se laissent aisément distraire du sérieux par la bagatelle; je ne me figurais pas qu'un héros pût avoir le nez retroussé, et jamais je n'aurais reconnu à ses épaules carrées, à sa taille

courte et ramassée, l'intrépide adversaire du plus grand roi de l'Europe.

La cour de Turin était en ce temps-là la plus agréable cour du monde ; la magnificence et la galanterie y paraissaient avec éclat sous le règne d'un prince encore jeune, bien fait, amoureux, et d'une princesse qui n'aimait pas moins que lui les fêtes et les plaisirs ; les jeux et les ris y naissaient sous leurs pas ; on y trouvait une facilité de mœurs qui fuit d'ordinaire la gêne et l'étiquette des cours ; tout y était naturel et agréable. J'ai souvent vu ma princesse, au milieu des pompes de Versailles, regretter la liberté et la joie qui régnaient à Turin. Ce n'étaient que bals, mascarades, ballets, courses de bagues, parties de chasse et de paume, et semblables divertissements. Un commerce continuel de galanterie régnait entre les dames et les

seigneurs de la cour de Turin ; chaque seigneur portait les livrées et les couleurs de sa maîtresse. J'y étais très-heureuse, car l'étiquette et la bienséance ne m'éloignaient pas trop de ma princesse, et madame de Savoie permettait que je la suivisse quelquefois dans les fêtes où elle commençait de paraître ; si jeune qu'elle fût, elle faisait déjà les délices de la cour ; elle avait un fonds de joie inépuisable et une brillante gaieté qui n'empêchait pas une grande sensibilité ; rien n'était si vif et si plaisant que ce qu'elle disait et faisait. Il fallait voir aussi comme elle écoutait ! Elle n'ouvrait pas la bouche qu'elle semblait parler, tant ses yeux suivaient vos regards, comme si elle avait déjà deviné ce que vous alliez lui dire. Souvent ses manières avaient la naïveté de celles d'un enfant ; tout était naturel en elle, car

elle avait reçu peu ou point d'instruction. Madame de Savoie semblait s'être plus occupée de former ses manières que son esprit. « N'oubliez pas, ma fille, lui disait-elle souvent, que la politesse est la première vertu des rois. » M. de Savoie était bien informé à fond de la cour de France, et en avait bien instruit sa fille; il y parut dans la suite. Je me souviens qu'elle me dit un soir : « Sais-tu, Fiorenza, que tu vas trouver en France une dame qui sera ta maîtresse et la mienne, et qui n'est cependant ni la reine, ni la maîtresse du roi de France? » Parfois aussi, avec un soupir : « Je vais quitter mon pays, mes parents, tout ce que j'aime, mais je serai reine un jour. » Et elle rejetait sa petite tête en arrière d'un air tout à fait plaisant. Tous les soirs, quand j'avais l'honneur de la déshabiller, elle me disait ainsi cent choses à la fois,

qui n'avaient nul rapport l'une à l'autre; mais il y avait tant de vivacité et de naturel dans sa conversation que, n'eût-elle pas été princesse, je l'aurais écoutée avec un extrême plaisir. Et il faut si peu de chose aux grands pour nous séduire !

La veille de notre départ, il y eut un grand festin au palais de M. le duc de Savoie, suivi d'un bal. Après le repas, madame la princesse de Savoie, qui était montée dans ses appartements se reposer un instant, me contraignit de descendre avec elle dans la salle de danse. J'étais si simplement vêtue d'une robe de taffetas gris d'argent et d'un corps de jupe pareil, mes cheveux relevés sans aucun ornement, que je n'osais me présenter. Madame la princesse de Savoie tenait à la main une fleur de grenadier rouge qu'elle me plaça en riant dans les cheveux, et puis

elle m'entraîna malgré ma résistance. En entrant dans la salle de bal, au milieu de toutes ces femmes ornées de fleurs et de pierreries, et de ces seigneurs chamarrés d'or (je ne m'arrêterai pas à décrire ici l'éclat et la variété de leurs costumes), je ne laissai pas que d'attirer les regards, malgré la pauvreté de mon vêtement. Les danseurs s'arrêtèrent, les joueurs de lansquenet oublièrent un instant leurs cartes, et je ne manquai pas de gens qui surent me dire assez à propos que ma jolie taille, ma bonne mine et mes doux regards me paraient plus que toutes les magnificences de celles qui étaient autour de moi. Les danseurs se présentèrent en foule pour m'inviter. Un seigneur dont les cheveux bruns retombaient en boucles abondantes sur les épaules, dont la taille était noble, la physionomie spirituelle et douce, vint,

d'un air aisé et tout à fait galant, me prier de danser une sarabande avec lui; c'était M. de Tessé, ambassadeur du roi de France. Il avait cru flatter ma princesse par cette attention délicate, mais je ne savais pas danser et je me vis contrainte de l'avouer. Je fus enivrée cependant, je le confesse, de mes premiers succès; il me sembla que je reprenais ma vraie place dans le monde et que ma beauté me rendait les droits que le malheur de ma naissance m'avait fait perdre.

Ce fut cependant là mon premier et mon dernier beau jour. Le 10 octobre, madame la princesse de Savoie partait avec sa maison pour se rendre en France. Dès lors confondue dans la foule, bien que toujours admise par mon service dans la familiarité de ma princesse, je n'eus plus la bonne fortune d'approcher d'elle en public. Dans

cette belle comédie du monde et de la cour je n'ai vu que les coulisses et le derrière du théâtre. Que d'autres prennent le soin de peindre les grandes scènes auxquelles ils ont assisté, je ne prétends qu'à redire naïvement ici ce qui s'est passé sous mes yeux.

Je me séparai de ma tante, qui me fit, en me quittant, maintes recommandations de prudence et de bonne conduite. Elle tremblait, ma bonne tante, en me voyant seule, si jeune, sans guide, aventurée sur un terrain semé de piéges de toute sorte. Elle me fit promettre de rester en commerce de lettres avec elle ; on verra plus tard que je tins fidèlement ma parole.

Madame la princesse de Savoie pleura en quittant ses augustes parents. Elle baisa, avant de monter en voiture, la main de monsieur son père et se jeta au cou de

madame sa mère. Madame la princesse de la Cisterne et M. le marquis de Dromero l'accompagnaient. Nous voyagions dans six carrosses, dont le premier tout bosselé d'or était occupé par madame la princesse de Savoie, la princesse de la Cisterne et le marquis de Dromero chargés de la conduire aux frontières de France, les autres par des officiers et des femmes de la suite, desquels j'étais. Nous fûmes contraints de laisser nos voitures et de nous faire porter en litière pour passer les échelles de Savoie. Je frissonnai en mesurant de l'œil les précipices que côtoyait le sentier à peine frayé qu'on appelle la route du haut pays, et je me recommandai à la sainte Vierge et à tous les saints. La princesse arriva sur les quatre heures de l'après-midi à Pont-de-Beauvoisin, le mardi 16 octobre ; c'était là que l'attendaient M. le mar-

quis de Dangeau et un cortége de noblesse très-nombreux qui devait la recevoir aux limites de la France. Elle descendit au couvent des Carmes, situé sur la frontière, et préparé pour elle par le maréchal des logis du duc de Savoie; la bourgeoisie de Chambéry l'accompagnait sous les armes. Elle se reposa dans ses appartements et prit quelques rafraîchissements. Elle était si fatiguée de la route qu'elle pouvait à peine se soutenir, mais j'eus lieu d'observer alors, comme en mainte occasion, avec quelle souplesse cette délicate personne se relevait sous le poids des plus grandes fatigues. Ce fut là qu'elle se sépara de sa maison italienne; tout le monde pleurait; elle distribua à chacun des présents magnifiques sans verser une larme. Quels que fussent les sentiments dont la princesse était agitée, j'admirai son empire

sur elle-même, elle n'en laissa rien paraître. « Tu me restes, toi, ma bonne Fiorenza, » me dit-elle, lorsque j'eus l'honneur de mettre la dernière main à sa toilette. Elle se para pour passer la frontière où l'attendait sa maison de France. Il fallut la déshabiller pour qu'elle ne conservât rien d'une cour étrangère, pas même sa chemise et ses bas, puis nous la vêtîmes à la française de superbes atours venus de Paris, et elle en parut mille fois plus charmante. Elle était coiffée à peindre et plut à tous ceux qui la virent passer : je le lus dans leurs yeux.

Les gardes du roi de France étaient placés jusqu'à la raie du milieu du pont; le carrosse du roi justement sur le milieu, la tête des chevaux tournée du côté de la France. Lorsque la princesse arriva sur le milieu du pont, le page qui portait la queue

de sa robe la quitta, et un page du roi la prit. Elle marchait entourée des gardes de M. de Savoie au bruit des trompettes et des acclamations du peuple; les écuyers la quittèrent et M. le comte de Brionne à la tête des dames et de la maison du roi de France la salua et lui fit un compliment que je n'entendis pas bien. Il lui présenta M. le marquis de Dangeau, son chevalier d'honneur, madame la duchesse du Lude, première dame d'honneur, et les dames du palais. La princesse soutint toutes ces présentations avec beaucoup de grâce et de modestie. Après avoir traversé toute la partie du pont qui appartenait à la France, elle arriva au logis qui lui était préparé, au milieu d'un peuple infini où se mêlait la noblesse accourue des provinces voisines, et aux acclamations de : Vive le roi et madame la princesse de Savoie! J'enten-

dais tout autour de moi dire de ma princesse qu'elle était gracieuse, qu'elle avait bon air, et que sans être une beauté parfaite on ne pouvait être plus agréable qu'elle. Je la rejoignis deux heures après avec les dames et seigneurs de la cour de Savoie qui vinrent lui faire leurs derniers compliments. Comme madame la duchesse du Lude la priait de passer légèrement sur ces cérémonies, de crainte que cela ne lui fît de la peine, elle lui répondit qu'elle ne devait pas s'affliger quand elle allait être la plus heureuse personne du monde.

Après avoir ouï la messe, elle monta dans le carrosse du roi, suivie du chevalier d'honneur et de ses dames; je l'accompagnai avec les gens de la suite dans un carabas, lourde voiture qui contient plus de vingt personnes. Nous avançions lentement au milieu d'un nuage de poussière, et

j'eus tout le loisir de regarder les plaines poudreuses de ce pays que les Français ont si faussement nommé le beau pays de France. Les gens de la campagne et les laboureurs quittaient leur charrue pour nous voir passer; leur figure était hâve et maigre, leurs vêtements déguenillés et leur air aussi stupide que celui des animaux qu'ils conduisaient. Des essaims de pauvres assiégeaient nos voitures, repoussés rudement par les gardes du roi. Enfin, la misère des habitants et la stérilité du pays, voilà, je l'avoue, ce qui me surprit en arrivant en France. En revanche nous arrêtâmes un jour à Lyon, où je fus charmée de voir tout un peuple en habits de fête, les maisons ornées de drapeaux et de tapisseries, et les rues jonchées de fleurs sur notre passage. Toute la ville se réjouissait à notre arrivée, au bruit des canons

dais tout autour de moi dire de ma princesse qu'elle était gracieuse, qu'elle avait bon air, et que sans être une beauté parfaite on ne pouvait être plus agréable qu'elle. Je la rejoignis deux heures après avec les dames et seigneurs de la cour de Savoie qui vinrent lui faire leurs derniers compliments. Comme madame la duchesse du Lude la priait de passer légèrement sur ces cérémonies, de crainte que cela ne lui fît de la peine, elle lui répondit qu'elle ne devait pas s'affliger quand elle allait être la plus heureuse personne du monde.

Après avoir ouï la messe, elle monta dans le carrosse du roi, suivie du chevalier d'honneur et de ses dames; je l'accompagnai avec les gens de la suite dans un carabas, lourde voiture qui contient plus de vingt personnes. Nous avançions lentement au milieu d'un nuage de poussière, et

j'eus tout le loisir de regarder les plaines poudreuses de ce pays que les Français ont si faussement nommé le beau pays de France. Les gens de la campagne et les laboureurs quittaient leur charrue pour nous voir passer; leur figure était hâve et maigre, leurs vêtements déguenillés et leur air aussi stupide que celui des animaux qu'ils conduisaient. Des essaims de pauvres assiégeaient nos voitures, repoussés rudement par les gardes du roi. Enfin, la misère des habitants et la stérilité du pays, voilà, je l'avoue, ce qui me surprit en arrivant en France. En revanche nous arrêtâmes un jour à Lyon, où je fus charmée de voir tout un peuple en habits de fête, les maisons ornées de drapeaux et de tapisseries, et les rues jonchées de fleurs sur notre passage. Toute la ville se réjouissait à notre arrivée, au bruit des canons

et des feux de joie. Le lendemain nous reprîmes notre route à travers ce beau jardin de la France, puisque c'est ainsi que les Français l'ont voulu nommer. Le roi, Monseigneur et Monsieur devaient recevoir madame la princesse de Savoie à Montargis. La foule était immense en arrivant à Montargis et nos voitures avaient peine à avancer.

Je mis le corps à moitié de la portière pour mieux voir, sur le balcon du logis où il était descendu, le roi Louis XIV, qui m'apparut en grande perruque, tout chamarré d'ordres, et environné de tous les princes. Aussitôt qu'il eut aperçu le carrosse de madame la princesse de Savoie, il fut au-devant d'elle pour la recevoir. Elle voulut se jeter à ses genoux en descendant de voiture, mais le roi la retint en lui disant : « Ma fille, je vous attendais avec bien

de l'impatience. » Elle lui prit la main, la baisa, et l'assura que ce jour était le plus heureux de sa vie. Le roi lui présenta Monseigneur, Monsieur, et monseigneur le duc de Chartres, puis il lui donna la main pour monter l'escalier. J'étais descendue de voiture et je parvins, à l'aide des gardes du roi, à me frayer un chemin à travers la foule jusqu'à la porte de la maison où descendait la princesse. Je vis alors en plein le roi de France à la lueur des flambeaux que l'huissier portait devant lui et qu'il approchait de temps en temps de la princesse afin que le peuple la vît mieux. Il me parut encore beau, quoique déjà vieux, et d'une beauté tout à fait majestueuse, mais il me sembla marcher comme sur un théâtre. La princesse de Savoie lui baisa plusieurs fois la main et celle de Monseigneur qui montait l'escalier avec elle, de

l'autre côté du roi. Monseigneur était grand et gros. Comme il avait reçu du ciel un esprit soumis à toutes les volontés de son père, il semblait que son corps en eût aussi pris l'empreinte. Il n'avait ni la grâce, ni la majesté du roi, et cependant il lui ressemblait à s'y méprendre.

Le roi conduisit madame la princesse de Savoie à la chambre qui lui était destinée, où je ne pus la suivre; là eurent lieu les présentations des princes, des seigneurs et des ducs et pairs. Le soir même, le roi vint à la toilette de ma princesse; en entrant il lui dit qu'il ne savait pas si elle s'ennuyait avec lui, mais que pour lui il ne la pouvait quitter. Il prit plaisir à la voir habiller, il admira ses cheveux qui, en effet, étaient les plus beaux du monde. Il regarda sa taille, ses bras, ses mains tout comme on ferait d'un joli animal; je baissai les yeux pendant

cet examen, mais la princesse de Savoie n'en parut pas embarrassée. « Je ne voudrais pas, me dit-il, la changer en quoi que ce soit au monde pour sa personne. » Un moment après il ajouta : « Je voudrais bien que sa pauvre mère pût être ici pour être témoin de la joie que nous avons. » Quand sa toilette fut achevée, il la fit asseoir sur un fauteuil et se mettant sur un petit siége à côté d'elle : « Madame, voilà comme il faut que nous soyons ensemble, en toute liberté. » Il ordonna à la princesse, qui l'appelait Sire, de ne le plus appeler que Monsieur, mais toutefois de le traiter toujours de Majesté. Il lui demanda encore si elle avait trouvé Monseigneur de belle taille ; elle lui répondit qu'elle s'était attendue à le trouver beaucoup plus gros et qu'elle ne trouvait pas qu'il le fût trop. Si bon et gracieux que le roi de France se fît

pour ma princesse, il conservait jusque dans ses plus intimes privautés des façons souveraines qui m'étonnaient, habituée, comme je l'étais, à la simplicité des princes de la maison de Savoie. Au premier moment on aurait pu croire qu'il jouait un rôle de comédie, mais au bout de peu de temps on voyait bien que cet air de Dieu porté sur les nues lui était si naturel qu'il n'aurait pu le quitter.

La princesse monta, en quittant Montargis, dans le carrosse du roi. Le roi était avec Monsieur dans le fond; Monseigneur et la princesse sur le devant; de son côté, à la portière, la duchesse du Lude, à l'autre portière, monseigneur le duc de Chartres; puis venaient douze carrosses à six chevaux et les gardes. Monseigneur le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou et le duc de Berri devaient rejoindre la princesse

à Nemours. J'étais assez près de la voiture du roi pour voir très-bien monseigneur le duc de Bourgogne. Il était monté sur un beau cheval d'Espagne richement enharnaché, qu'il maniait bien, habillé non pas magnifiquement, mais le plus galamment du monde; son chapeau à plumes blanches était bordé de dentelles d'or. Il avait une chevelure brune, épaisse et très-crépue, un regard d'aigle à demi voilé par de lourdes paupières, une physionomie fine et agréable au dernier point; enfin, un air et une fierté qui l'auraient fait reconnaître entre mille comme le maître de tout le monde. Une épaule un peu plus forte que l'autre gênait sa démarche, mais il n'y paraissait pas quand il était à cheval. Il rougit en voyant madame la princesse de Savoie, et la salua avec un peu de gaucherie; puis il descendit à la

portière du côté où était la princesse, lui prit la main et la baisa. Je le vis dans un nuage de poussière galopant avec les princes ses frères, aux deux portières du carrosse du roi, jusqu'à notre arrivée à Fontainebleau.

Oh! je vivrais cent ans que je n'oublierais pas cette journée, ces fêtes, ces cris de joie; je fus tout ébahie pendant dix heures de suite. C'était à cinq heures que les carrosses du roi entrèrent dans la cour de Fontainebleau; toute la cour était rangée sur l'escalier en fer à cheval, avec la foule en bas. Les habits de velours de diverses couleurs, les chapeaux à plumes, les casaques bleues brodées d'or et d'argent, étincelaient au soleil. Les chevau-légers, les Cent-suisses, et les officiers des gardes, entourés de force belles livrées, remplissaient la cour du château. Les pages de la

maison du roi étaient vêtus de casaques de couleur de feu chamarrées d'or; tout cela, quoique assez en désordre, n'en paraissait pas moins beau. Je vis la princesse descendre de son carrosse aux cris de : Vive le roi et madame la princesse de Savoie! Le roi monta l'escalier lentement, la tenant par la main, de façon que la foule la vît bien; elle ne lui venait pas plus haut que le coude; je la perdis de vue, et je me retirai avec les gens de la suite dans les appartements de service.

Ce fut seulement après l'heure du souper que je retrouvai ma princesse; elle quitta son habit, qui était fort riche et garni de pierreries, et prit un déshabillé. Madame de Maintenon était encore auprès d'elle; elle se tenait debout respectueusement; la princesse de Savoie la contraignit, malgré sa résistance, de s'asseoir dans

un grand fauteuil, et puis fut tout aussitôt se mettre sur une petite chaise auprès d'elle. J'avoue que j'eus peine à comprendre, en voyant madame de Maintenon, la raison de son étrange fortune. J'étais jeune alors et sévère comme on l'est à cet âge. Enveloppée dans ses coiffes noires et sa guimpe brune, je la trouvai fort vieille; on devinait qu'elle avait été jolie, mais c'est ce que je ne sus pas voir du premier coup d'œil; elle avait d'ailleurs un beau son de voix, un sourire fin, et un air doux et grave. La princesse de Savoie la caressait d'un air flatteur : « Fi! lui dit madame de Maintenon, je suis trop vieille. — Eh! point si vieille! » Et puis se mettant presque sur ses genoux : « Maman m'a chargée de vous faire mille amitiés et de vous demander la vôtre pour moi. Apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour

plaire au roi. » Je savais que madame de Savoie avait dû, dans une lettre particulière, me recommander aux bontés de madame de Maintenon, mais je savais aussi qu'elle m'avait dit plus d'une fois : « Défiez-vous de cette vieille femme, elle vous voudra peut-être du mal. »

Je me souvins donc des conseils de ma tante, et je me tins sur la plus grande réserve ; j'évitai un geste, un regard qui pût attirer son attention. Je m'aperçus cependant qu'elle m'observait pendant que j'aidais ma princesse à se défaire de son corset, et que tout en parlant ses yeux se tournaient souvent de mon côté. Madame de Maintenon paraissait si charmée de madame la princesse de Savoie, qu'elle ne se pouvait résoudre à la laisser ; je l'entendis qui disait en se retirant à la dame qui l'accompagnait : « Cette Italienne est vraiment

fort jolie. » Aussitôt qu'elle fut partie, ma princesse me demanda ce que je pensais de tout ce que j'avais vu; elle m'encouragea à parler sans me gêner; je lui fis librement mes remarques sur chacun; à tout ce que je lui dis, elle sourit sans me répondre.

Mais ce fut à Versailles que je m'aperçus combien ma situation était changée. Que j'étais loin des égards et des empressements que l'on avait pour moi à la cour de Turin! Là, on savait mon vrai nom; on respectait en moi le sang dont je sortais, et les bontés de monsieur et de madame de Savoie mettaient le comble à ma faveur. Ici je n'osais porter mon nom; je n'avais pas de titre reconnu; de fille d'honneur j'étais bien réellement devenue femme de chambre. Les fonctions que j'avais acceptées n'avaient pas de limites précises; si dans

un moment d'oubli je venais à les dépasser, les murmures des dames d'honneur, attentives à maintenir la distance qui devait être entre elles et moi, m'y faisaient désagréablement rentrer. Confondue avec la valetaille, obligée de subir les rudesses et les bassesses des petites gens, je crois que, sans la tendre affection qui m'unit dès les premiers jours à madame la princesse de Savoie, je n'aurais pu supporter ma position. Mais sa bonté, sa facilité, sa grâce, en adoucissaient l'amertume. Je n'ai jamais vu autant de soin de plaire, avec une attention si continuelle, fût-ce au moindre des valets; elle ne recevait pas un service du plus petit officier sans l'en remercier. Qu'on juge par là de ce qu'elle était pour moi, qu'elle daignait honorer d'un attachement tout particulier. Je restai cependant durant les années que j'ai passées

à la cour dans cette pénible alternative, ou de me laisser traiter en simple femme de chambre, ou de réclamer auprès de ma princesse le titre de fille d'honneur qui m'avait été donné en Savoie; mais je savais dans quel embarras je l'aurais mise, et peut-être eût-elle été contrainte de me renvoyer en Italie. La jalousie et la malveillance de mes compagnes auraient travaillé contre moi; madame de Maintenon aurait parlé; c'est à force d'adresse que madame la princesse de Savoie parvint à me conserver auprès d'elle.

Je ne sais si ce fut la tristesse dont mon âme était pleine, mais je ne trouvai pas à Versailles cet air de magnificence dont on m'avait tant parlé. On remarque dans ce somptueux palais plus de grandeur que de vraie beauté; tout y est bâti l'un après l'autre, sans dessein général; le beau et le

laid sont cousus ensemble. Je n'y retrouvais pas la belle symétrie de mes palais de Florence, et la splendide lumière de mon Italie. Les jardins, dont la grandeur étonne, sont d'assez mauvais goût; on y est conduit dans la fraîcheur de l'ombre par un vaste désert. Qui n'admirerait cependant ces bassins, ces cascades, ces bosquets peuplés de statues? Pour l'intérieur, j'avoue que la magnificence m'en surprit, et surtout la grande galerie, qui est sans contredit la plus belle chose de l'univers en son genre. Et pourtant ces plafonds dorés et embellis de peintures, ces lambris rehaussés d'arabesques, ces glaces resplendissantes, ont été décorés par un peintre sans génie, Lebrun. C'est là où l'on voit figurer le grand roi comme un demi-dieu de la fable, où l'on reconnaît ses maîtresses, Fontanges, La Vallière, Mon-

tespan, parmi les nymphes et les déesses.

J'étais logée dans les combles. Rien n'était plus incommode que ma chambre; l'air et la lumière y manquaient. J'y avais les dernières incommodités avec la vue des corridors les plus obscurs et les plus enfermés. Ma cheminée fumait; je grelottais en hiver, et j'étouffais en été. Pour achever ma misère, j'étais fort mal équipée en arrivant à Versailles; je n'avais que trois ou quatre habits; une douzaine de chemises faisaient tout mon linge. Mes gages étaient de cent vingt livres par an. Je prenais mes repas à la volée, jamais régulièrement, car rien n'était plus mal organisé que le service intérieur de la maison royale; tout y était pour la montre et rien pour la commodité. Nous mangions au hasard les restes de nos maîtres. Mais le plus grand de nos maux, c'était la surveillance dont

partout, en ce palais, on est environné; les murailles y ont vraiment des oreilles et des yeux, car chaque coin, chaque réduit recèle un argus chargé d'observer les paroles, les pas et les gestes des habitants du château. Cette hauteur mêlée de bassesse qui déplaît chez les courtisans descend des seigneurs aux valets. Chacun se fait le singe de son maître, et comme lui se prosterne devant la grandeur pour mieux être insolent à son tour.

J'eus cependant le bonheur d'échapper le plus possible au bas monde qui m'entourait. J'avais quelque chose de noble et de libre qui sans doute faisait comprendre que j'étais plutôt née pour être servie que pour servir; avec mon accent étranger et ma figure italienne, on me regardait comme une fleur merveilleuse, un oiseau au brillant plumage; on composait des chansons à ma

louange. Ma princesse m'avait donné, en arrivant à Versailles, un habit complet de toile des Indes; un filet de soie couleur de rose *à l'italienne* retenait mes cheveux relevés derrière la tête avec une agréable négligence, et je vis bien que la simplicité de mon costume plaisait mieux que les accoutrements empruntés de mes compagnes. Que de vers je reçus à cette époque! Ballades, épîtres, sonnets, madrigaux,.je brûlai tout impitoyablement. J'eus quelquefois l'affront de recevoir des déclarations de certaines basses et sottes gens qui osèrent bien me les faire en face, tandis que maint courtisan qui se rendait à l'Œil-de-Bœuf, chapeau bas, tout ruisselant de velours et de dentelles, me jetait en passant un regard à la dérobée, et lançait à mes pieds un billet que je ne daignais même pas ramasser.

J'occupais les heures où je n'étais pas de service à lire, à travailler à quelque ouvrage de femme, et les jours où la poste venait, mon temps se passait à ouvrir mes lettres et à y faire réponse; ainsi je n'avais pas le loisir de m'ennuyer. Mon unique soin était de chérir et de bien servir la princesse à laquelle était liée ma destinée. Dans mon humble situation, j'ai eu cependant le bonheur de me faire deux amis. Ils sont si rares en tous pays, et surtout à la cour, qu'il ne faut pas les oublier. Ce fut Moreau, premier valet de garde-robe de monseigneur le duc de Bourgogne, fort honnête homme, bien fait, et de bonne mine; ce fut aussi madame Cantin, première femme de chambre de madame la princesse de Savoie, douce et obligeante personne. J'avais souvent occasion de voir, malgré les airs reti-

rés qu'elle affectait, la grande Nanon (c'était ainsi qu'on l'appelait), première femme de chambre et favorite de madame de Maintenon. Je ne sais pourquoi elle me prit dès les premiers jours en aversion; peut-être craignit-elle de voir en moi une rivale! Avec ses airs composés, sa dévotion à l'instar de sa maîtresse, je n'ai jamais pu la souffrir. Elle l'imitait dans toutes ses façons d'agir jusqu'à en être risible; je crois cependant qu'elle aurait été bien empêchée de lui emprunter son beau langage et sa raison pleine d'agrément. Il était plus facile de la copier que de l'imiter.

La maison de madame la princesse de Savoie se composait de la duchesse du Lude, dame d'honneur; la comtesse de Mailly, dame d'atour; la comtesse de Dangeau, la comtesse de Roucy, madame

de Nogaret, madame d'O, la marquise du Châtelet, et madame de Montgon, étaient dames du palais. Le roi nomma, en plus, huit dames pour lui tenir compagnie : ce furent madame la duchesse de Sully, mesdames de Maurepas, de Torcy, de Barbesieux et de Mornay, et mesdemoiselles d'Ayen, de Chevreuse et d'Aubigné. Ces trois jeunes personnes étaient pour l'amusement et les promenades ; elles ne paraissaient qu'avec leurs mères ; mais il y avait aussi une dame favorite de madame de Maintenon, grande, sèche et pédante, qui était toujours là, et venait à tout instant sans être mandée, au grand ennui de la princesse. Elle était pourtant tout égards et attentions pour cette dame, et se surveillait en sa présence, car elle savait que madame de Montchevreuil rapportait tout à madame de Maintenon. Ainsi, dans cette

cour, les grands n'étaient pas moins espionnés que les petits. Toutes ces personnes passaient les après-dînées chez madame la princesse de Savoie. Elles avaient l'honneur de la suivre à la promenade ; au retour, on soupait chez madame de Maintenon, souvent chez le roi. Tous les hommes de la cour s'y rendaient alors, et on passait la soirée parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons.

Je ne voyais madame la princesse de Savoie, entraînée dès les premiers jours de notre arrivée dans un tourbillon de fêtes et de représentations, qu'un instant, le matin et le soir. Quand elle était déshabillée et prête à s'endormir, elle me faisait venir auprès de son lit, à l'heure où n'entraient que les femmes de la plus étroite privauté ; là, elle causait avec moi et souvent s'endormait tout en me parlant. C'était un

grand plaisir pour elle de pouvoir s'entretenir en italien, sans être entendue de ceux qui l'entouraient. Elle me disait souvent que grâce à moi elle n'oublierait jamais sa langue maternelle. Elle couchait lacée, avec un corset à crevés de ruban, des manches garnies de dentelles, et portait un grand fichu. Sa chambre était tendue de damas cramoisi galonné d'or avec un lit à baldaquin et à colonnes.

D'ordinaire, madame la princesse de Savoie se réveillait à neuf heures. J'entrais alors, et je lui passais un grand peignoir de taffetas blanc ; elle prenait un livre ou quelque ouvrage de tapisserie. Le roi et madame de Maintenon venaient la baiser au front, s'asseyaient auprès de son lit, entraient et sortaient sans cérémonie. A onze heures, la toilette de représentation avait lieu. On tirait la toilette au

milieu de la chambre; c'était un meuble des plus riches et des plus ornés d'or, de velours et de dentelles. Je présentais la chemise, pour la passer à la première femme de chambre, qui la donnait si les dames d'honneur n'étaient pas encore arrivées. Il y avait alors un plaisir nonpareil à voir madame la princesse de Savoie se coiffer et s'habiller. Elle était fort adroite de ses mains, et souvent relevait elle-même ses beaux cheveux.

Aussitôt qu'elle était levée, sur les onze heures environ, la princesse ne quittait plus guère le vieux roi et madame de Maintenon, qui s'occupait sans relâche de son éducation, et lui faisait prendre, tous les jours, deux leçons, l'une de la fable, l'autre de l'histoire romaine. On lui donna aussi un maître à danser et un autre pour lui apprendre à jouer du clavecin. Ce fut

madame de Maintenon qui forma son esprit. Jusque-là elle n'aimait point à lire et ne savait guère de choses. Elle allait souvent à la maison royale de Saint-Cyr, superbe établissement destiné à l'éducation de cent cinquante demoiselles pauvres et de haute naissance. Madame de Maintenon en était la fondatrice et la directrice. Elle s'ennuyait de la vie qu'elle menait à Versailles au sein des grandeurs; les plaisirs où on la traînait n'étaient plus de son âge; c'était à Saint-Cyr qu'elle se délassait de ses peines. Comme je l'ai dit, elle amenait avec elle madame la princesse de Savoie qui y passait des journées entières. On l'y avait reçue la première fois en cérémonie, et la communauté en grands manteaux était venue au-devant d'elle à la porte de clôture. Souvent elle se divertissait à revêtir le costume des *demoiselles*, à

se mettre aux ordres des religieuses et à s'occuper des menus détails de la maison jusqu'à l'apothicairerie et à la cuisine. Elle était si jeune que tout l'amusait comme une enfant, et il n'est pas de plus grand plaisir pour les princes que d'abdiquer un instant leur rang, sûrs de le reprendre quand ils voudront.

C'était merveille de voir comme mon adroite princesse savait s'insinuer dans l'esprit du roi et de madame de Maintenon; elle cherchait à leur plaire avec un soin étrange, par mille petites grâces dont on n'aurait su dire si elles étaient étudiées ou naturelles. Madame de Maintenon l'appelait « mignonne, » elle l'appelait ma « tante, » la baisait, s'asseyait sur ses genoux. Elle écrivait sous sa dictée, et madame de Maintenon, pour former son style, se prêtait volontiers à cet exercice. Un jour que la belle

Madame lui avait préféré mademoiselle d'Aumale : « Adélaïde de Savoie n'est-elle plus assez bonne demoiselle pour vous servir, ma tante? » lui dit gentiment la princesse. Elle sautait au cou du roi, le tourmentait de toutes sortes de badinages, ouvrait et lisait ses lettres en sa présence, quelquefois même malgré lui, et en usait de même avec madame de Maintenon. Elle accompagnait aussi continuellement le roi à pied dans les jardins, en carrosse ou à la chasse. Je fus un jour mandée par ma princesse dans la chambre de madame de Maintenon pour rajuster sa coiffure et lui remettre son manchon et son éventail; voici le joli tableau que j'eus sous les yeux. La princesse était accroupie sur un coussin de velours rouge, au pied de la niche de damas, où se tenait madame de Maintenon. Près de la cheminée la vieille

dame, enveloppée dans ses coiffes et son écharpe noire, un grand sac de soie verte sur une petite table devant elle, sa tapisserie sur les genoux, la regardait en souriant. Dans ses jeux, la chevelure de la princesse s'était dénouée et retombait sur ses épaules; le vieux roi debout auprès d'elle passait la main dans ses cheveux dont il admirait les ondes épaisses et brillantes; les princesses du sang étaient sur des tabourets autour d'eux, et les dames dans le fond de la chambre, assises à des tables de jeu ou occupées à prendre le café.

Avec tant de prévenances, de chatteries et de soins de plaire au roi et à madame de Maintenon, la princesse de Savoie les aimait-elle? c'est ce que je ne sus jamais bien deviner. Je me le suis souvent demandé sans pouvoir là-dessus satisfaire

ma curiosité, car si familière qu'elle fût avec moi, ma princesse ne me parla jamais à cœur ouvert d'aucun de ceux qui l'entouraient. Si j'osais là-dessus dire tout ce que je pense, je crois que la princesse de Savoie n'aima rien autant que son père et ne vit jamais que son intérêt; ce fut là toute sa morale et toute sa politique. Je l'ai vue fondre en larmes en apprenant la naissance du prince de Piémont, et plus sensible à la joie des uns qu'à la douleur des autres, demeurer les yeux secs dans les plus grands malheurs de sa nouvelle famille, quand bien même la bienséance lui commandait la tristesse.

Le 3 décembre 1697, au jour de ses quinze ans, le mariage fut célébré entre la princesse de Savoie et le duc de Bourgogne, qui n'en avait pas encore seize. L'avant-veille le roi avait envoyé à la

princesse les pierreries de la couronne et une jolie cassette pleine de bijoux, au fond de laquelle était, dans une petite boîte, le portrait de monseigneur le duc de Bourgogne. Elle fit la veille une confession générale et communia par les mains de M. de Meaux qui avait été récemment nommé son premier aumônier. Quand il vint se mettre à genoux pour lui prêter serment : « Ah! dit-elle, je suis bien honteuse de voir à mes pieds une si bonne tête. » Au jour de son mariage, la princesse était vêtue d'une robe blanche brodée d'argent avec des agrafes de rubis, coiffée de mille boucles, les deux des tempes lui tombant fort bas sur la joue, un collier de perles au cou embelli de pendeloques de diamants de la dernière beauté. Il y avait dans son attitude une modestie et une douceur qui charmaient au delà de

toute expression. Monseigneur le duc de Bourgogne vint en grande pompe chez elle avec Monseigneur, Monsieur, tous les princes et toutes les princesses du sang. J'admirais par-dessus tous les autres l'accoutrement de monseigneur le duc de Bourgogne, qui était de toile d'or, orné de pierreries et tout parsemé de perles. Il regardait madame la princesse de Savoie avec des yeux qui faisaient déjà bien voir toute la tendresse qui était dans son âme. Quand ils furent descendus dans le salon du roi, je me glissai par les escaliers intérieurs jusqu'à la chapelle. Il n'y avait rien de plus magnifique que l'ornement de la chapelle et que la manière dont elle était éclairée; tout y était plein; les travées remplies de dames éblouissantes de fleurs et de pierreries, des habits rabattus et brochés d'or, des grandes per-

ruques et des manteaux de cour. On voyait au milieu de la galerie, derrière la balustrade dorée, le roi entouré de sa famille; madame la princesse de Conti, le grand dauphin, le duc du Maine, se tenaient debout autour de lui; madame de Maintenon, enveloppée de ses coiffes noires comme à l'ordinaire, avait les yeux baissés sur son livre de messe. La chapelle était tapissée de haut en bas; cinquante girandoles d'argent répandaient au loin des torrents de lumière; les hymnes joyeux et les flots d'encens s'élevaient dans les airs. Quand les sons majestueux de l'orgue et des trompettes annoncèrent l'élévation, toute la cour se prosterna, et moi, agenouillée dans un coin de la chapelle, derrière la foule, je ne pus rien voir de la cérémonie, mais je priai Dieu du fond du cœur pour la gloire et le bonheur de

cet aimable couple. Qui l'eût dit, que la mort planait déjà sur leurs têtes charmantes et que si peu d'années après le même tombeau dût les enfermer tous deux?

Le soir il y eut grand souper et grand bal, dont je ne vis que les illuminations et n'entendis que les violons. Je descendis dans les jardins pour mieux voir le feu d'artifice sur le grand canal. Il faisait clair de lune; au loin le château brillait de mille feux; tout était silencieux et désert dans l'épaisseur du bois. Tandis qu'à gauche la campagne se déployait dans toute sa beauté, à droite l'encadrement magnifique du palais et des jardins, qu'égayait encore un peu de verdure, se réfléchissait dans l'eau tremblante des bassins. Le feu d'artifice ne fut cependant pas aussi beau qu'on aurait dû s'y attendre; les

fusées s'éteignirent trop vite en retombant dans le canal.

La nouvelle duchesse de Bourgogne se déshabilla le soir devant toutes les dames qui étaient dans la chambre, et la reine d'Angleterre lui donna la chemise. Il fut réglé que monseigneur le duc de Bourgogne continuerait à voir la princesse tous les jours, mais qu'à cause de leur jeune âge, ils vivraient séparés. Elle en pleura d'abord. « Eh! ne suis-je pas sa femme, » s'écria-t-elle? Puis elle en rit après. Le lendemain elle me dit qu'elle ne s'était jamais tant ennuyée que le jour de ses noces, par suite des cérémonies qu'il lui fallut endurer, et des discours qu'elle fut obligée d'entendre. « Monsieur, dit-elle au premier président de la grand'chambre qui la haranguait trop longtemps à son gré, ce que vous me dites est sans doute fort beau,

mais heureusement on ne se marie pas tous les jours. »

La duchesse de Bourgogne mangeait seule, et ne voyait que ses dames et celles à qui le roi en donnait expressément la permission. Mais deux fois par semaine on la voyait à sa toilette; elle y était là comme partout, vive, parlante, agissante, plus occupée des autres que d'elle-même; elle ne se tournait pas une fois au miroir, et ne songeait guère à son ajustement, mais elle avait un regard, un mot gracieux pour chacun. C'est là que j'ai vu tour à tour, comme dans une galerie de tableaux, défiler toute la cour. Mais ici je craindrais que ma mémoire ne me trahît, et de confondre les noms de tous ces visages que je n'ai entrevus qu'un éclair. J'écris de souvenir, sans consulter des notes prises d'avance; aussi ne doit-on pas s'étonner

de trouver si peu d'art, et au contraire tant de désordre dans ma narration. Il est bien à présumer qu'il doit s'y rencontrer plus d'une inadvertance; et s'il fallait dire tous ceux que j'ai vus à la toilette de madame la duchesse de Bourgogne, ce serait nommer quasi toute la cour. Par bonheur, j'ai retrouvé les fragments d'un journal écrit sans suite, pendant le temps que j'ai passé à Versailles. Deux années s'étaient écoulées dans la monotonie d'une vie toujours agitée, mais qui ne m'a pas laissé de grands souvenirs lorsque l'idée me vint d'écrire ce journal. Je le transcris ici pour suppléer, tant bien que mal, aux lacunes de ma mémoire.

Mars 1699.

« Ma princesse prend tous les jours des grâces nouvelles ; elle embellit à vue d'œil. Quand nous sommes arrivés ici, elle était petite et délicate; elle a beaucoup grandi sans perdre son embonpoint; son teint est maintenant blanc, incarnat, comme on peut le désirer; son cou, si beau et si rond, s'est élancé; jamais on ne vit de taille si fine ni si noble, et rien de si gracieux ni d'un tour plus achevé que toute la forme de son corps. A sa démarche ailée et légère, quand elle passe, suivie de son petit nègre, on croirait voir courir une nymphe dans les jardins de Versailles. A sa fraîcheur, on la prendrait pour l'aurore d'un jour d'été. On ne peut moins penser à son ajustement, qui est

souvent négligé. Beaucoup de dames, dans Versailles, font plus de dépense qu'elle; mais si simplement vêtue qu'elle soit, un arrangement naturel la pare en dépit de ses habits. Ses cheveux sont devenus de couleur un peu plus brune; elle a le front et les sourcils arqués de la plus belle forme du monde; ses yeux sont si beaux, si vifs, et quelquefois si amoureux et si languissants, qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat, ni en détacher ses regards, et qu'ils semblent éclairer tous les objets sur lesquels ils se fixent. Pour son esprit, on peut dire qu'il brille autant que ses yeux; son humeur est galante et enjouée. Elle a le cœur haut, mais l'esprit flatteur, et une douceur, un charme dans l'air du visage, qui donnent du prix à ses moindres paroles. Enfin, il n'y a rien de si aimable ni de si assorti que son esprit et sa per-

sonne. Aussi peut-on bien dire que ma jeune princesse est vraiment la déesse de ces lieux, et qu'il n'est point de fêtes si elle ne leur prête sa lumière et sa gaieté. C'est ici un tourbillon de bals, de comédies, de chasses, de repas, de cavalcades, et souvent le jeu toute la nuit jusqu'au matin. Je l'habille et la déshabille trois ou quatre fois par jour. Elle aime à la fureur à se divertir, mais on ne la laisse pas respirer; la crainte d'être grosse lui fait rechercher le plaisir avec une nouvelle ardeur, et pour moi je crains que sa santé ne puisse y résister longtemps, car en quelque état qu'on soit en ce pays, il faut toujours s'amuser. Grosse ou malade, il faut que madame la duchesse de Bourgogne soit parée, habillée, serrée dans son corps, qu'elle danse, veille, se fatigue, accompagne le roi dans ses carrosses, à

Marly, à Trianon, à Fontainebleau. Amusée et obéissante, elle ne parle pas de sa santé, le roi n'y pense pas, et de si violents exercices finiront par lui échauffer le sang. Hier au soir, je l'ai entendue soupirer, regretter ses parents et la douce vie que nous menions à Turin. « Ma chère, m'a-t-elle dit l'autre jour, on se moque de tout ici ; l'on ne fait que rire, et l'on ne connaît pas la vraie gaieté. »

Mardi, 17 avril.

« Ce matin je l'ai vue partir à cheval pour la chasse, vêtue d'un petit justaucorps de satin vert qui lui seyait fort bien ; elle y était de très-bonne grâce, et point embarrassée à manier son cheval. Une suite brillante de l'un et de l'autre sexe la sui-

vait en cavalcade. Ils ont été dans le grand parc courre le lièvre avec des lévriers, et allèrent ensuite joindre le roi.

« Après souper, elle fut avec sa jeune société prendre le frais sur le grand canal; sa barque, dorée et décorée de banderoles de couleurs diverses et étincelantes, était suivie d'une multitude de petites barques pavoisées; il y eut de la musique sur l'eau et des violons pendant toute la nuit. Je ne sais ce que le roi et monseigneur le duc de Bourgogne pensent de ces courses nocturnes, qui se prolongent souvent, je crois, plus tard qu'ils ne le voudraient. »

Mercredi, 10 mai.

« Monseigneur le duc de Bourgogne est inquiet de la santé de sa femme; souvent il

m'interroge là-dessus, et dit qu'il craint qu'elle ne se fatigue trop. Il est d'un naturel bien différent du sien ; aussi sérieux et sauvage qu'elle est vive et légère. On ne saurait concevoir toute la délicatesse et la tendresse de la passion qu'il a pour elle. Il est dans des peines de sa santé qui ne sont pas concevables. Je ne puis trouver qu'elle y réponde comme elle le devrait. Il m'a semblé même quelquefois qu'il ne lui plaisait pas, sans qu'elle pût dire pourquoi ; aussi, quand on le voit, serait-il difficile d'en deviner la raison. Je me suis souvent demandé ce qui avait pu, dès le commencement, indisposer ma princesse contre lui. Peut-être que la hauteur de sa piété l'effraye ; elle redoute son austérité quelle que soit sa condescendance pour ses goûts. Les femmes n'aiment pas que les hommes les devancent sur le chemin du

ciel. Elle en fait pourtant tout ce qu'elle veut; souvent elle lui dit en riant : « Si vous faites cela, vous serez cause d'un mal, car je me mettrai en colère. » Un jour, elle me parlait de l'élévation et de la prodigieuse fortune de madame de Maintenon et de mademoiselle Choin, qui, de simple femme de chambre, est devenue secrètement femme de Monseigneur, et devant qui elle, toute fille de roi qu'elle est, se tient, à Meudon, en respect et en timide bienséance, comme devant madame de Maintenon. « Je suis sûre, me dit-elle, que si je mourais demain, le duc de Bourgogne épouserait une sœur grise ou une tourière de Sainte-Marie. »

Lundi, 2 juin.

« Monseigneur le duc de Bourgogne me fait souvent l'honneur de jouer au volant avec moi; il trouve que j'ai bonne grâce à cet exercice. Je m'occupe de tout ce qui peut le divertir, qui est ordinairement de jouer au volant ou à quelque jeu d'action; quelquefois il m'embrasse sans y entendre finesse. On s'étonne, avec l'étendue de son esprit et de ses connaissances, de le voir souvent descendre à des enfantillages inouïs pour son âge; il est vrai que l'on oublie toujours qu'il n'a que dix-huit ans. Mais depuis quelque temps, il est devenu plus froid, plus réservé. Je ne puis concevoir ce qui l'a éloigné de moi; peut-être quelque scrupule de dévotion. »

Jeudi, 3 juillet.

« Monseigneur le duc de Bourgogne ne me parle plus ; il passe à côté de moi sans me regarder, quelquefois même il détourne les yeux. Je crains de lui avoir déplu ; comment ? je ne puis le dire. J'y rêve la nuit, j'en perds le sommeil et la raison. »

Mercredi.

« Voyant que je ne me trouvais sensible, ni occupée que de cette pensée, j'ai résolu de lui parler, de provoquer, si je puis, une explication, mais je n'ose pas l'aborder. »

Samedi.

« Aujourd'hui, je me suis enhardie à l'interroger ; il était entré dans l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne, et m'a trouvée seule qui rangeais quelques objets de toilette. Je lui ai demandé en rougissant, et les larmes aux yeux, si j'avais eu le malheur de perdre ses bonnes grâces, puisqu'il ne me parlait plus jamais. Il m'a assuré qu'il n'avait rien à me reprocher, mais qu'il était si distrait que souvent il demeurait longtemps sans faire attention aux gens. Cependant il avait l'air un peu embarrassé, et je suis revenue à ma première idée. »

Samedi, 18 juillet.

« Depuis samedi (il y a déjà huit jours), il m'aborde un moment toutes les fois qu'il me rencontre. Le plaisir et la bonne amitié avec laquelle il me parle me touchent sensiblement. Hier, il m'a dit en badinant que j'avais l'esprit un peu romanesque, qu'on disait que la cour de Savoie, d'où je sortais, avait fort de cet air. J'ai été si sotte, et il m'a pris une telle envie de pleurer, que je n'ai su que répondre. Il y a dans tout ce qu'il dit une grandeur, un agrément et une noble simplicité qu'on ne peut expliquer. Son naturel est bouillant, mais si gêné par la règle étroite où le soumet sa conscience délicate et sévère, qu'à le voir de loin on lui trouve je

ne sais quoi de farouche qui vous effraye. Il a pourtant beaucoup de lumières dans sa piété et de modestie dans ses connaissances; l'esprit et la pénétration brillent en lui de toutes parts. Sa vertu, son austérité, en imposent au roi lui-même. Il serait sans doute blessé qu'on s'en aperçût, mais celui qui inspire tant de crainte, tant de respect autour de lui, n'est pas lui-même sans timidité devant son petit-fils. Je ne puis nier cependant que sa piété n'ait parfois quelque chose de rude et de rétréci. J'ai souvent entendu de petites altercations entre madame sa femme et lui au sujet des fêtes et des spectacles, où il consent bien qu'elle aille, mais où il ne veut pas toujours la suivre. Le jour de l'Épiphanie, il a refusé de se rendre avec elle au bal de la cour. Malgré ses instances, auxquelles je me permis de joindre les miennes, il est

resté enfermé chez lui. Le scandale a été grand, et la mauvaise humeur du roi, son grand-père, très-marquée. Depuis ce temps, il est dans une sorte de disgrâce. Le roi le traite avec une aigreur mal aisément dissimulée; les courtisans s'éloignent de lui. Je sais pourtant qu'il aimait naturellement la musique, le jeu et les spectacles avec passion. »

Samedi, 1er août.

« Madame la duchesse de Bourgogne m'a permis d'aller deux fois au spectacle dans ses loges, au Théâtre-Français, où j'ai entendu *Bajazet*, nouvelle pièce de M. Racine, célèbre par ses comédies. La Champmeslé y est divine; elle m'a arraché des larmes. Hier, je fus à l'Opéra. On appelle ainsi

un théâtre où les comédiens chantent la comédie en musique; ceux qui s'y connaissent les estiment fort: pour moi, je ne puis m'habituer aux cris des chanteurs français; je préfère nos Italiens. On jouait l'*Alceste*, de M. Baptiste. La musique m'a semblé assez belle, mais je confesse que le ballet, qu'on admire, m'a paru ridicule, malgré la magnificence des décors.

« Hier soir, j'ai chanté quelques airs d'opéra et récité des vers que j'avais retenus, pour amuser madame la duchesse de Bourgogne. Elle en fut si contente, qu'elle me demanda de faire un personnage dans la pièce qu'elle répète en ce moment à Saint-Cyr, où ces demoiselles préparent une nouvelle comédie de M. Racine. Elle veut me faire jouer et chanter dans les chœurs le rôle d'une petite Israélite. Je me suis défendue tant que j'ai pu; je me sou-

viens toujours de ce que m'a dit madame de Savoie; je crains tout ce qui peut attirer sur moi l'attention de madame de Maintenon. Mais une princesse de dix-sept ans, enfant gâtée et adorée, est habituée à voir tout céder autour d'elle. Quand elle veut bien user de son regard de velours et de son ton de voix caressant, il n'y a façon de lui résister. »

Mardi, 9 août.

« J'ai été ce matin à Saint-Cyr. Madame la duchesse de Bourgogne m'avait fait apprendre la musique et les vers de mon rôle; madame de Maintenon et M. Racine étaient prévenus de sa fantaisie. Elle m'a amené dans son carrosse. Madame de Maintenon attendait madame la duchesse de

Bourgogne avec les demoiselles dans un grand vestibule au-dessus de celui des classes; c'est là où l'on répétait; heureusement madame de Maintenon n'a pas semblé faire grande attention à moi. Les demoiselles m'ont examiné curieusement quand je suis entrée ; j'aurais voulu me cacher sous les jupes de madame la duchesse de Bourgogne. Elles sont bien au nombre de cent cinquante. Il y en a de trois âges : d'anciennes, de jeunes et des enfants de cinq à six ans, toutes vêtues de noir, avec des fraises blanches et de grandes collerettes, les cheveux frisés tout autour de la tête, le corsage attaché à l'épaule avec un nœud rouge, vert, jaune ou bleu, selon les classes. C'est un costume sérieux mais galant, dont le col rabattu et les manches retroussées font valoir les jolis cous et les jolis bras. J'en ai vu quelques-unes belles comme des

madones. Quand madame la duchesse de Bourgogne entra, elles se pressèrent autour d'elle ; on aurait dit un essaim d'abeilles qui s'échappe de la ruche, et rien n'était plus joli que ces groupes de têtes brunes et blondes, s'élevant les unes au-dessus des autres.

« La pièce que l'on répète est tirée de l'Écriture sainte et du Livre des Rois; on la nomme *Athalie*. Madame la duchesse de Bourgogne la trouve froide et ennuyeuse; madame de Maintenon la défend; elle dit que cela n'a pas réussi une première fois, mais que cela reviendra sur l'eau ; pour moi, je ne laissai pas, en l'écoutant, d'y trouver des beautés. M. Racine distribue lui-même les rôles, surveille les demoiselles et leur apprend à déclamer. Je crois que madame la duchesse de Bourgogne ne l'aime pas, parce qu'à travers ses compli-

ments elle a démêlé qu'il ne trouvait pas qu'elle jouât bien. Madame la duchesse de Bourgogne fait le personnage de Josabeth; la comtesse d'Ayen, celui de Salomé; monseigneur le duc de Chartres, celui d'Abner. On a fait venir le célèbre acteur Baron, déjà vieux et retiré du théâtre, pour jouer le rôle du grand-prêtre Joad. C'est mademoiselle de Mornay, jeune personne tout aimable et pleine d'agréments, qui fait le personnage du petit Eliacin, et madame de La Maisonfort, celui de la furieuse Athalie. Les demoiselles récitent et chantent dans les chœurs. Parmi elles se trouvait la charmante madame de Caylus, que je vois souvent venir chez ma princesse, les yeux bien rouges, et lui conter ses chagrins, quand elle a été grondée par sa tante. On partage le vestibule en deux; un côté est destiné aux acteurs et l'autre aux spec-

tateurs. Madame de Maintenon est assise en reine, en face de la scène, dans un grand fauteuil, avec un tapis de pied préparé à l'avance pour elle. M. Racine est debout, à quelque distance de nous, son manuscrit d'une main, et de l'autre se tenant le menton ; à tout instant, il s'avance et nous interrompt. Il ne semblait pas trop satisfait des acteurs et de la déclamation, qui, en effet, me parut des plus médiocres ; monseigneur le duc de Chartres est le seul qui joue avec esprit.

« Je fus bien intimidée quand il me fallut élever la voix devant cette auguste assemblée, mais M. Racine dit tout de suite qu'il aimait mon accent italien. Après la répétition, il m'a tapé doucement sur la joue, et m'a dit que ma voix lui allait au cœur, et que, s'il eût dépendu de lui, il m'aurait donné un person-

nage plus important. Je fus d'autant plus flattée de son suffrage, qu'on admire beaucoup ici la lumière, la délicatesse de son esprit et son inimitable talent pour les vers. »

Lundi.

« Je continue d'aller tous les jours à la répétition ; la pièce avance, et nous devons la répéter demain chez madame de Maintenon. C'était là que devait se jouer la comédie, mais la saison est si belle, que madame la duchesse de Bourgogne serait tentée de la représenter en plein air. C'est encore un secret; je l'entends souvent qui dispute là-dessus à voix basse avec sa tante. Sa tante fait tout ce qu'elle veut; elle ne refuse rien à sa mignonne et lui passera encore cette fantaisie. »

Mercredi.

« Nous avons répété hier chez madame de Maintenon. Le roi a paru un instant, et puis s'en est allé. La pièce marche mieux qu'à Saint-Cyr. Après *Athalie*, sont venues *les Précieuses ridicules*; là, je n'ai fait qu'écouter. Monseigneur le duc de Chartres a joué le rôle du Vicomte avec infiniment d'esprit; le marquis de La Vrillière, celui du Marquis. Monseigneur le duc de Chartres a de la grâce à tout ce qu'il fait; son visage est large, mais agréable. Il a le port aisé et gracieux; son accueil est doux, facile pour ceux qui l'approchent, et met tout le monde à l'aise avec lui. Nous étions là dans le sanctuaire de la haute et puissante dame de ces lieux; toutes ses dames favorites

étaient autour de nous : la jolie madame de Dangeau et la vieille madame d'Heudicourt, mademoiselle d'Osmond et mademoiselle d'Aumale, madame de Lillebonne et madame d'Epinay. On parle toujours de représenter la comédie en plein air ; c'est le roi qui décidera là-dessus. »

Vendredi.

« J'avais bien raison de me défier de cette comédie et de ses suites. Le bruit m'est revenu de plusieurs côtés que madame de Maintenon avait mal parlé de moi. Elle a dit au roi que madame la duchesse de Bourgogne s'était follement attachée à cette fille italienne ; qu'elle avait été jusqu'à lui faire jouer la comédie avec la famille royale

et les demoiselles de Saint-Cyr, ce qui était hors de toute convenance et du dernier ridicule. Enfin il est question de se défaire de moi honnêtement, au moyen de quelque mariage en province. Tout cela m'est revenu par Moreau, qui le tenait de Nanon. Elle s'est vantée auprès de lui que je ne resterais pas plus de deux mois dans le château. Je n'ai pas hésité à tout raconter à madame la duchesse de Bourgogne; je me suis jetée aux pieds de monseigneur le duc de Bourgogne en lui demandant de me préserver des suites des imprudences que m'avait fait faire, malgré moi, madame sa femme. Ils m'ont assuré tous deux que, quoi qu'on pût faire, ils ne se sépareraient jamais de moi. Madame la duchesse de Bourgogne voulut bien me dire que j'avais eu parfaitement raison de la prévenir de ce qui se machinait sourde-

ment contre moi. Toutes les fois qu'on lui fait de faux-rapports qui pourraient me nuire (et Dieu sait que cela arrive souvent, dans ce beau monde de calomnies et de délations où nous vivons), elle a la bonté de me le répéter aussitôt, et cela ne porte aucune atteinte à la confiance dont elle ne cesse de m'honorer. Plus j'ai le bonheur d'être admise dans l'intimité de mes maîtres, plus je m'observe afin de n'en rien laisser transpirer au dehors ; mais qui reste ignoré à la cour ? Je sais que je vis entourée de flatteurs et d'ennemis. On me fait la cour en face et l'on me déchire par derrière ; je cherche à m'élever au-dessus de ces misères. Madame la duchesse de Bourgogne est elle-même dans un grand embarras. Elle a joué et perdu de grosses sommes au lansquenet ; elle n'ose l'avouer au roi, qui a déjà souvent payé ses dettes ;

elle n'ose l'avouer à monseigneur le duc de Bourgogne : et il faudra qu'elle s'expose aux gronderies de madame de Maintenon, qui lui lavera la tête d'importance. Comme elle fait sa grande affaire, pour l'autre monde, du salut du roi, et pour celui-ci, de la conduite des princesses du sang, si elle acquitte les dettes de madame la duchesse de Bourgogne, ce ne sera pas sans lui faire payer cher ses bienfaits. Madame la duchesse de Bourgogne la craint beaucoup ; elle se sait surveillée par elle à toutes les heures du jour ; et cependant elle prend quelquefois avec elle des libertés qui étonnent. Elle-même m'a raconté qu'assise l'autre jour sur le bras de son fauteuil, en présence du roi, elle lui dit en badinant : « Savez-vous pourquoi, ma tante, en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois ? C'est que, sous les rois, ce sont

les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes, sous les reines. » Le plaisant, ajouta-t-elle, c'est qu'ils en rirent tous les deux, et convinrent que c'était vrai ! »

Dimanche, 21 août.

« *Athalie* a été représentée hier au soir en plein air, avec les chœurs et la musique du roi. Les peintres, les sculpteurs et les architectes avaient commencé d'être employés depuis plusieurs jours à faire de belles machines pour la représentation. On ne saurait dire la beauté de ces jardins et de cette musique. On avait élevé le théâtre avec des colonnes et des guirlandes sous la feuillée ; le grand canal faisait le fond ; les deux côtés étaient ornés de grands

orangers, et de douze colonnes de marbre, qui laissaient voir le grand canal en perspective. Devant chaque oranger, s'élevaient des guéridons d'or et d'azur chargés de girandoles d'argent allumées de mille bougies, et de grands vases de porcelaine remplis de fleurs. Les violons et les hautbois remplissaient l'air d'une douce harmonie ; c'était une féerie, et la lune fut témoin de tout. La toile se leva au son des plus belles chaconnes de Lully. Les costumes des acteurs répondaient à la magnificence du théâtre ; ils étaient tous revêtus d'habits à la juive ornés de perles et de diamants ; celui de madame la duchesse de Bourgogne, rehaussé de pierreries qui éblouissaient les yeux. Tout le bel air était sur le théâtre, et, devant nous, la cour rangée sur des gradins en amphithéâtre. J'ai vu là, assises au premier rang, les deux

filles des amours du roi, madame la duchesse et madame la princesse de Conti, toutes deux belles comme des anges. Il me sembla que l'une avait dans les yeux le feu de l'esprit caustique de madame sa mère, et l'autre l'angélique douceur de celle qui en fut la victime. Mais que dire de madame de Caylus, qui vint sur le bord de la scène, tout enveloppée de gaze, réciter un prologue à la louange du roi, avec cet air fin et brillant et cette grâce nonpareille qu'on lui connaît? Chaque acteur s'est vraiment surpassé. Madame la duchesse de Bourgogne a bien mieux joué à la scène qu'à la répétition ; aussi, depuis ce jour, Athalie est merveilleuse, et M. Racine est un grand homme. Et cependant la pièce a été reçue avec assez de défaveur ; on continue de la trouver froide, et je ne pense pas que M. Racine soit content. Pour ma part, j'ai

joué naturellement mon personnage ; je me regardai en passant dans une glace qui réfléchissait mes traits, et je me trouvai d'assez bonne grâce. Je vis tout de suite que monseigneur le duc de Bourgogne n'y était pas ; j'aurais voulu qu'il me vît dans ma gloire. Il m'avait pourtant promis, à la toilette de madame sa femme, qu'il viendrait à la représentation. Je l'ai cherché des yeux à côté du roi, et n'ai pu parvenir à le voir. M. de Nangis était sur le théâtre et n'a cessé de me regarder tout le temps que j'ai été en scène. Quand la pièce a été finie, il m'a donné le bras pour m'aider à descendre les gradins ; pendant qu'il me parlait à voix basse, j'ai feint de regarder de l'autre côté. J'ai été m'asseoir parmi les spectateurs, pour assister aux *Précieuses ridicules*. Madame la duchesse de Bourgogne a mieux joué encore dans

le rôle comique que dans le sérieux. Après la représentation, toute la cour s'est rendue à Trianon, palais de marbre, de jaspe et de porphyre, où le roi avait fait préparer une magnifique collation. Et il fallut voir de quelle profusion et de quelle délicatesse tout cela fut servi ! »

J'interromps ici mon journal, où j'ai nommé par mégarde M. de Nangis, croyant ne pas devoir supprimer le récit d'une petite aventure où je fus très-innocemment mêlée. Sans vouloir à aucun prix révéler des secrets respectables pour moi par tant de raisons, je ne prétends pas dissimuler ce qui s'est dit sur M. de Nangis. Malheureusement il n'est pas de secrets dans les cours ; je ne dirai là-dessus que ce qui ne s'en peut taire. On ne l'a que trop su, cette princesse, idole de ceux qui l'entouraient, fut elle-même atteinte du trait dont elle

blessait les cœurs. Qui aurait pu vivre dans ce monde de galanterie, sans connaître tôt ou tard ce doux mal? Je mentirais en disant qu'elle ne se laissa pas enivrer, et ne donna parfois dans les travers du temps. Son malheur vint de ce que, n'ayant pas assez aimé son mari, elle fut en quelque sorte obligée d'amuser son cœur ailleurs. Certes, M. de Nangis, qui sut l'attendrir, était bien éloigné de valoir M. le duc de Bourgogne, et si encore il l'eût aimée comme elle méritait de l'être! Jeune, beau, galant, et bien fait de sa personne, il m'avait, depuis plusieurs mois, environnée d'hommages assidus. A vingt et un ans j'étais dans la fleur d'une beauté dont l'éclat n'avait pas encore pâli. Je n'avais songé jusque-là qu'à me distraire de ce que je voyais, comme d'une belle comédie où je n'aurais nul intérêt. Cédant à la contagion

de l'air que je respirais, je confesse qu'au lieu de lui tenir rigueur, comme j'avais fait jusqu'alors à ceux de haut et de bas étage qui avaient entrepris le siége de ma vertu, j'eus la faiblesse de l'écouter et de recevoir ses lettres.

Ce n'est pas que je fusse touchée d'une bien violente inclination ; je n'avais, je crois, en consultant mon cœur, que cette inclination de reconnaissance que les petits ont pour les grands qui daignent descendre jusqu'à eux. Je n'étais pas insensible à la gloire d'avoir enchaîné l'homme de la cour le plus aimable et le mieux fait de sa personne. Il avait montré une valeur brillante à la guerre, et, recherché de toutes les femmes, il sut fort bien, par des airs empressés, et des regards à la dérobée, me témoigner de l'état de son cœur. Enfin il hasarda d'écrire, et j'entretins avec lui un

commerce de lettres. Mais il avait, depuis bien des années, une galanterie publique avec madame de La Vrillière, fille de madame de Mailly, dame d'atour de madame la duchesse de Bourgogne, et j'étais aise de me voir sacrifier la fille de celle qui m'avait souvent humiliée de ses dédains. Et puis, je l'avouerai, certaines idées ambitieuses m'étaient alors entrées dans la tête, à la vue de cette cour, où le malheur de ma naissance était, pour les enfants du roi, un titre de gloire et un échelon de grandeur. Je pensais que si une madame Scarron avait pu, par le seul effet de ses charmes, se faire quasi reine de France, une demoiselle Choin, femme de Monseigneur, pareille fortune pouvait bien arriver à une fille du sang des Orsini qui comptait des papes et des reines parmi ses aïeux.

Je me disais que si le roi avait eu le

courage d'épouser cette honnête fille, qui lui disait en le quittant : « Vous pleurez, sire, et vous êtes le maître, » il n'aurait peut-être pas scandalisé le monde du spectacle de ses amours. Comme j'avais la tête pleine de ces ambitieuses visées, je me figurais que M. de Nangis, plus hardi, serait tenté de donner à celle qu'il avait choisie le nom de comtesse de Nangis. Ce qu'on aime persuade, et l'on croit aisément ce que l'on souhaite ; je ne voulais pas, en le désespérant, perdre la plus brillante fortune. Aussi j'avais soin de ne pas le rebuter, et de le tenir toujours dans une juste mesure d'espérance et de crainte. « Si vous m'aimez, lui disais-je souvent en riant à moitié, alors qu'il semblait attendre la vie ou la mort de mon regard, prouvez-le-moi en m'épousant. » A ces mots, il laissait tomber mes paroles comme s'il ne

les eût pas entendues, et me parlait de mes yeux si fins et si doux; puis il revenait le lendemain aussi empressé que jamais. Cependant, je remarquais depuis peu de temps tant de faiblesse et d'inégalité dans sa conduite vis-à-vis de moi, que je commençais à me lasser. J'en étais là de mon intrigue amoureuse, quand j'appris par les valets (ces Argus ne laissent pas échapper le moindre des mouvements de leurs maîtres) qu'il existait un tendre engagement entre madame la duchesse de Bourgogne et M. de Nangis. Les soupers la nuit, dans les bois de Marly, commençaient alors à s'introduire. On parlait de lettres, de rendez-vous dans le parc de Marly, de beaucoup de manéges et d'imprudences. Tous ces sots bruits me faisaient de très-grandes peines.

J'avais bien cru remarquer que madame

la duchesse de Bourgogne ne semblait pas haïr M. de Nangis; depuis quelque temps (je le voyais bien), l'esprit de ma princesse n'était pas libre et son cœur semblait agité; elle était moins gaie et plus souvent rêveuse; mais le respect me fermait la bouche et je n'osais provoquer des confidences qu'elle ne me faisait pas. Elle ne voyait peut-être pas clair dans ses sentiments, mais le public y voyait plus clair qu'elle-même. J'étais cependant dans une inquiétude mortelle, et je résolus de me délivrer à tout prix des doutes qui me tourmentaient. Je pensais que si ma princesse s'était engagée dans une galanterie, je ne pouvais manquer de le savoir. Une occasion vint à se présenter. Monseigneur donnait à Meudon un bal masqué où tous les masques pouvaient entrer sans être invités, c'est-à-dire autant de masques que la salle où l'on donnait le bal

en pouvait contenir. Le roi s'était d'abord opposé à ce que madame la duchesse de Bourgogne se rendît à cette assemblée où elle pouvait se trouver exposée à danser avec le premier venu, un comédien, peut-être ; il pensait que la dignité de son rang en pouvait souffrir. Mais la crainte d'affliger Monseigneur l'emporta, et madame la duchesse de Bourgogne, que la nouveauté du spectacle amusait beaucoup, se rendit incognito à Meudon, masquée avec une andrienne, et un domino de velours noir rehaussé de diamants. Tous ceux qui vinrent là étaient masqués, les uns vêtus de noir, les autres d'étoffes lamées d'or et d'argent. Monseigneur le Dauphin seul ne l'était pas, et madame la duchesse d'Albe, qui arrivait d'Espagne ; le roi lui-même, sans être masqué, avait mis une robe de chambre de gaze par-dessus son habit.

Je me rendis au bal dans un carrosse emprunté. Je profitai de la foule et des masques pour me glisser dans les appartements, si bien déguisée par mon domino et mon masque de soie noire, que personne n'aurait pu me reconnaître. Je distinguai le costume de madame la duchesse de Bourgogne, et je découvris bien vite M. de Nangis à la taille et à la démarche. Je les suivis et les épiai tous deux pendant toute la soirée. Comme ils croyaient, sous leurs déguisements, n'être reconnus de personne, ils ne craignirent pas de se rapprocher, et j'entendis quelques mots qui ne me laissèrent aucun doute sur l'attachement qui était entre eux. Voir une rivale dans ma princesse, quelle douleur si véritablement j'eusse aimé M. de Nangis de cet amour dont je croyais avoir l'âme possédée! Je m'étonnai de ne pas sentir en moi ces

transports que devait exciter une si noire trahison. Mon inclination se dissipa comme par enchantement, et, me sentant bien guérie par la découverte que je fis de sa bassesse, je résolus, si je pouvais, d'éclairer ma princesse, et de démasquer son perfide amant. Le soir même, je me jetai à ses genoux ; je lui contai toute mon aventure, et l'audace que j'avais eue de pénétrer dans le bal pour l'observer. Je lui ouvris mon cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour qu'elle pût douter de ma fidélité. Elle rougit, pâlit, devint de toutes les couleurs, quand, pour l'assurer de ma sincérité, je lui montrai les lettres que m'écrivait M. de Nangis. « Regardez-vous, madame, lui dis-je, et regardez-moi; pouvez-vous ignorer ce que vous valez? Auriez-vous pu penser qu'une personne sur qui vous auriez daigné arrêter vos

regards eût pu jeter les yeux sur moi, autrement qu'à cause de vous? Ah! madame, croyez-moi, l'homme qui a pu nous tromper toutes deux n'est digne ni de vous, ni de moi, » ajoutai-je à voix basse.

Ma princesse me parut aussi indignée que je pouvais le désirer. La rougeur et les larmes qu'elle s'efforçait en vain de cacher témoignaient de l'état de son cœur. Je me permis alors de la gronder un peu et de lui représenter le tort qu'elle faisait à sa réputation par ses imprudences. « Vous n'êtes, lui dis-je, occupée que de M. de Nangis; ce que vous nommez bonté et attachement, vos gens le nomment amour. » J'osai même dire quelques mots à demi-voix de monseigneur le duc de Bourgogne et du noble cœur tout rempli de la plus tendre passion pour elle, que son infidélité aurait transpercé. « Vous voyez comme il

vous aime. Toutes ses actions, toute sa conduite, tous ses soins, toute sa tristesse vous le disent assez. » Pendant que je parlais, ma princesse était tombée dans une profonde distraction ; elle en sortit avec un violent désir de confondre son infidèle, et pour cela elle imagina un expédient dont je me défendis longtemps, parce qu'il me semblait de la dernière imprudence. Mais elle était dans l'âge où ce qui est périlleux semble agréable. Je fus étrangement saisie de sa proposition, et je lui représentai avec force que si nous venions à être découvertes toutes deux, elle en serait quitte pour une gronderie et quelques larmes versées, mais que je serais perdue sans ressource ; et à quels excès pouvait se porter contre moi la vengeance de M. de Nangis ?

Je reprends ici mon journal qui aurait

été tout à fait incompréhensible sans ce petit éclaircissement.

Samedi.

« Il est minuit ; madame la duchesse de Bourgogne vient de monter dans ma chambre. Il lui a fallu de nouveau triompher de mes scrupules. Je lui ai fortement représenté le danger d'être découverte. Après avoir passé un très-long temps dans ces agitations, je n'ai pu me refuser à cette mascarade ; j'ai consenti à faire l'échange de nos vêtements. Elle a mis ma robe, ma mante, mon corps de jupe et mes mules ; bien qu'elle soit plus grande que moi, sa taille est assez semblable à la mienne pour que mes vêtements lui siéent bien. Elle a caché ses cheveux sous mes coiffes, et cou-

vert son visage d'un *loup*[1]. Je l'entends qui descend dans le parc par l'escalier intérieur du château. L'inquiétude me prend, je ne puis rester plus longtemps dans ma chambre. Je meurs de peur qu'on ne la découvre. Je suis aussi dans une grande impatience de savoir si M. de Nangis s'est rendu au rendez-vous que je lui ai donné. La curiosité l'emporte sur la prudence. Je ne puis me tenir de la suivre. Amour, protége-nous toutes deux ! »

Dimanche.

« Hier au soir je suis descendue dans le parc, enveloppée d'un manteau et d'un capuchon de soie noire. J'ai vu de loin ma-

1. Sorte de masque en soie noire que les dames portaient souvent les soirs à Versailles pour se garantir du froid.

dame la duchesse de Bourgogne qui se dirigeait à droite en sortant du château, du côté du bosquet d'Apollon. Malgré que nous soyons dans les grandes chaleurs de l'été, il faisait un temps gris et voilé; quelques étoiles scintillaient à peine à travers les nuages. Je descendis d'un pas tremblant les quatre marches de marbre rose qui me séparaient du jardin, et je m'enfonçai sous la charmille à la suite de madame la duchesse de Bourgogne. M. de Nangis l'attendait au coin du bosquet du Renard et de la Grue, tout près de la statue d'Apollon, à l'endroit que je lui avais désigné. Aussitôt qu'il aperçut madame la duchesse de Bourgogne, il s'élança vers elle. La pâle lueur des étoiles me permit cependant de voir en plein son visage, et la surprise, la confusion, l'effroi même qui s'y peignirent, lorsqu'au lieu de Fiorenza

Orsini il découvrit sa belle maîtresse. Je ne voyais pas madame la duchesse de Bourgogne, mais j'entendais le son de sa voix, bien qu'elle parlât à voix basse. Il me parut qu'elle était en colère et qu'elle l'accablait de reproches ; un instant elle se tourna de mon côté ; elle avait ôté son masque ; je vis qu'elle avait l'air irrité, les yeux rouges et mouillés de pleurs. Elle lui montrait mes lettres, et j'entendis ces mots : « Les reconnaissez-vous, Monsieur ? » Pour M. de Nangis, il était si renversé qu'il resta quelque temps sans pouvoir reprendre la parole. Je le vis enfin qui se mit à genoux et qui s'efforçait sans doute d'attendrir ma princesse. Il me sembla qu'elle l'écoutait trop longtemps. Je vis bien qu'il saurait se faire pardonner, et je me jurai à moi-même que la suivante serait plus fière que la maîtresse. Heureusement, l'approche de la

nuit et quelques éclairs qui menaçaient d'un prochain orage, mirent fin à ce dangereux entretien. Sur un signe de la princesse, M. de Nangis disparut dans l'ombre, et madame la duchesse de Bourgogne me retrouva à l'entrée du bois. La pluie commençait alors à tomber à larges gouttes. Elle ne me gronda pas de l'avoir suivie, et me prenant sous le bras, nous revînmes comme deux jeunes folles, en courant, au château. »

Lundi.

« Ce matin, madame la duchesse de Bourgogne a été prise d'un violent frisson et de la fièvre. Peut-être que l'humidité et les émotions de la nuit l'auront saisie. »

Lundi soir.

« La fièvre est plus forte ce soir ; madame de Maintenon, le roi, monseigneur le duc de Bourgogne sont auprès d'elle, et s'inquiètent. Sa maladie est regardée comme un effet du dérèglement de la vie qu'on mène à la cour ; on croit qu'elle a trop dansé, trop veillé ; elle s'est l'autre jour baignée imprudemment après avoir mangé beaucoup de fruits. Ce soir elle a eu un moment de délire et de rêverie ; elle a nommé deux fois M. de Nangis. Heureusement j'étais penchée sur son lit, occupée à rajuster son oreiller, et je l'ai seule entendue. »

Samedi.

« Madame la duchesse de Bourgogne est sauvée, mais elle a été à la mort. Elle a montré un courage et une résignation que son âge ne promettait pas. Elle s'est confessée avec de grands sentiments de piété; sa raison et sa patience ont été surprenantes dans un naturel si vif. Monseigneur le duc de Bourgogne a soigné sa femme avec une admirable tendresse. Elle lui a dit : « Monsieur, c'est à votre piété et à vos prières que je dois mon rétablissement. » J'espère que désormais elle sera plus heureuse si la vertu et la prudence conduisent ses actions. »

Eh sans doute elle l'eût été si elle avait voulu l'être, mais je ne sais quelle fatalité

éloigna dès les premiers jours son cœur de monseigneur le duc de Bourgogne.

Ici se terminent les fragments que j'ai retrouvés du journal écrit pendant les années de mon séjour à Versailles. Je ne puis désormais me fier qu'à mes souvenirs et je ne réponds pas d'éviter plus d'une inexactitude.

Je n'ai plus depuis revu en particulier M. de Nangis. La première fois qu'il me rencontra, je le regardai, il rougit et perdit contenance; il m'évitait avec le plus grand soin, semblait embarrassé et baissait les yeux quand par hasard il se trouvait face à face avec moi. Je crains qu'il ne soit parvenu à faire oublier ses torts en haut lieu plus vite que je ne l'aurais désiré; mais madame la duchesse de Bourgogne ne m'en parla plus et je ne me serais pas per-

mis de l'interroger. On a aussi nommé Maulevrier. C'était un fou furieux qui a fini quelques années après par se tuer dans un accès de délire. Il était gendre de M. de Tessé qui avait négocié la paix de Savoie et le mariage de madame la duchesse de Bourgogne ; elle conserva toujours pour lui une tendre reconnaissance, et c'est sans doute par là que Maulevrier parvint à s'introduire auprès d'elle. Il avait ou feignait d'avoir la plus violente passion pour madame la duchesse de Bourgogne, et fit d'abord dessein de lui montrer que son cœur était allumé d'une flamme involontaire, que le respect étouffait et qu'il n'osait montrer que par les yeux. Madame Cantin, voulant avoir des amis, l'avait flatté de l'idée qu'elle lui ferait de bons offices. Il crut qu'avec ses soins il pourrait peut-être parvenir à plaire ; peu à peu il

eut l'art de persuader à ceux qui en furent témoins que ses respects n'étaient pas importuns. Afin de pouvoir s'approcher de madame la duchesse de Bourgogne, et lui dire bien des choses qu'elle aurait mieux fait de ne pas entendre, il prétendait avoir une extinction de voix, et il eut le courage de jouer cette comédie à la cour pendant des années. On prétend qu'il lui écrivit, et qu'elle eut la faiblesse de lui répondre. Peut-être voulut-elle seulement réveiller l'affection languissante de M. de Nangis par un brin de jalousie. Les lettres de M. de Maulevrier étaient rendues, dit-on, par madame Cantin, qu'il avait su gagner à ses intérêts. Pour moi, je n'ai rien su, et je puis l'attester ici, madame la duchesse de Bourgogne ne m'a jamais rien demandé qui ait pu ébranler mon estime. On a raconté que Maulevrier poussa la folie jus-

qu'à lui faire une scène en plein appartement de Versailles; il la ramena du bout de la galerie jusques chez elle, devant toute la cour ébahie, en l'accablant de reproches, et lui serrant la main à l'écraser. Je me souviens que ce jour-là madame la duchesse de Bourgogne rentra chez elle pâle, éperdue et plus morte que vive; elle me dit quelques jours après qu'elle était dans des transes mortelles que ce fou de Maulevrier n'allât provoquer en duel M. de Nangis, comme il l'en menaçait tous les jours. Heureusement, M. de Tessé mit fin à ce scandale en le faisant partir pour l'Espagne et l'on n'en entendit plus parler. Il ne me sembla pas que madame la duchesse de Bourgogne regrettât son départ; je crois plutôt qu'elle se sentit soulagée d'être délivrée de ses poursuites, et je suis bien assurée qu'il n'y eut de sa part, avec Mau-

levrier du moins, qu'étourderie et inconséquence. Elle avait quelque peu l'esprit d'intrigue, et prenait plaisir à tenir un écheveau brouillé pour en démêler les fils. Naturellement coquette, elle devait donner facilement des espérances à tous ceux qui osaient soupirer pour elle. Elle voulait plaire à tous; douce, affable, familière avec ceux qui l'approchaient, elle entrait en conversation avec des gens peu dignes de son attention, ce qui lui fit quelquefois du tort. Ce n'est pas cependant qu'elle n'eût le cœur haut et fier, et ne sût fort bien remettre à leur place ceux qui ne lui rendaient pas ce qui lui était dû.

Pour en finir de ce sujet délicat, je dirai que si jamais le cœur de madame la duchesse de Bourgogne me parut sensiblement touché, ce fut quelques années plus tard. Elle avait alors trop d'esprit pour que

l'agrément de la figure et des manières eût suffi à la captiver. Malheureusement un homme dangereux pour elle se rencontra, qui unissait à la bonne grâce, et au meilleur air dans tout ce qu'il faisait, le talent de bien dire, et un esprit flatteur, insinuant, enchanteur. Ce fut M. de Polignac, qui avait trouvé l'art de pénétrer dans l'intimité de Monseigneur le duc de Bourgogne, et dont, pendant un temps, le mari semblait aussi enchanté que la femme. Il s'était même fait l'ami des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, si différents de lui par la droiture de leur caractère et l'austérité de leur conduite. Tout était aimable dans sa personne, noble dans son air; ses manières étaient polies, son esprit plein d'agrément. J'ai vu plus tard Monseigneur le duc de Bourgogne bien détrompé sur son compte. Il reconnut combien il avait

été aveuglé ; il l'appelait une sirène ; mais madame la duchesse de Bourgogne versa bien des larmes quand il partit pour l'Espagne en 1706. J'avais remarqué depuis quelques jours son silence absolu et son air profondément triste, et j'osai la supplier de mieux apprendre à déguiser ses sentiments. Ce jour là seulement, je sortis de la réserve que je m'étais imposée. Je le répète, ma princesse ne m'a jamais fait aucune confidence, hors l'éclair où une rivalité passagère m'amena à lui parler de M. de Nangis. Je ne cherchais pas à obtenir ses secrets, sa dignité en aurait souffert ; mais je la suivais avec un tendre intérêt dans la voie périlleuse où je la voyais marcher.

Telle est la passion et l'étourderie de la jeunesse, qu'elle ne pouvait se tenir de faire mainte imprudence, et cependant elle se savait surveillée à toute heure par madame

de Maintenon. Sous ses dentelles noires, elle observait tout. Sa fine prudence ne lui permettait pas de perdre la princesse de vue; si bien qu'un jour madame la duchesse de Bourgogne, feuilletant comme elle faisait souvent, en badinant, parmi ses papiers trouva une lettre où toute sa conduite, et ce qu'elle faisait et croyait de plus caché était noté jour par jour. Ma princesse pensa s'évanouir en se voyant ainsi transpercée par une personne qu'elle craignait plus qu'elle ne la respectait. Madame de Maintenon qui la suivait de l'œil, se garda bien de l'interrompre dans sa lecture; et la voyant pâlir et rougir tour à tour : « Eh bien, mignonne, qu'avez-vous donc, » lui dit-elle, et puis fut à elle et lui fit une forte gronderie, en lui montrant que ce qu'elle croyait si bien caché était su de toute la cour. Il est vrai, on le savait, mais

chacun s'entendait pour le taire, tant cette charmante princesse était adorée. On lui pardonnait tout et l'on jetait un voile sur les faiblesses qui sont d'ordinaire la pâture du public. Un jour seulement, un insolent eut l'audace d'écrire deux vers satiriques que Madame ramassa sur une balustrade en se promenant dans les jardins de Versailles; cette grosse et rude créature ne se gêna pas de les montrer au tiers et au quart. Mais on aimait tant madame la duchesse de Bourgogne que personne ne prit plaisir à les lire, et la honte en retomba sur celle qui avait voulu lui faire du tort.

J'ai toujours admiré comment madame de Maintenon étant si bien instruite, le roi et surtout Monseigneur le duc de Bourgogne l'étaient si peu. Quelquefois cependant, et surtout au moment du départ de M. de Polignac, je le voyais regarder sa femme d'un

air de tristesse et de défiance qui me perçait le cœur ; mais s'il eut des soupcons, il ne les témoigna jamais. Je crois bien que l'indifférence de sa femme à son-égard, comme à l'égard des choses du ciel, était une croix secrète dont il ne parlait pas. Mais madame la duchesse de Bourgogne était si aimable pour lui, comme pour tout le monde, que sans être tout à fait heureux il trouvait dans les attentions qu'elle lui témoignait suffisamment de quoi nourrir sa passion. Je tremblais toujours que son esprit, si perçant sur tout autre objet, ne lui fît pénétrer ce qui se passait dans l'âme de la princesse. Grâce à Dieu (j'ai pu l'espérer), cette douleur lui fut épargnée. J'avais bien rarement alors l'occasion de le voir et de lui parler ; quelquefois j'aimais à me persuader, sans en être bien assurée, qu'il fuyait avec moi un commerce

qui eût troublé le repos de son cœur.

La mort de Monsieur, qui survint à la fin de l'année 1701, affligea sensiblement madame la duchesse de Bourgogne. Il fut frappé d'apoplexie à la suite d'une scène violente avec le roi qui lui reprochait la conduite de monseigneur le duc de Chartres. Monsieur osa bien lui dire qu'avant de morigéner ses enfants, il fallait se piquer de leur donner le bon exemple. On le sut dans le château, parmi les domestiques, parce qu'on les entendit parler à haute voix, comme gens fort en colère, jusque dans l'antichambre où se tenaient les huissiers. Un d'entre eux eut l'honnêteté de les prévenir qu'on écoutait tout ce qu'ils se disaient. Après un repas copieux, qui suivit cette explication, Monsieur, tout rouge et étincelant de colère, retourna chez lui, tomba sans connaissance et ne se releva

plus. Madame la duchesse de Bourgogne accourut à Saint-Cloud avec toute la cour, et ne trouva qu'un cadavre. Elle revint à Marly en sanglotant. Ce n'était pas que Monsieur, faible, mou, débauché, idolâtre de lui-même, fût bien aimable et digne de regrets; mais il était le père de madame la duchesse de Savoie, et le grand-père de madame la duchesse de Bourgogne; c'est toujours de ce côté que j'ai trouvé son cœur sensible. Elle aimait tendrement madame sa mère, qui aimait très-fort Monsieur, et Monsieur lui marquait toutes sortes de soins et d'amitiés. Elle souffrit dans son particulier d'être obligée de se montrer, et de se joindre publiquement à la vie de plaisirs, de fêtes et de bals qu'avec la plus grande indécence le roi reprit à Marly trois jours après la mort de son frère.

Monsieur le duc de Chartres, devenu alors

duc d'Orléans, avec infiniment d'esprit, de discernement, d'éloquence, et mille qualités naturelles, était, par le déréglement de sa conduite, tombé dans la disgrâce du roi. Le roi, devenu dévot avec l'âge, n'avait pas en conscience le droit de la lui reprocher. M. le duc de Chartres était aussi en froid avec madame sa mère, qui n'avait jamais pu lui pardonner son mariage. Ce postillon allemand en jupons, au parler rauque, à l'air farouche, ne pouvait souffrir madame la duchesse de Bourgogne; c'était l'élève de madame de Maintenon que Madame détestait, comme tout ce qui lui tenait de près ou de loin. Son fils qu'elle n'aimait pas, se rapprocha donc autant qu'il le put de monsieur le duc et de madame la duchesse de Bourgogne, qui l'accueillirent avec toutes sortes de bontés. Certes rien n'était autant éloigné en bien des points

que monsieur le duc de Chartres et monseigneur le duc de Bourgogne; ils prenaient cependant grand plaisir à causer de longues heures ensemble. Leurs esprits étaient frappés d'un agrément égal; cette connaissance qu'ils avaient de se plaire les rendaient plus aimables. Ils se ressemblaient par cet amour du bien public, que ses lumières naturelles auraient inspiré à monsieur le duc de Chartres, s'il avait eu les vertus de monseigneur le duc de Bourgogne; son austérité un peu farouche s'adoucissait auprès de monsieur le duc de Chartres, et celui-ci, qu'on a plaisamment nommé un fanfaron de vices, perdait de son côté auprès de lui ce goût de libertinage qu'éveille souvent chez les jeunes cœurs l'hypocrisie d'une fausse dévotion. Madame la duchesse de Bourgogne l'aimait comme le frère de sa mère,

et elle eut le courage de le soutenir malgré la défaveur où il était auprès du roi et de madame de Maintenon. De ce côté-là, elle devait bientôt souffrir de cruelles douleurs.

Madame la duchesse de Bourgogne avait eu le bonheur et la gloire de voir sa sœur, plus jeune qu'elle de quelques années, et qu'elle aimait tendrement, élevée sur le trône de toutes les Espagnes, à côté du duc d'Anjou, son beau-frère. Je ne parlerai point ici de la guerre qui suivit la succession d'Espagne, et des succès plus ou moins heureux qu'elle eut pour la France. A quoi bon répéter ce qui se lit partout, et ce que, dans la situation inférieure où j'étais placée, j'ai pu savoir moins bien qu'un autre? Je me bornerai à raconter ici ce qui a trait à madame la duchesse de Bourgogne. Je ne me permettrai pas non plus de juger

en ces circonstances la conduite de son habile père. La morale et les sentiments de la nature se mêlent peu de la conduite des souverains ; et l'événement prouva que M. de Savoie n'avait pas du moins manqué à la vieille politique de sa maison, en ne laissant pas l'État suspendu à un seul fil, et en s'arrangeant pour pouvoir toujours choisir entre plusieurs partis. Lorsque le premier bruit se répandit à la cour de la trahison de M. le duc de Savoie, madame la duchesse de Bourgogne s'éleva avec force contre ses calomniateurs. Outrée qu'on pût l'accuser de perfidie, elle excita M. de Tessé, qui avait négocié la paix avec lui, à le justifier. On racontait, qu'en Italie, M. de Catinat, soupçonnant M. de Savoie d'être d'intelligence avec le prince Eugène, aurait dit tout haut dans le conseil de guerre : « Messieurs, il y a ici un traître. »

M. de Tessé était trop dévoué à madame la duchesse de Bourgogne pour se détacher de M. de Savoie, dont il ne soupçonnait pas alors la fidélité, et il contribua beaucoup au parti que prit le roi de rappeler M. de Catinat.

J'étais restée, comme je l'ai déjà dit, en commerce de lettres avec ma tante; elle m'écrivait deux ou trois fois par an, et me donnait des nouvelles de la cour de Turin. Je lui faisais réponse tous les six mois, en lui parlant de la cour de France. Quelques jours avant que la défection de M. de Savoie ne fût devenue publique, je reçus d'elle, par un courrier venu de Turin, un gros paquet qui contenait une lettre de plusieurs pages, cachetée d'un fil de soie. Ma tante me chargeait de la remettre, sous le sceau du plus grand secret, à madame la duchesse de Bour-

gogne, ce que je fis à l'instant. Je ne sais qui avait écrit cette lettre; ma tante ne m'en disait rien; mais je soupçonnai qu'elle pouvait bien être de M. de Savoie. Je remarquai qu'après l'avoir lue, madame la duchesse de Bourgogne pleura beaucoup, et demeura pendant quelques heures les yeux rouges, plongée dans une tristesse profonde.

Le lendemain matin, quand j'entrai dans sa chambre, elle jeta son bras sur mon épaule, et se mit à verser de nouvelles larmes. Je vis qu'une grande et secrète peine déchirait son pauvre cœur. Peu de temps après, elle me demanda avec un peu d'embarras si j'écrivais en Italie; puis, après quelques moments d'hésitation, elle me remit une lettre, en me priant de la transmettre à ma tante. Je me souviens qu'elle ajouta : « Je connais ton attachement

pour moi, Fiorenza; il y va de ma vie que tu me gardes le plus profond secret. » — Je demeurai alors convaincue qu'elle écrivait à monsieur son père, et depuis elle me remit, à plusieurs reprises, des lettres dont je reçus aussi, à de rares distances, les réponses. Ainsi, elle était sûre d'être avertie par mon intermédiaire, s'il arrivait rien d'essentiel pour ses affaires. Je me trouvais donc, à ce que je soupçonnais, mêlée à une affaire d'État, et j'étais fière de me voir associée à de pareils secrets. J'ai rapporté ici la vérité dans toute sa simplicité. Je serais très-affligée cependant si elle pouvait confirmer les soupçons que les ennemis de madame la duchesse de Bourgogne ont cherché à répandre sur sa fidélité à son époux et à sa nouvelle patrie. Ma princesse, j'en suis assurée, ne croyait pas trahir; elle voulait, il est vrai,

la grandeur de son père et celle du pays où elle était née. Son désir et sa douleur éclataient parfois malgré elle; mais elle n'eût jamais été capable de livrer les intérêts, encore moins les secrets qui lui auraient été confiés; et c'est pourtant ce qu'on a prétendu, quand on a dit qu'elle instruisait monsieur son père de tous les projets militaires qu'elle trouvait moyen de lire. Légère en tout le reste, elle ne l'était point en affaires; elle y était sérieuse, et, je le répète encore, incapable d'une si noire perfidie. Quelle que fût l'étourderie de son âge, elle savait bien quand il le fallait, réfléchir aux conséquences de ses actions. De plus, elle était unie à la reine d'Espagne, sa sœur, d'amitié comme d'intérêts. Comment supposer qu'elle eût trahi à la fois sa sœur, son mari et sa nouvelle patrie?

Sur ces entrefaites, la nouvelle arriva à la cour que le duc de Vendôme avait reçu l'ordre de désarmer les troupes de monsieur le duc de Savoie, et il n'y eut plus à douter de sa défection. On ne se serait guère attendu que le père de madame la duchesse de Bourgogne et de la reine d'Espagne dût jamais faire la guerre à ses deux gendres. Tels sont les tours de roue de la fortune. La princesse parut fort émue quand elle apprit que le roi avait donné l'ordre qu'on retînt prisonnières les troupes de monsieur le duc de Savoie, et que monsieur le duc de Savoie, de son côté, avait fait arrêter l'ambassadeur de France, et tous les Français qui se trouvaient en Piémont. Les courtisans, toujours malins, témoins de l'affliction de madame la duchesse de Bourgogne, crurent que ses pleurs étaient plutôt d'une Savoyarde que d'une Fran-

çaise ; et de là, ces bruits injurieux que le public reçut avidement. Madame de Maintenon, qui en savait l'origine, lui dit avec une sévérité qui ne lui était pas habituelle, du moins vis-à-vis d'elle : « Madame, si vous ne vous contraignez, ce pays-ci sera pour vous un enfer. » Dès lors, la princesse apprit à mieux cacher ses sentiments, et se conduisit dans cette délicate position avec autant de force que de prudence. Moi seule je fus témoin de ses souffrances, et des larmes qu'elle répandait dans son particulier. Le commerce innocent, et néanmoins secret, qu'elle entretenait avec monsieur son père, commerce qui faisait toute sa joie, mais qui aurait fait tout son crime, si on l'avait découvert, rendit celle qui en était l'intermédiaire la confidente de de ses plus intimes pensées. Je vis ma chère princesse dans des transes mortelles. Elle

aimait son père, elle aimait son mari, elle aimait la reine sa sœur; ses grands yeux se remplissaient de larmes, et elle me disait souvent : « Mon père, sa grandeur, celle de notre maison, tout cela me tient au cœur, tu le sais Fiorenza, et cependant je ne puis être bonne fille sans devenir mauvaise Française; que mon père soit vainqueur ou vaincu, j'aurai toujours des pleurs à répandre. » Et d'autres fois, quand elle revenait d'un bal où elle avait dansé toute la nuit : « Vois ce que c'est que la vie des cours! je m'amuse, je me distrais, je me secoue, et pendant tout ce temps j'ai le poignard dans le cœur »

Ces événements l'agitaient si fort qu'ils altéraient sa santé et changeaient ses traits. Elle était alors d'autant plus combattue entre ses sentiments de fille et de femme, qu'elle avait vu avec des transports

de joie monseigneur le duc de Bourgogne enfin admis au conseil, et consulté par le roi dans les affaires les plus importantes. Les préventions que son humeur un peu sauvage avait élevées contre lui dans l'esprit du roi son grand-père commençaient à se dissiper. Madame la duchesse de Bourgogne, instruite par de récents chagrins, devenait moins légère, moins pétulante, moins indomptable dans ses caprices. La lumière de sa raison commençait à se lever et à chasser le tourbillon où se laisse emporter malgré soi la folle jeunesse. Son rare esprit, qui croissait tous les jours, lui faisait sentir la convenance de soutenir son rang, et de prendre en main les intérêts de son mari.

Quand monseigneur le duc de Bourgogne partit pour l'armée, elle voulut le suivre au camp. Le roi en rit, madame

de Maintenon se moqua d'elle. Elle en fut piquée, et demeura pendant quelques jours fâchée contre sa chère tante, à qui elle disait pourtant quelquefois avec cette grâce souveraine qui était en elle : « Ma tante, que je vous ai d'obligations ! vous avez eu la patience d'attendre ma raison. » Monseigneur le duc Bourgogne se fit beaucoup d'honneur à l'armée; il prit le vieux Brisach, ayant sous ses ordres monsieur le maréchal de Tallard et monsieur le maréchal de Vauban. Il fut là tout autre qu'il n'était à Versailles. Une dignité sans hauteur lui concilia ceux-là mêmes qui étaient le moins prévenus en sa faveur. On dit qu'il se montra un peu indécis dans les conseils, mais chacun convint qu'il était intrépide au feu, affable, obligeant, attentif envers ses inférieurs.

Quand il revint, son retour à la cour fut

un véritable triomphe, et le roi parut enchanté de son petit-fils. Madame la duchesse de Bourgogne en ressentit la plus vive joie; elle était au fond, malgré les caprices de son cœur, très attachée à son mari; son ambition était grande pour lui, et lorsqu'elle s'apercevait que la confiance en la sagesse de ses vues augmentait de jour en jour, lorsqu'elle voyait enfin le roi le charger de choses qui lui tenaient à cœur, elle s'en montrait fière. Il s'était cependant, lors de son départ, arrêté à Cambrai, malgré la défense expresse du roi, pour voir son cher archevêque, qu'il avait toujours continué, en dépit de l'absence et de la contrainte, de regarder avec une tendre vénération. Toute la cour était à l'avance en émoi de cette entrevue. Aussitôt qu'on sut que monseigneur le duc de Bourgogne avait été à Cambrai, la foule des

courtisans, toujours prompte à saluer la première lueur qui annonce le lever de l'aurore, se pressa autour de la demeure du prélat.

Monseigneur le duc de Bourgogne, lorsqu'il me faisait l'honneur de causer avec moi, ne se lassait pas de m'entretenir de l'archevêque de Cambrai et de la reconnaissance infinie qu'il lui devait. Il en parlait comme d'une mère. J'avoue que de tous les grands hommes de la cour de France, l'archevêque de Cambrai est celui que j'aurais eu la plus vive curiosité de voir de près. Malheureusement il était déjà retiré ou plutôt exilé dans son archevêché, quand j'arrivai en France; mais il avait laissé un grand souvenir, même parmi les domestiques du château. On lui trouvait une grâce singulière, un air fin et spirituel, et je ne sais quoi de noble dans le regard qui imposait

et attirait à la fois. Les femmes de chambre m'ont souvent dit qu'il ne rencontrait pas une d'elles sans la saluer et lui dire un mot gracieux en passant. J'ai vu son portrait dans la chambre de monseigneur le duc de Bourgogne. Ses yeux pleins de feu et de douceur, sa physionomie expressive, rentrée en elle-même, annonçaient et paraient à la fois les mérites dont il était doué. Madame Guyon fut la première cause de son exil. Elle était venue en Savoie du temps que j'étais au couvent, où j'entendis beaucoup parler d'elle. Elle avait mis le feu partout où elle passait. Son livre des Torrents pénétra jusque dans notre couvent; je me souviens qu'il faisait les délices des religieuses. Si jeune que je fus alors, je le lus comme les autres, et je trouvai bien que ces soupirs d'une âme tendre, enflammée de l'amour divin, avaient je ne sais quoi

d'étrange et d'enchanteur; mais je n'eus jamais beaucoup de goût pour ces rêveries mystiques. C'est pourtant au sujet de cette femme que tant et de si savants docteurs se sont si longtemps disputés à Paris et dans les conférences d'Issy, qu'enfin M. de Fénelon fut exilé et condamné à Rome. Madame de Maintenon, après avoir été de ses dévotes les plus assidues, eut la faiblesse de l'abandonner. Ainsi se termina cette fameuse affaire du quiétisme, où les deux plus grands hommes du siècle, M. de Cambrai et M. de Meaux, finirent par se haïr, pour ne pas s'être entendus sur la manière dont il fallait aimer Dieu.

J'avoue que je n'ai jamais pu souffrir toutes ces querelles théologiques, surtout les persécutions sanglantes qui souvent les accompagnent, et qui ont fait la ruine de la France. Chaque jour je me sens plus de

penchant à l'indulgence, plus d'éloignement pour les façons violentes de convertir dont on usait alors. Jamais je n'oublierai le spectacle que j'eus sous les yeux, près de Marseille, en retournant en Italie. Là, je vis cinq malheureux, traînés à la chaîne sur la grande route, suivis par des dragons qui les piquaient de leurs sabres quand ils ne voulaient pas avancer. Et cela parce qu'ils n'avaient pas voulu renier le Dieu de leurs pères ! Il en était ainsi alors par toute la France.

A Versailles, nous n'étions pas tout à fait aussi maltraités, sans être beaucoup plus libres de nos actions. Madame la duchesse de Bourgogne et madame de Caylus recevaient, qu'il leur convînt ou non, un confesseur de la main du roi. Celui qui ne se serait pas confessé, ou qui se serait confessé à un janséniste, aurait été

bien assuré de se voir disgracié ou exilé. Moi aussi, dès les premiers jours, je sus que madame de Maintenon avait parlé de m'envoyer le père Jean-Baptiste Vassault qui dirigeait le commun de la maison. Afin qu'on ne médît pas de mon indifférence, j'eus soin de prendre ce confesseur qu'on me donna aussitôt après mon arrivée au château. J'avais tant d'humeur d'avoir ainsi reçu un confesseur de la main de madame de Maintenon, que je me confessais le moins que je pouvais. Je me souviens que la grande Nanon me demanda un jour (je ne sais si c'était de la part de sa maîtresse) si j'avais fait mes pâques. Je lui répondis sans me troubler que je ne me piquais pas d'une dévotion bien outrée, mais que j'en usais comme les autres, quand il le fallait. Madame la duchesse de Bourgogne, qui nous enten-

dait sans en avoir l'air, me faisait des yeux terribles, mais je ne m'intimidai pas, parce que je savais fort bien que la maîtresse de Nanon avait trop d'esprit pour s'attaquer à qui osait se défendre. J'aurais été sans doute bien étonnée que madame de Maintenon daignât s'occuper d'une aussi pauvre chose que moi, et cependant j'avais de fortes raisons de soupçonner qu'elle me voulait du mal, mais je me sentais protégée par l'affection de mes maîtres.

Revenons à M. de Cambrai.

On dit que la première cause de sa disgrâce fut l'infidélité d'un domestique qui livra, à son insu, au public, un poëme en prose écrit pour l'instruction de monseigneur le duc de Bourgogne. Je lus avec avidité ce livre qui avait charmé l'enfance de mon prince et qui me parut un chef-d'œuvre de grâce et d'éloquence. Ce fut à M. de

Cambrai qu'il dut l'élévation de son esprit et l'exquise délicatesse de son âme. C'était de lui qu'il tenait cette belle maxime « que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois. » M. de Cambrai, qui aimait la vérité et la justice pour elles-mêmes, avait placé dans son *Télémaque* un admirable discours sur les devoirs des rois. Le roi, sans se laisser séduire par la tranquille harmonie de son beau langage, ne put jamais lui pardonner, parce qu'il crut y voir la satire des vices de son gouvernement. Je me suis souvent représenté que politique comme il l'était, M. de Cambrai devait se désoler d'avoir trop bien réussi en inspirant à monseigneur le duc de Bourgogne le goût du ciel et le détachement des biens de la terre. Il craignait sans doute d'en avoir fait un saint incapable des affaires de ce monde. Nous avons

un proverbe italien qui dit : « Santo Antonio m'ha troppo ajutato, » quand un événement trompe notre attente en la dépassant.

Je ne dois pas omettre ici, dans la liberté de mes souvenirs, l'avantage que j'eus de voir ma cousine la princesse des Ursins, ramenée à Versailles par un retour inattendu de la fortune. Elle était rentrée en victorieuse dans les bonnes grâces du roi, qui l'avait fait chasser d'Espagne parce qu'il avait découvert qu'elle ouvrait les dépêches de son ambassadeur. Cette fière princesse aurait été bien étonnée d'apprendre qu'il existait à Versailles une pauvre femme de chambre du sang des Orsini, qui aurait pu réclamer l'honneur de sa parenté. « Mais sais-tu que c'est ta cousine, Fiorenza? » me dit madame la duchesse de Bourgogne en se déshabillant, le soir même de l'arrivée de madame la princesse des Ursins. Un

regard et un sourire échangés entre nous deux en dirent plus là-dessus que beaucoup de paroles. Je vis de ma fenêtre cette belle dame passer en calèche dans les allées du parc ; je ne pus me tenir de la regarder aussi par le trou de la serrure, un jour qu'elle était enfermée avec madame la duchesse de Bourgogne, dans son cabinet. Enfin je parvins à la mieux voir par la porte vitrée qui donne sur la grande galerie. Elle se promenait de long en large, son petit épagneul sous le bras ; le roi marchait à côté d'elle, chapeau bas, d'un air de déférence, et cependant toujours avec cette noblesse que faisait mieux paraître encore sa courtoisie auprès des femmes. Ils semblaient charmés l'un de l'autre ; les courtisans se tenaient à distance.

La démarche et l'air du visage de madame des Ursins me parurent pleins de

grâce et de grandeur. Je ne pus m'empêcher de la comparer intérieurement à madame de Maintenon, dont un destin semblable la rapprochait, toutes deux souveraines, dans des cours où elles auraient dû être sujettes. Il me sembla que les façons de madame des Ursins étaient bien plus hautes et plus aisées; j'ai toujours trouvé qu'il y avait dans le maintien de la reine de Versailles, malgré son esprit, ses grâces et même la noblesse de ses manières, quelque chose qui rappelait la première bassesse de sa condition. Aussi, madame la duchesse de Bourgogne me dit souvent qu'elle s'était étonnée de voir madame de Maintenon toute en humilité devant madame des Ursins.

Si madame la princesse des Ursins nous avait apporté la paix, elle eût été la bien venue à la cour. Madame de Maintenon se désolait de la guerre, et ce n'était pas sans

raison. Peu à peu l'éclat des premiers succès des armes françaises s'était obscurci; les désastres succédaient aux revers. Après les batailles d'Hochstett et de Ramillies venait la défaite de Turin. M. le duc de Savoie, M. de Marlborough, le prince Eugène pressaient les frontières. Le roi s'étonnait de n'être plus invincible; il supportait ses malheurs avec beaucoup d'égalité et de force d'âme. A la nouvelle de chaque défaite, on n'aurait peut-être pas trouvé dans tout son royaume un homme qui cédât moins que lui à la crainte et à l'abattement. Madame de Maintenon disait : « Il faut se soumettre à Dieu qui nous range comme il lui plaît. » Elle ne pouvait comprendre qu'un roi si dévot fût l'objet de la colère céleste; on était sombre à la cour; on voulait s'amuser et on ne le pouvait plus; l'une pleurait son frère, l'autre son fils, son mari,

son amant. Il aurait fallu être bien insensible pour ne pas s'attendrir sur tant de douleurs. Mon cœur d'Italienne n'était pas, je l'avoue, très-touché des pertes de la France ; mais qui n'aurait été attristé en vivant au milieu de ce pays épuisé par la ruine, par la disette, par les profusions de la guerre et des plaisirs?

Le terrible hiver de 1708 convertit la disette en famine ; la faim éteignit tout autre sentiment. Des clameurs s'élevaient, des placards injurieux s'affichaient dans les carrefours, au pied des statues du roi. Bientôt le flot montant de la misère vint assiéger jusqu'aux portes de Versailles. Des essaims de pauvres sur la route de Paris nous poursuivaient de leurs cris. Aux portes du palais, les serviteurs du roi, vêtus de sa livrée, mendiaient l'aumône des passants. Il y eut même en plusieurs endroits des mutineries

parmi le peuple. Il plut à celui de Paris de s'émouvoir sur certains impôts. Les pauvres pâtissaient beaucoup; toutes les denrées enchérissaient, le pain manquait, et un jour de marché, à la suite d'une violente sédition qu'on eut de la peine à réprimer, madame la duchesse de Bourgogne se rendit à Paris pour calmer par sa présence ce peuple qui, malgré qu'il soit rebelle, se plaît toujours à la vue de ses souverains. Les Parisiens l'aimaient fort, parce qu'elle se laissait voir très-aisément; ses enfants, beaux et gracieux comme elle, n'étaient pas moins aimés que leur mère. Elle faisait les délices de la cour et de la ville; sa bonté la conviait de souffrir les petits comme les grands, sans nulle marque de discernement. On la savait aussi très-compatissante aux souffrances des pauvres. Elle était naturellement libérale et capable de donner

avec profusion. Outre l'argent qu'elle envoyait distribuer en secret, elle vendit alors des pendants d'oreilles en diamants d'une grande valeur.

J'eus l'honneur de l'accompagner lors de cette course qu'elle fit à Paris. Que je vis donc de singulières choses dans cette ville célèbre ! Habituée au silence solennel de Versailles, je fus assourdie des cris de la rue, du bruit des carrosses, des laquais, des chaises à porteurs qui se croisaient en tous sens. Nous entrâmes par la porte Saint-Honoré. Madame la duchesse de Bourgogne était suivie de quatre carrosses magnifiques à sa livrée, chacun attelé de huit beaux chevaux richement enharnachés, le premier et le second remplis de ses dames. M. le comte de Tessé l'accompagnait avec une escorte de trente gardes du roi. Le cortége tourna dans la rue de Richelieu,

la place des Victoires, et de là se rendit à la porte Saint-Denis. Madame la duchesse de Bourgogne y descendit avec toute sa suite.

Elle attira les regards du peuple accouru de toutes parts, qui l'accueillit avec des cris d'allégresse et de grands applaudissements. Ces hommages devaient lui être d'autant plus agréables qu'on les rendait plus à sa personne qu'à son rang. J'entendais chacun se récrier dans la foule sur sa bonne grâce, ses agréments et sa parure, qui était en effet charmante. Elle avait un habit gris de lin en falbalas, tout garni de dentelles d'argent, de diamants et d'émeraudes. Madame la duchesse de Bourgogne distribua beaucoup d'argent aux pauvres. Elle alla ensuite dans les plus belles boutiques et elle acheta à profusion chez les marchands des porcelaines, des rubans,

des bijoux, dont elle donna tout ce qu'on lui demanda, et qu'elle distribua parmi ses gens ; puis elle alla voir les danseurs de corde et les marionnettes. A six heures, elle remonta dans son carrosse, tourna sur le rempart à la porte Saint-Denis, et se fit conduire dans le quartier du Marais habité par le beau monde ; elle descendit à la place Royale où elle fit deux tours. J'aurais bien voulu m'échapper quelques moments pour aller voir la fameuse cathédrale de Notre-Dame, mais le loisir ne m'en fut pas laissé. Nous revînmes par le quai des Orfévres, et puis tout le long du quai de l'École et des galeries du Louvre, jusqu'au Cours-la-Reine ; le jour commençait à devenir trop faible pour laisser discerner les objets. Sur les dix heures du soir, nous reprîmes le chemin de Versailles, où je rentrai plus fatiguée que ma princesse de notre expédition.

La cour était à Marly quand monseigneur le duc de Bourgogne partit pour cette désastreuse campagne de Flandre, où il aurait pu laisser sa réputation, peut-être même son honneur, si l'honneur d'un homme tel que lui eût été à la merci des viles intrigues de ses ennemis. On sait que ce fut M. de Vendôme qui, placé sous ses ordres à la tête de l'armée, fit en réalité tous ses efforts pour le perdre. Je raconterai à ce sujet une anecdote assez curieuse. J'étais allée me promener le soir dans le parc, à la tombée du jour. Nous étions en plein hiver. Le ciel était d'un bleu pâle, les taillis poudrés à blanc, comme le duvet d'un cygne, et les étoiles, dégagées de nuages, brillaient sur la neige éblouissante. Comme il ne faisait pas trop froid, j'étais descendue pour jouir de la beauté et du silence de ces jardins. Je dirigeais mes pas

dans une allée assez solitaire, du côté de l'Abreuvoir, où l'on ne rencontre guère personne; à l'abri de la charmille colorée d'un rose vif par les derniers rayons du soleil, je me plaisais à regarder les branchages des arbres qui étincelaient comme autant de perles et de diamants. Comme j'étais là, j'entendis le bruit d'une conversation très-animée, et cependant à voix basse, entre deux personnages dont je ne pouvais, à travers le taillis, voir les traits du visage, ni distinguer la tournure. Je m'étonnais que, dans cette saison et à cette heure du jour, d'autres que moi eussent la fantaisie de la promenade. Le nom de monseigneur le duc de Bourgogne, que j'entendis prononcer à plusieurs reprises, me retint invinciblement clouée à ma place, en dépit de ma conscience qui me prescrivait de m'éloigner. A la passion qui animait les

deux interlocuteurs, il me parut qu'il devait s'agir de son honneur ou peut-être de sa vie, et je pensai que je pourrais lui être utile en écoutant. On est si réservé et si secret à l'heure qu'il est à la cour, me disais-je pour m'excuser, qu'il faut y apprendre à la dérobée les choses de grande conséquence. Je reconnus bien le son de voix de l'un d'entre eux pour être celui de M. le duc de Beauvilliers, ancien gouverneur de monseigneur le duc de Bourgogne. J'ai su depuis que l'autre était M. le duc de Saint-Simon, dont j'avais souvent remarqué de loin les yeux pénétrants, le regard de feu, et le nez aquilin, tirant à la ressemblance de l'aigle. Ces deux seigneurs semblaient en grande dispute. M. de Beauvilliers était celui des deux qui parlait le moins. M. de Saint-Simon l'obligea à convenir du mystère qu'il lui avait fait de la

destination de monseigneur le duc de Bourgogne. Il lui représentait avec véhémence que cette campagne, sous les ordres de M. de Vendôme, serait la perte de l'héritier du trône, objet de tant d'espérances, la ruine de sa réputation; que jeune, inexpérimenté comme il l'était, il succomberait sous les efforts de la cabale de Monseigneur. M. de Beauvilliers jetait à M. de Saint-Simon les mots de *calomnie* et de *vision;* la conversation dura assez longtemps avec bien plus de détail que je ne peux le rapporter ici. Ils se séparèrent piqués l'un contre l'autre, et se promettant de ne s'en plus parler. Pour moi, je rentrai toute tremblante de ce que je venais d'entendre.

Dès le lendemain, je rapportais ce que j'avais entendu à madame la duchesse de Bourgogne, qui m'écouta avec la plus

grande attention, et sut bien plus tard faire son profit de ce que je lui racontais. Quand les funestes événements de cette campagne, le combat d'Oudenarde et la capitulation de Lille, ne vinrent donner que trop raison aux prévisions de M. de Saint-Simon, nous reparlâmes souvent ensemble de cette conversation au sujet de monseigneur le duc de Bourgogne. Moi qui connaissais la pureté angélique de son cœur et la droiture naïve de son esprit, je ne pouvais m'empêcher de partager les inquiétudes de M. de Saint-Simon. Monseigneur le duc de Bourgogne était trop candide pour lutter contre l'âme audacieuse et basse du grand capitaine sous les ordres duquel il était obligé de servir, bien qu'il fût censé commander. L'homme qui lui avait été donné pour l'instruire et le soulager ne lui apprenait rien et ne faisait que l'embarrasser; paresseux,

présomptueux, opiniâtre, il n'écoutait personne, décidait et hasardait tout.

Je sais bien qu'on a pu accuser le prince, à juste titre, d'un peu d'irrésolution dans les conseils. Il avait beaucoup de lumières dans l'esprit et de hauteur dans l'âme, mais sa conscience scrupuleuse le gênait dans ses moindres actions, et son amour de la gloire était tempéré par beaucoup d'humanité. Qu'on veuille bien songer combien il était jeune pour mener au combat une armée déjà vaincue et découragée, sous un chef qui faisait tous ses efforts pour le perdre. Et d'ailleurs un reste d'enfance cachait encore ses grandes qualités. Enfin les basses intrigues de la cabale qui s'agitait autour de Monseigneur réussirent à plein ; le déchaînement contre monseigneur le duc de Bourgogne fut général. On lui attribua tous les désastres de cette malheu-

reuse campagne. J'étais outrée, je l'avoue, de ces propos. Ce que je souffris pendant ce temps, je ne puis le dire. Les mauvaises plaisanteries, les couplets satiriques, des chansons atroces arrivaient jusque dans nos offices et se répétaient parmi les valets. Ses ennemis ne gardaient plus aucune mesure; ils allaient à bride abattue. Chacun, sans s'y connaître, se mêlait de critiquer les opérations de l'armée, la conduite des généraux, et surtout celle de monseigneur le duc de Bourgogne.

S'il ne se fût agi de son honneur, et s'il n'y avait eu que l'ambition de blessée, j'en aurais encore pris mon parti; mais on racontait que lors du combat d'Oudenarde, comme l'armée battait en retraite, M. le duc de Vendôme dit à monseigneur le duc de Bourgogne: « Il faut nous retirer; aussi bien, monseigneur, il y a longtemps que

vous en avez envie. » Cette insinuation perfide blessa profondément madame la duchesse de Bourgogne. Les libertins étaient heureux de se venger sur lui d'une longue contrainte. On disait (que ne disait-on pas?) qu'il avait rendu Lille, dans l'idée que la France l'avait injustement acquise; que peut-être ne voulait-il point de combat, afin de ne pas damner des âmes... Sans doute le Dieu des armées lui était apparu dans son oratoire et lui avait promis de secourir Lille par des légions d'anges, etc...

Mais comment peindre ce qui se passait dans l'âme de ma princesse! Elle était dans de continuelles agitations; la France, Turin, l'Espagne la tiraient en sens divers, et lui faisaient souffrir de mortelles douleurs. Elle ne vivait pas pendant cette campagne. Le cœur lui battait à chaque courrier; elle craignait pour la vie de son mari, elle crai-

gnait pour sa réputation; elle courait à pied, à cheval, et faisait de vains efforts pour se distraire. Le roi lui reprochait ses inquiétudes qui minaient sa santé. « Il est vrai, lui dit-elle, que je petille de la crainte que monseigneur le duc de Bourgogne ne marche aux ennemis, et de la crainte qu'il n'y marche pas. » Et comme on lui demandait un jour, à Marly, si elle ne voulait point jouer : « Et avec qui voulez-vous que l'on joue? dit-elle; avec des femmes qui tremblent pour leurs maris ou leurs fils, et avec moi qui tremble pour l'État? » Le jeune prince, au retour de cette malheureuse campagne, arriva de Paris à Versailles le 10 décembre, à sept heures du soir. Je le regardai par ma fenêtre traverser la cour des Princes. Il me parut changé et maigri, mais je ne fis que l'entrevoir. Après avoir rendu ses devoirs

au roi, il entra chez madame la duchesse de Bourgogne et demeura longtemps avec elle. Je n'ai pas su ce qui se passa alors entre ces deux illustres époux, et j'aurais acheté cher une cache derrière la tapisserie pour entendre ce qu'ils se dirent.

M. le duc d'Orléans seul prit hautement le parti du prince opprimé; et ce fut encore un nouveau lien entre lui et madame la duchesse de Bourgogne. Toute remplie des affaires de son mari, elle en faisait l'unique objet de ses conversations avec moi; les projets, les plaintes, les regrets, tout y était. Cette pleine confiance qu'elle me témoignait me toucha sensiblement. Je l'excitais vivement à prendre hautement le parti de monseigneur le duc de Bourgogne, à le soutenir auprès du roi et de madame de Maintenon contre la furie qui se déchaînait après lui. Ce fut alors qu'on vit com-

bien elle était capable d'une conduite habile et suivie, quand elle le voulait, et quelle fierté se cachait sous sa douceur habituelle. Naturellement elle ne savait faire de rudesse à qui que ce soit, et, quand cela lui arrivait, on voyait bien que le soin de sa gloire l'y forçait. Elle passa mes espérances par l'ardeur qu'elle mit à défendre son mari. Comme elle sut bien prendre en main ses intérêts, rabattre l'insolence de M. de Vendôme, lorsqu'il se présenta à la cour, et le faire successivement éconduire des Meudon et des Marly ! Comme elle sut aussi dominer auprès de madame de Maintenon l'ascendant de M. le duc du Maine, et remettre monseigneur le duc de Bourgogne au rang où son mérite devait le placer près du roi, et aux yeux du public !

J'étais à sa toilette, lorsqu'un an après M. de Vendôme, au moment de partir pour

l'Espagne, eut l'audace de s'y présenter, sous la protection de M. le duc du Maine, espérant sans doute que la rigueur de madame la duchesse de Bourgogne s'était adoucie pour lui. Je vis bien en ce moment, au feu qui brilla dans les yeux de la princesse quand elle l'aperçut, toute la hauteur de son âme. Elle lui rendit à peine son salut, et elle, d'ordinaire si vive, si agissante, si peu occupée de son ajustement, resta pendant tout le temps les yeux fichés sur son miroir, ne bougeant de côté ni d'autre, et semblant ne pas l'apercevoir. Pour M. de Vendôme, il me parut, malgré sa mine avantageuse, fort embarrassé dans sa grande et grosse personne, et M. le duc du Maine, habituellement si souple, ne l'était guère moins que lui. Après s'être pendant quelque temps balancé d'un pied sur l'autre, et voyant que le cercle des

courtisans, suivant la faveur du maître, s'éloignait de lui, M. de Vendôme prit le parti de se retirer, sans que madame la duchesse de Bourgogne daignât se retourner, ni lui rendre son salut. Monseigneur le duc de Bourgogne était trop saint pour ressentir comme il aurait dû les injures de M. de Vendôme. Il cachait sans doute aux yeux des hommes l'amer chagrin qui déchirait son noble cœur; mais il aimait la justice, de sorte qu'il ne put qu'approuver la sage et courageuse conduite de madame sa femme. La douceur qu'il sentit de voir pour la première fois l'affection de la princesse répondre à la sienne fut sans doute une secrète joie que Dieu lui accorda pour le dédommager de tous les dégoûts qu'il avait essuyés. Mais le monde ne pardonne pas à la sainteté, et voilà pourquoi monseigneur le duc de Bourgogne était si mal

jugé même de ses proches. On ne pouvait comprendre cette inquiétude au sein de la fortune, cette tristesse quand tout semblait lui sourire. Il était, lui aussi, bien las des personnages qui l'entouraient. Souvent j'ai entendu un soupir lui échapper, quand il parlait de la situation des princes et de l'air empoisonné qu'on respire dans les cours : « Combien de temps séjournerai-je sous ces tentes de Cédar? Je n'en puis plus supporter l'ennui, » me dit-il une fois, avec un accent que j'entends encore.

Madame la duchesse de Bourgogne était bien éloignée de ces pensées ; elle était heureuse de vivre et disait de temps en temps : « Je me sens croître chaque jour. » En effet son esprit croissait à vue d'œil, et sa raison se fortifiait sans qu'elle perdît rien de ses grâces. Si elle avait eu besoin d'un exemple pour lui enseigner, par la laideur du mal,

la beauté de la sagesse et de la vertu, c'eût été celui que lui offrit bientôt sa belle-sœur, madame la duchesse de Berry, fille de monseigneur le duc d'Orléans. Madame la duchesse de Bourgogne l'aimait, et avait fait son mariage avec une bonté bien mal récompensée. La figure de cette jeune princesse, créée par les plus tendres amours, servait de masque à tous les vices de son âme. Elle était alors un prodige d'agrément et de bonne grâce, et madame la duchesse de Bourgogne s'en divertissait comme d'une poupée. Loin de se montrer jalouse d'une belle-sœur plus jeune qu'elle, nouvelle venue à la cour, qui pouvait hériter de tous ses succès, elle eût voulu lui servir de mère, et supporta longtemps avec une patience angélique ses inégalités, ses brusqueries, ses hauteurs déplacées, cherchant à la ramener par la douceur con-

stante de ses procédés. Les débordements de madame la duchesse de Berry n'avaient cependant pas encore éclaté comme ils firent depuis, quand survint la mort de Monseigneur, qui accrut encore la rage qu'elle ressentait au fond du cœur contre sa belle-sœur, en élevant de plus en plus la distance du rang qui les séparait.

Cette mort trouva la cour bien embrouillée, et y causa des mouvements fort différents. Que de cabales furent anéanties ! Que de courtisans virent balayer en un jour des trames ourdies avec tant de soins pendant des années! Jamais je n'oublierai cette nuit d'horreur et de désordre dans le palais de délices, où l'on apprit la mort de l'héritier du trône. La cour était à Versailles; et, bien qu'on le sût atteint à Meudon de la petite vérole, on était dans la sécurité la plus profonde, qui fit place

en quelques heures aux plus extrêmes inquiétudes. Pendant le jour que dura son agonie, la foule des courtisans se pressait déjà autour de monseigneur le duc et de madame la duchesse de Bourgogne. Je voyais à un rapide coup d'œil, échangé entre eux, qu'ils appréciaient comme ils le devaient la bassesse de certaines gens. Il y avait je ne sais quoi dans l'air qui annonçait que leur règne avait commencé. J'ose à peine dire que moi-même je recevais un reflet de leur nouvelle grandeur. Tel passait roide auparavant devant moi, qui me tirait sa révérence du plus loin qu'il m'apercevait. On me traitait déjà comme une puissance. Quels Protées que ces gens de cour !

La nuit que monseigneur rendit l'âme, on vint me dire que madame la duchesse de Bourgogne demandait son écharpe et

ses coiffes, afin de se rendre à Marly à la rencontre du roi et de madame de Maintenon. Je descendis en toute hâte pour les lui porter. Quel spectacle quand j'entrai dans le salon! A la lueur incertaine des flambeaux, je jetai un rapide coup d'œil sur les grands appartements où je vis errer comme autant de fantômes, les uns à moitié déshabillés, les autres en grand costume de cour. Et tous ces visages effarés, consternés! et ces profonds silences entrecoupés de cris, de sanglots qui partaient de quelque coin obscur du salon! Madame la duchesse de Bourgogne, devenue maintenant la Dauphine, traversa rapidement la galerie jetant de côté et d'autre des regards à la dérobée; elle me parut émue, mais de cette émotion que la tendresse de son naturel, la bienséance et la pitié devaient exciter dans de pareils moments.

Monseigneur le duc de Bourgogne, pâle et sérieux, ne semblait pas moins ému qu'elle. C'était un effet de la bonté de leur âme, car ils n'avaient pas trop sujet l'un et l'autre de regretter le père qu'ils perdaient. Tout enfoncé dans la matière, tout envahi par mademoiselle Choin, par madame la duchesse et la cabale qui le dominait, effrayé de l'austérité de son fils, Monseigneur ne lui avait jamais témoigné aucune tendresse, et toutes les grâces de madame la duchesse de Bourgogne ne purent réussir à l'apprivoiser.

Délivré de l'étrange contrainte où le tenait la tyrannie d'un père si peu digne de lui, le nouveau Dauphin apparut alors un autre homme; et j'eus la joie de voir que le public, un instant éloigné de lui pendant la campagne de Flandre, lui revenait et rendait justice à ses grandes qualités. On le

vit au milieu de sa cour recevant ses hommages avec une douce majesté, aussi aisé, aussi affable qu'il avait auparavant paru timide et réservé. La confiance du roi dans son petit-fils et sa fille augmentait tous les jours; il prenait plaisir pour la première fois à désigner en lui son successeur; il envoyait ses ministres travailler et tenir conseil chez lui. Il remit à la nouvelle Dauphine l'entier gouvernement des affaires de sa maison, et la disposition des charges. Comme on lui demandait si du moins elle lui en rendrait compte: « Je me fie assez à elle, reprit-il, pour qu'elle ne me rende compte de rien; elle serait capable de choses plus difficiles et plus importantes. »

J'assistai à une scène curieuse le jour où madame la duchesse de Berry vint pour la première fois donner la chemise à la toilette de madame la Dauphine. Elle écu-

mait de rage (cela était évident à tous les yeux), de se voir obligée de rendre publiquement ce devoir à celle qu'elle avait rêvé de supplanter à la cour et auprès du roi. Sa charmante belle-sœur alla au-devant d'elle, et, oubliant généreusement tout ce qui s'était passé, reçut ses services avec tant de grâce et de douceur, qu'elle lui en épargna la honte, autant qu'il dépendait d'elle.

Ainsi, madame la Dauphine, à vingt-six ans, se voyait arrivée au comble de ses souhaits et de la grandeur. Elle joignait à la considération que donnent les affaires l'agrément de la jeunesse et de la beauté. Enfin elle était heureuse, et son bonheur, partagé de tous, étincelait à sa vue dans tous les yeux. Il n'était personne, soit à Paris, soit dans les provinces, qui, songeant au grand âge du roi, ne vît avec

joie la prochaine venue d'un nouveau règne, où chacun plaçait au gré de ses vœux tout ce qu'il rêvait pour lui-même et pour son pays. Hélas! pourquoi faut-il qu'un coup de foudre, éclatant par un ciel serein, soit venu détruire dans sa fleur l'espérance de la France!

Madame la Dauphine souffrait depuis quelque temps d'une fluxion sur les dents, mal auquel elle était assez sujette. Cette indisposition ne l'empêcha pas de suivre le roi à Marly; car, je l'ai déjà dit, malade ou grosse, il fallait toujours marcher. Tant de fatigues avaient commencé d'altérer sa santé. Elle ne s'était jamais tout à fait remise d'une fausse couche qu'elle fit en 1708, un jour que le roi la contraignit de l'accompagner à Fontainebleau, malgré les représentations des médecins et des matrones. Sans être malade, elle avait des

pressentiments de sa fin prochaine ; et je l'entendis un jour dire à l'une de ses dames : « J'ai dans l'idée que la paix se fera et que je ne la verrai pas. » Le 2 janvier, au matin, elle fut prise de frissons, suivis d'un accès de fièvre. Se trouvant mieux à la fin de la journée, madame la Dauphine voulut, malgré nos représentations, se lever et assister le soir, en déshabillé, au jeu du roi. Le lendemain elle se réveilla avec une douleur fixe au-dessous de la tempe, entre l'oreille et le haut de la mâchoire ; au bout de quelque temps, la douleur fut si violente qu'elle en vint à jeter des cris. Je la soutenais, et je lui baisais les bras ; elle me dit : « Fiorenza, je souffre cruellement. » Je voyais bien, à l'altération de ses traits, tout le mal qu'elle endurait. Monseigneur le Dauphin, assis de l'autre côté du lit, lui tenait la main. Le roi se

présenta à sa porte ; madame la Dauphine lui fit dire qu'elle souffrait trop, et qu'elle le priait de ne pas entrer. Madame de Maintenon, et quelques femmes de la plus étroite privance, pénétrèrent seules dans l'appartement.

Sur le soir, les douleurs semblèrent se calmer, mais la fièvre revint très-forte avec de grands assoupissements ; par moments, quand elle se réveillait, la tête s'embarrassait, mais bientôt après elle reprenait toute sa présence d'esprit. Les médecins de la cour, au nombre desquels étaient Fagon et Boudin, premiers médecins du roi, persistaient à nier la gravité du mal. Je lisais bien l'inquiétude dans les yeux de monseigneur le Dauphin, et je ne pouvais m'empêcher de la partager. Vers le matin elle se sentit mieux ; la nuit avait été bonne : une sueur abondante l'a-

vait soulagée. Les médecins lui trouvèrent le pouls intermittent : ils ordonnèrent la saignée. Madame, qui entrait en ce moment avec un grand fracas, s'écria qu'il fallait attendre au moins que la sueur fût passée pour la saigner, et, sans en rien dire, j'étais bien de son avis. Fagon et Chirac se moquaient d'elle. Madame de Maintenon lui dit : « Voulez-vous être plus habile que tous ces docteurs-là ? — Non, madame, mais il ne faut pas être bien habile pour deviner qu'il faut laisser agir la nature, et ne pas saigner une malade en transpiration. » Madame de Maintenon haussa les épaules et sourit ironiquement. Immédiatement après la saignée, madame la Dauphine, qui était rouge comme du feu, devint pâle comme une morte, et se trouva extrêmement mal. Peu de temps après, les douleurs au-dessous de la tempe

recommencèrent avec une telle violence qu'elle eut des convulsions comme une femme en travail, et avec les mêmes intervalles. Elle prit de l'opium, et parut un peu plus tranquille.

Monseigneur le Dauphin, qui ne bougeait de sa ruelle, ne pouvant supporter plus longtemps les cris que lui arrachait la violence du mal, sortit de la chambre. Quand il revint, il avait le visage si altéré, que j'en fus effrayée. Le médecin lui trouva de la fièvre. Je le suppliai de se retirer; madame de Maintenon, qui ne quittait pas madame la Dauphine, joignit ses prières aux miennes, et il consentit à prendre un peu de repos. Il avait caché son mal tant qu'il avait pu pour ne pas quitter le chevet du lit de madame la Dauphine. Heureusement il fut pris d'un accès de fièvre trop fort pour

être dissimulé. J'en remerciai Dieu. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais! On saigna deux fois madame la Dauphine, une fois du bras, et l'autre fois du pied; elle en éprouvá quelque soulagement; mais bientôt après, des taches rouges qui parurent par tout son corps donnèrent à penser aux médecins que ce pouvait bien être la rougeole, et firent regretter vivement la saignée. Les avis différaient sur la rougeole; et si ce l'était, on disait que c'était une rougeole d'une mauvaise nature.

Sur le soir, le mal augmenta encore. Madame de Maintenon parla de disposer madame la Dauphine à recevoir les sacrements, et madame la Dauphine elle-même demanda à voir son confesseur. Je cherchai à la détourner de cette idée, lui di-

sant qu'elle n'était pas si mal qu'elle le pensait; mais madame de Maintenon insista, et l'on fit quérir le père de La Rue, son confesseur ordinaire. J'étais présente quand il vint, car je ne quittais pas le chevet du lit. Madame la Dauphine le regarda d'un air embarrassé, et ne lui dit rien. Se tournant vers moi, elle me dit: « Ne l'affligerai-je point en lui ôtant ma confiance? » Comme il l'exhortait et lui parlait de Dieu, elle continuait de se taire, et de se tourner de côté et d'autre avec angoisse, comme une personne qui a quelque secrète peine qu'elle ne veut pas confier. Il eut alors le bon esprit de deviner que peut-être elle n'était pas contente des confessions qu'elle avait faites avec lui, et qu'elle désirait faire sa confession générale à un autre. C'était un père jésuite, que le roi lui avait donné pour con-

fesseur, comme il choisissait d'ordinaire ceux des princes et princesses du sang. Le choix d'un autre confesseur à ces derniers moments fit, comme on pense bien, grand scandale à la cour. Celui-ci du moins n'insista point, comme auraient fait bien d'autres, et lui proposa, si elle ne voulait pas un jésuite, de choisir qui il lui plairait des missionnaires ou des récollets, et d'aller le chercher lui-même. Elle le remercia, et lui témoigna qu'elle serait bien aise de se confesser à M. Bailly, missionnaire de la paroisse. C'était un prêtre de mœurs fort austères, et qui avait été pendant quelque temps soupçonné de jansénisme; on ne le trouva point. Elle envoya alors chercher le père Noël, récollet, et se confessa à lui, malgré la grande souffrance où elle était. La confession dura à peu près deux heures.

Je m'étais éloignée de son lit pendant ce temps, et je priais à genoux dans un coin de la chambre; je demandais à Dieu de rendre la santé à ma chère maîtresse. Hélas! je commençais à craindre que mes prières ne fussent pas exaucées. Après la confession, qui fut longue, elle reçut l'extrême-onction et le saint viatique. Elle fit cette action comme toutes les autres de sa vie d'une manière noble et touchante. Le roi et madame de Maintenon communièrent, tous deux à genoux auprès du lit. Le roi fondait en larmes. Madame la Dauphine, après avoir communié avec la plus vive foi, dit à madame de Maintenon: « Ma tante, je me sens tout autre. » Madame de Maintenon lui dit: « Vous vous êtes approchée de Dieu; il est votre consolation, et va être votre récompense. » Puis ils s'éloignèrent, et se retirèrent pendant

quelques moments hors de la chambre. Je m'approchai alors du lit de madame la Dauphine; elle avait les mains jointes, les yeux levés au ciel, et, dans l'émotion où l'avait jetée cette sainte cérémonie, le teint animé des plus belles couleurs, elle me parut d'une beauté surprenante. Je lui demandai si elle n'était pas bien fatiguée. Elle me dit : « Non, je me sens mieux; je ne souffre pas. » Et puis, tournant vers moi ses yeux si beaux et si doux, qui brillaient comme deux étoiles, dans le délire de la fièvre, elle me dit à voix basse : « La cassette! Fiorenza, si je meurs, aie soin de brûler tout ce que tu trouveras. » Je ne l'avais pas bien comprise, et j'allais parler, quand madame de Maintenon rentra, et, d'un regard expressif, elle me fit taire aussitôt. Elle fit appeler ses dames, et dit à madame la duchesse de Guiche : « Adieu,

11.

ma belle duchesse ; aujourd'hui Dauphine, et demain, rien. » Puis, à madame de Maintenon qui pleurait : « Ah ! ma tante, vous m'attendrissez ! » Toujours douce jusques dans ses derniers moments, elle ne fit pas un reproche à la cruelle destinée qui l'enlevait à la fleur de ses ans. Je profitai d'un instant où nous étions encore seules pour m'avancer dans la ruelle, et lui dire : « Ne craignez rien, madame, j'aurai soin de tout brûler. » Toute échevelée, la chemise dénouée, d'un air tendre et égaré, elle jeta son bras autour de mon cou, et me dit : « Tu vois l'état où je suis ; adieu, ma bonne Fiorenza, ne m'oublie pas. »

Une heure après, elle se sentit plus mal encore, et demanda les prières des agonisants. Nous lui dîmes tous qu'elle n'était pas dans un état si désespéré, et qu'elle

tâchât de se rendormir. Elle dormit en effet quelques instants, et pendant son sommeil son visage changea tellement que je commençai à avoir les plus sinistres pressentiments. Quand elle s'éveilla, les médecins qui jusqu'alors nous avaient bercé de fausses espérances, qui avaient cru à la rougeole et qui s'étaient trompés, dirent qu'ils n'y comprenaient plus rien, et puis après, que tout était perdu. On en avait fait venir sept, des premiers de la capitale; ils ordonnèrent l'émétique, qui fit fort peu d'effet. Un charlatan apporta une poudre, dont il racontait des cures merveilleuses. Comme tout était désespéré, on n'hésita pas à la lui donner. Elle dit : « Ah! que cela est amer ! » L'après-dîner, madame la Dauphine tourna tout à fait à la mort. Elle n'eut plus de connaissance que par courts intervalles. Alors tous ceux qui étaient

dans la chambre commencèrent à perdre la tête; les portes étaient ouvertes, et entrait qui voulait. Ces scènes d'horreur, comment pourrais-je les retracer? Je vis ma chère maîtresse se débattre dans les bras de la mort; oubliant tout à fait la présence de ceux qui m'entouraient, je me jetai sur elle, et, l'appelant par les noms les plus tendres, je cherchai à rappeler l'âme qui s'échappait. Je vis la créature la plus charmante qui fut jamais, ce corps divin formé par les grâces, que j'avais si souvent paré, livré au silence et aux détresses du sépulcre. Enfin le moment fatal arriva, qui confond la superbe des grands et la bassesse des petits dans une suprême et commune misère! Madame la Dauphine expira le 12 janvier à huit heures du soir. Nous sanglotions tous autour de son lit. Madame de Maintenon elle-même pleurait.

Madame la Dauphine lui avait peu parlé pendant le temps de sa maladie, parce qu'elle était un peu sourde, et qu'il lui eût fallu élever la voix. « Laissez-moi pleurer mon enfant » disait-elle à ceux qui voulaient l'emmener. Elle n'était pas tendre, et cependant elle l'aimait. Eh! qui ne l'eût aimée?

Dans ma douleur, je songeais à celle de monsieur le Dauphin. Je voulais du moins être la première à lui annoncer l'excès de son malheur. Je pensais qu'il souffrirait moins de l'apprendre de ma bouche. Oubliant en un pareil moment la distance du rang qui nous séparait, je montai en courant, par un escalier dérobé, jusques dans sa chambre. Quand je le vis, je me jetai à ses pieds, et j'embrassai ses genoux. Il comprit mon silence, et, me relevant, il me serra dans ses bras. Nous mêlâmes

nos pleurs. Je vis dans ses yeux une tristesse si tendre et si profonde que les miens se remplirent de larmes d'admiration et de douleur. Je pensais en moi-même qu'il était impossible de porter l'expression d'une plus grande souffrance. Il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'extrémité de son affliction. Sans prononcer une parole, il me fit signe de le laisser seul. Je me levai, et sortis de la chambre sans le regarder. Je ne l'ai plus revu en ce monde.

Je n'avais pas encore eu le temps de songer à la fortune que je perdais avec l'objet de mes plus chères affections; je ne savais ce que j'allais devenir, mais mon premier soin fut d'exécuter la dernière recommandation de madame la Dauphine. Je pensai en y réfléchissant que cette cassette dont elle m'avait parlé devait

probablement contenir quelque correspondance qu'elle avait des raisons de cacher, peut-être les lettres venues d'Italie, et qu'il s'y trouverait des marques des intelligences de madame la Dauphine avec son père. Je jugeai alors qu'il était de la dernière importance que tout fût brûlé, et que tout le fût dans le plus profond secret. Ce mystère dont j'avais été la confidente involontaire oppressait maintenant ma poitrine comme une lourde inquiétude.

Je pris le parti de m'ouvrir à Moreau, dont je connaissais l'intelligence et la discrétion. Je lui dis qu'il y avait probablement là quelque secret qu'il fallait dérober au monde, et nous nous concertâmes afin de faire tous nos efforts pour accomplir à la lettre les dernières volontés de ma princesse. Ce n'était pas aisé. Le corps de madame la Dauphine était étendu sur son lit,

dans sa chambre à coucher, et gardé jour et nuit par ses dames, avant qu'il fût exposé sur le lit de parade. J'entrai et je sortis plusieurs fois de la chambre sous divers prétextes. Au milieu de la nuit, quand tout ce qui était là sommeillait, Moreau descendit, comme nous en étions convenus, et me fit demander de la part de monsieur le Dauphin. Je le rejoignis à la hâte. Il avait une lampe à la main. Nous pénétrâmes dans le cabinet particulier de madame la Dauphine; je mis tout de suite la main sur une cassette qui contenait des bijoux, et où je savais qu'il y avait un double fond. Nous fûmes quelque temps, Moreau et moi, avant de pouvoir en découvrir le secret. Je trouvais plus sûr de brûler la cassette. Moreau craignait le bruit, et qu'aurions nous fait des cendres et des ferrures? Je tremblais qu'on ne se

reveillât de l'autre côté, et qu'on ne nous surprît tous deux. Enfin, par bonheur, le ressort s'ouvrit. Je trouvai, comme je m'y attendais une liasse de lettres; je ne me permis pas de les regarder, mais il me suffit d'un coup d'œil rapide pour reconnaître quelques unes de celles que j'avais remises moi-même à ma maîtresse. Nous brûlâmes tout à la flamme de la lampe que Moreau tenait à la main, et je retournai fort soulagée dans la chambre de madame la Dauphine, où je vis que personne ne s'était aperçu de mon absence.

Le 15, à midi, survinrent les cérémonies d'usage en l'honneur de la princesse. Je présidais, hélas! à ces derniers et funèbres apprêts. Ma chère princesse conservait dans la mort sa grâce accoutumée. Je peignai ses beaux cheveux, et je l'habillai en linge avec des rubans noirs et blancs.

Puis la duchesse du Lude, première dame d'honneur, et la comtesse de Mailly, dame d'atours, vinrent chercher le corps et l'emportèrent, celle-ci, tenant la tête, celle-là, les pieds. On transporta le corps de madame la Dauphine, de sa chambre à coucher sur un lit de parade, dans une chambre d'honneur, où l'on commença à le garder en cérémonie. Elle fut mise le lundi sur son lit de parade, et exposée en public pendant deux jours. Quatre évêques étaient à la ruelle du lit, et de l'autre côté, les grands officiers. Il y avait six dames pour garder le corps. La foule se pressait pour la voir une dernière fois. Que dire de la douleur amère qui éclatait à cette vue? Avec elle, on perdait toute la joie et tous les plaisirs de la cour. Le troisième jour, on la mit dans son cercueil. Voilà où se termine toute grandeur.

Le mardi 16, Moreau m'apprit que M. le Dauphin n'était pas bien, que la fièvre l'avait repris pendant la nuit. Il me dit que, selon toutes les apparences, c'était une fièvre de serrement de cœur; cependant on voyait paraître sur son corps des rougeurs qui faisaient craindre la même maladie que madame la Dauphine. Je sentis dans mon cœur qu'il était perdu; je ne le dis pas à Moreau cependant, pour ne pas l'affliger; mais je devins très-pâle, et la même idée traversa à l'instant notre esprit, celle d'un empoisonnement. Je sais que le bruit en a couru dans le public; je sais même que des insensés et des méchants ont été jusqu'à oser accuser monseigneur le duc d'Orléans d'avoir fait périr une princesse qu'il aimait, et un prince qu'il avait seul défendu hautement lorsqu'il était abandonné de toute la cour. J'ai su

qu'une histoire a couru, d'une boîte de tabac d'Espagne empoisonné, dont madame la Dauphine aurait pris, quelques jours avant sa maladie. Tout ce que je puis dire, c'est que, vivant dans son intimité, comme je le faisais, je ne lui en ai pas entendu parler, et je reste convaincue aujourd'hui, en y réfléchissant de sang-froid, que les vrais assassins furent les médecins, qui ne connurent rien à la nature de leur maladie.

J'appris, le mercredi 17 janvier au soir, que M. le Dauphin s'était senti plus mal, et qu'il avait demandé à recevoir les sacrements. Pendant ces deux jours, je ne vivais pas; je savais par Moreau des nouvelles d'heure en heure. Elles étaient de plus en plus mauvaises. On devait dire la messe dans la chambre de M. le Dauphin, à minuit. A cette heure, je montai par un escalier dérobé qui aboutissait à

une petite porte ouvrant à côté de son lit, dans sa chambre à coucher. Je me mis à genoux derrière cette porte, et j'assistai à l'office qui se disait auprès de son lit : « Qu'il vive! disais-je dans ma fervente prière, et que je meure, pourvu qu'il revoie la lumière du jour! » J'entendais le bruit confus des litanies des prêtres; je crois même que j'entendis le son de sa voix. Deux heures après, il était mort. Le corps de M. le Dauphin fut placé sur le même lit de parade avec madame la Dauphine. Un concours infini vint à Versailles les voir pendant que les corps furent exposés. Je suivis jusqu'à Saint-Denis le convoi du prince et de la princesse, qui fut de toute beauté; mais quelle pompe funèbre plus magnifique que les regrets et la douleur universels qui les accompagnèrent jusqu'à leur dernière demeure!

J'étais anéantie; je restai pendant quelques jours sans songer à moi et à mon avenir. Aussitôt que je commençai à reprendre mes sens, je pris la résolution de quitter ce pays que je n'avais jamais aimé, et où rien ne me retenait plus désormais depuis la mort de mon cher maître et de ma chère maîtresse. Qu'allais-je devenir? Le charme de ma vie s'était évanoui. Je ne voyais devant moi qu'une longue suite d'années où la seule joie de mon pauvre cœur serait désormais le tendre et triste souvenir des jours écoulés près d'eux. J'étais dans une de ces douleurs amères qui ne se soulagent pas par les larmes. Il y avait de temps en temps des pensées et des paroles étranges qui me perçaient le cœur.

J'écrivis à ma tante, qui avait quitté la cour à cause de son grand âge, et

s'était retirée à la campagne. Je pensais qu'elle voudrait bien me recevoir. Je rassemblai à la hâte et mes hardes, et un peu d'argent que j'avais ramassé à grand'peine pendant mes années de service, et je n'attendais plus, pour partir, que la réponse de ma tante, lorsqu'un matin je reçus, à mon grand étonnement, un message de madame de Maintenon, qui me portait ordre de l'aller trouver à l'heure même. Ce fut madame Cantin qui vint m'avertir; elle ajouta qu'il ne ferait pas bon pour moi, et qu'elle avait entendu la grande Nanon parler de me laver la tête. Je fus fort surprise, je l'avoue; je soupçonnais depuis longtemps que madame de Maintenon ne m'aimait pas; je ne faisais cependant que m'en douter. J'avais si soigneusement évité tout rapport avec elle, que l'idée me vint aussitôt qu'il s'agissait

de la correspondance dont j'avais été l'intermédiaire, et que le secret de ma maîtresse, s'il y en avait un, était découvert. J'examinai ma situation avec autant de sang-froid qu'il me fut possible, et je pris le parti de dire toute la vérité, sans compromettre madame la Dauphine, ce qui m'était aisé, puisque je ne savais rien.

Je descendis aussitôt dans ces dispositions, et le cœur me battait, je l'avoue, en ouvrant la porte. Madame de Maintenon était assise à côté de son lit, dans sa chambre à coucher. Je vis tout de suite qu'elle était irritée contre moi. Ses yeux étaient noirs, et son regard froid et dur, comme il lui arrivait toujours quand elle était fâchée ou seulement contrariée. « Approchez, mademoiselle, me dit-elle d'une voix brève. C'est à Florence, d'où vous venez, je suppose, que vous avez appris l'honnête mé-

tier que vous avez fait près de nous. — De quel métier, madame me veut-elle parler? lui répondis-je, en la regardant en plein, avec un air de naïve ignorance. — Vous savez bien ce dont je veux parler. Je trouve mauvais que vous osiez seulement lever les yeux sur moi. Ne faites pas l'ingénue, mademoiselle, et ne cherchez à me rien cacher; on sait tout. Vous avez remis à madame la Dauphine, et vous avez reçu d'elle des lettres où les secrets du roi étaient trahis. » Je ne pus comprendre comment cette pénétrante fée sut ou devina ce qui s'était passé. Tout avait été brûlé, et j'étais sûre de Moreau comme de moi-même. On a prétendu depuis, mais je ne suis nullement assurée de la vérité du fait, qu'on avait surpris une lettre égarée, qui devait m'être remise, qu'on aurait ouverte et déchiffrée, où l'on aurait trouvé

des détails compromettants pour la princesse, et que le roi s'était écrié en la lisant : « La petite coquine! elle nous trompait! » Je vis bien cependant que madame de Maintenon ne savait pas ce que nous avions fait. Je lui répondis qu'il était bien vrai que depuis longtemps j'avais un commerce de lettres en Italie avec ma tante. Comme, intimidée, je parlais à voix basse ; elle me dit : « Parlez plus haut, mademoiselle, je suis un peu sourde. »

Je repris alors avec plus de fermeté que j'avais en effet remis quelquefois à madame la Dauphine des lettres venues d'Italie, enfermées dans les miennes, et que j'avais reçu d'elle des réponses; qu'il se pourrait bien, sans que j'en pusse rien affirmer, que ces lettres fussent de monsieur son père; qu'elle était coupable, en effet, si c'était un crime d'avoir écrit à mon-

sieur son père ; mais que je donnerais mon sang que madame la Dauphine était incapable d'avoir des intelligences criminelles avec l'ennemi. « Ceux qui l'en osent accuser auprès de Sa Majesté, repris-je avec quelque indignation, ne sont pas dignes de l'avoir connue et de l'avoir aimée. » Il faut croire que madame de Maintenon, qui n'avait pas cessé de me transpercer du regard, pendant que je parlais, vit bien que je disais la vérité, car son ton était adouci lorsqu'elle reprit : « Vous ne niez donc pas d'avoir remis à madame la Dauphine des lettres venues d'Italie? » Je répondis que les lettres que je recevais étaient pour moi, et que je n'en avais reçu pour madame la Dauphine que par occasion. « Il faut convenir, me dit-elle, en me regardant ironiquement, que madame la Dauphine avait choisi là une étrange

confidente. — Je n'ai jamais été sa confidente, donc je ne puis rien dire, puisque je ne sais rien ; et si je l'avais été, je parlerais encore moins. »

Je vis bien alors, malgré son ton sévère, qu'elle était au fond plus amusée qu'irritée du courage que je mettais à lui répondre.

« Après ce qui s'est passé, mademoiselle, vous mériteriez d'aller réfléchir quelques années à la Bastille sur l'indiscrétion de votre conduite ; mais le roi veut bien se contenter de vous éloigner de la cour, et de vous renvoyer dans votre pays. » Je répondis à madame de Maintenon que je n'avais pas attendu les ordres du roi pour faire les préparatifs de mon départ, qui ne saurait être assez prochain pour mon goût ; que tout mon désir était de quitter au plus vite un pays où rien ne me retenait depuis la mort de ma chère maîtresse et du prince

incomparable, objets de mes éternels regrets. Ceci dit, je lui tirai ma révérence la plus profonde, et me tournai pour sortir. Elle me fit signe de la main que je pouvais me retirer. C'était, je crois, pour qu'il fût dit qu'elle m'avait congédié la première.

Depuis ce jour, sans attendre plus longtemps la réponse de ma tante, je ne songeai qu'à hâter le moment de mon départ pour l'Italie.....

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

MADAME

LA

DUCHESSE D'ORLÉANS

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT 7

MADAME

LA

DUCHESSE D'ORLÉANS

HÉLÈNE

DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN

— *France*... —
Whose heart I thought I had, for she had mine.

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



LA

DUCHESSE D'ORLÉANS

— *France...* —
Whose heart I thought I had, for she had mine.

« Oui, nous venons d'être cruellement frappés dans une de nos chères affections, et la mort, en nous enlevant cet être si nécessaire, si tendre, si dévoué, s'est présentée au milieu de nous avec toute sa solennité exempte d'horreur. Le passage d'une vie à une autre a été saisissant; jamais la transition n'a été aussi prompte, jamais la vie ne nous est apparue sous un aspect plus éphémère...

Dieu veuille que le souvenir en reste à jamais salutairement gravé dans nos cœurs ! »

Il y a un an à peine, Madame la duchesse d'Orléans, parlant de la fin subite de sa jeune belle-sœur Madame la duchesse de Nemours, écrivait ces lignes, et, à son tour, elle a disparu. Deux fois dans un si court espace « la mort s'est présentée avec toute sa solennité exempte d'horreur ; » Claremont, « ce grand tombeau qui porte malheur à tous[1], » pleure, une fois encore, un être jeune, aimé, nécessaire. Puisse aussi le souvenir en rester gravé dans nos cœurs ! puisse cette princesse recueillir, au moins après sa mort, ces hommages auxquels elle a droit dans un pays qu'elle n'a cessé d'aimer avec passion, à travers les tristesses de bien des illusions

1. Tous les passagès entre guillemets sont les expressions mêmes de la duchesse d'Orléans, tirées le plus souvent de ses lettres.

perdues ! Il lui avait promis une destinée heureuse et brillante ; elle a fini ses jours dans l'exil : mais jamais elle ne l'a confondu avec ceux dont l'abandon, les défaillances la remplissaient d'un douloureux étonnement ; pas un instant elle n'a cessé de bien espérer de la France, et jamais le découragement et l'amertume n'ont pris place dans son cœur à côté des sentiments que ce nom réveillait en elle. Aussi n'a-t-elle pas été oubliée de tous, et les amis qu'avaient touchés tant de grandeur d'âme, une si véritable simplicité et un incomparable charme, se sentent pressés du désir de la faire mieux connaître, de faire partager l'affection qu'elle leur inspirait, les regrets dont sa fin les a pénétrés ; comme si par là il leur était encore donné d'adoucir les souffrances de sa vie.

Aujourd'hui elle n'est plus ; elle était depuis longtemps dépouillée de l'éclat de son rang ; le

prestige qui entourait autrefois toute personne royale a fait place à une indifférence un peu dédaigneuse. L'on ne craint donc plus d'exprimer l'admiration qu'une créature si rare faisait naître dans tout ce qui l'approchaït, et personne ne saurait attribuer ce qui sera dit sur elle à d'autre sentiment que celui d'un véritable et sincère attachement.

On ose donc dire que Madame la duchesse d'Orléans eût été digne d'être aimée dans toute condition, que le courage héroïque, dont elle a fait preuve et qui fera toujours briller son nom dans une des pages les plus tristes de notre histoire, s'alliait en elle aux plus douces vertus, aux qualités les plus exquises d'une nature toute féminine, à un entier dévouement à ses devoirs. Dans une vie commune ses vertus se seraient trouvées à l'aise, comme dans une position élevée; elle s'est montrée, tou-

jours et simplement, à la hauteur de toute circonstance. Sa nature était forte et flexible; son âme était de celles qui dans chaque situation regardent le côté le plus grand, celui qui répond le mieux à l'idéal qu'elles portent au dedans d'elles-mêmes, sans avoir besoin de le chercher en dehors de la règle. Jamais elle n'a été au-devant d'une action politique personnelle, jamais non plus elle ne s'y est soustraite par faiblesse ou par impuissance, et quand, au milieu des plus grands périls, elle a accepté le rôle qui lui était pour ainsi dire imposé, c'est que pour s'y dérober il aurait fallu sortir de la ligne naturelle du devoir. Mais la politique n'a tenu dans sa pensée qu'une place secondaire; d'ambition, elle n'en a eu qu'à travers son mari, son pays, ses enfants. Du jour où son propre bonheur avait été brisé, elle reporta sur ceux-ci tout ce qui lui restait de jeunesse et d'ardeur. Elle rêva de ne pas les laisser descendre

au-dessous de la position où la Providence les avait placés. Mère d'un fils destiné au trône en naissant, elle s'efforça de conserver en lui la tradition des principes et des vertus qu'il aurait dans un autre temps consacrés à la France; qui en tout temps devaient relever et honorer son existence. Ce qu'elle a eu de plus que toute mère passionnée, ç'a été la vue plus nette du but à atteindre, le dévouement à des idées dont son fils lui paraissait le représentant naturel et une volonté ferme au milieu d'épreuves que peu de femmes sont appelées à traverser. Bien qu'elle fût douée d'un instinct politique remarquable, que regardant toutes choses de haut, elle les jugeât parfois avec une sorte de divination (l'on en verra des marques), elle n'était pas une femme politique dans le sens ordinairement attaché à ce mot; elle n'en avait ni les défauts, ni même les disgracieuses qualités.

Jamais elle n'aurait su faire céder un sentiment à un intérêt, à un intérêt personnel moins encore. Ses idées étaient trop intimement liées à ses devoirs pour qu'elle se crût en droit de les sacrifier. Si intelligente qu'elle fût, elle sentait plus qu'elle ne savait ; c'était là son charme, son défaut peut-être, mais ce qui en tout cas rendait si pénible de différer d'avis avec elle. On s'en voulait d'avoir parfois à la combattre, car elle soutenait toujours la cause qui plaisait le plus à l'imagination, et l'on avait honte de lui parler sagesse, raison, quand de son côté était le point de vue le plus généreux, le plus fier, le plus libéral. Les événements contraires, ce qu'on nomme les leçons de l'expérience, n'agissaient pas beaucoup sur elle ; on avait donc peu d'espoir de la convaincre. C'est qu'à vrai dire ses opinions étaient des sentiments ; plus profondes et moins précises peut-être qu'on ne l'a cru, elles se rattachaient aux plus intimes parties de son âme ; les circon-

stances la pouvaient attrister, mais non la modifier. Sincèrement libérale, ce qu'elle aimait de la liberté, c'était surtout l'ordre de sentiments généreux que ce mot réveille; ce qui la révoltait dans le despotisme, c'était surtout l'abaissement des caractères, le triomphe de la force et la compression des intelligences. Pour elle enfin, la royauté constitutionnelle, c'était plus qu'un système habilement combiné, c'était encore un ensemble de devoirs réciproques, librement acceptés, où l'affection avait sa part, qui unissaient à une famille, dans l'intérêt de tous, la portion la plus éclairée du pays : de là une certaine vivacité émue, comme d'un cœur blessé, quand à son dévouement on répondait par les calculs un peu froids de la prudence politique.

Les partis s'empareront peut-être de son nom et voudront s'en servir au profit de leurs intérêts ou

de leurs passions. Mais sa vraie vie, grâce au ciel, s'est passée dans de plus hautes régions; aussi est-ce à l'écart de ces passions, bien éphémères de leur nature, qu'il faut aller chercher les trésors renfermés dans cette âme si riche.

Quoi de plus dramatique que la destinée de Madame la duchesse d'Orléans! Quelle histoire peut rassembler, dans un temps si court, plus de douleur sur une même tête? Quelle vie plus agitée dont le cours ait été si pur que pas une action, pas une pensée ne redoute la lumière?

Tant de malheurs, un caractère si noble auraient sans doute fait d'elle, en d'autres temps, une de ces poétiques figures auxquelles se prend l'imagination populaire; mais à quelle vie, à quelle cause se prend-elle aujourd'hui? Cherchons du moins dans de touchants souvenirs des exemples utiles à

notre époque; ces exemples, il les faut recueillir, non dans sa vie connue seulement, mais dans cette vie plus intime que le respect ne permet que d'effleurer, il est vrai, et cela même à travers bien des hésitations, bien des craintes; car mieux vaudrait n'avoir jamais prononcé son nom, quand ce serait pour l'entourer d'amour, que de soulever le voile plus qu'elle ne l'aurait permis.

Mais cette chère mémoire, il ne dépend de personne de la renfermer dans le sanctuaire de la famille; on peut la garàntir des jugements de l'ignorance, des préventions peut-être, non d'une publicité que son rang comme les circonstances lui ont donnée malgré elle. Pour cela quel plus sûr moyen que de la faire voir, telle qu'elle était sous le regard de Dieu, plus grande encore, plus simple, s'il est possible, qu'elle ne se montrait à nous, aussi ardente pour toute idée qui doit survivre au

temps, plus détachée de ce qui a sa fin dans ce monde, animée, nous ne saurions trop le répéter, par un patriotisme que rien ne décourageait, qui se détournant pour ne voir de son pays que les qualités voilées, mais persistantes, ne s'abattait pas pour un ciel obscurci, qui savait enfin conserver l'espérance, « âme invisible de son courage! »

I

I

La princesse Hélène-Louise-Élisabeth de Mecklembourg-Schwerin, née au château de Ludwigslust, le 24 janvier 1814, était fille de Louis-Frédéric, grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, et de Caroline de Weimar, sa seconde femme. Pleine de charme et d'esprit elle-même, la princesse Caroline avait pour père l'un des princes les plus distingués de l'Allemagne, Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar, l'ami de Gœthe et de Schiller; et pour mère cette princesse Louise de

Weimar, dont madame de Staël a laissé un séduisant portrait : on y croirait retrouver l'image de sa petite-fille. « C'était, » écrit-elle, « le vrai modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre ; sans prétention comme sans faiblesse, elle inspirait au même degré la confiance et le respect. L'héroïsme des temps chevaleresques était entré dans son âme sans lui rien ôter de la douceur de son sexe. » L'empereur Napoléon, qui n'admirait pas volontiers, dans une femme surtout, l'intelligence unie à la dignité de caractère, dut reconnaître ses rares mérites. « Elle était, » disait-il, « la seule princesse qu'il eût trouvée en Allemagne[1]. » Cet éloge, si injustement exclusif, toucha peu sans doute celle qui en était l'objet.

1. Après la retraite d'Iéna, tandis que le grand-duc de Weimar s'était rendu à Berlin, la princesse Louise eut à débattre seule les intérêts de son pays contre les exigences de Napoléon vainqueur : elle réussit à obtenir des conditions

La princesse Hélène n'avait que deux ans quand la grande-duchesse Caroline mourut toute jeune encore. En mourant elle demanda, dit-on, à son mari de donner une autre mère à ses enfants, et désigna elle-même sa cousine, la princesse Auguste de Hombourg. Jamais dévouement maternel ne fut mieux inspiré. La princesse Auguste, devenue en 1816 grande-duchesse héréditaire de Mecklembourg, et restée veuve bientôt après, consacra

moins dures; mais les populations étaient abîmées par les souffrances d'une longue guerre. Pour adoucir tant de misères, elle fit don de tous ses diamants aux États; ceux-ci ne voulurent les accepter que pour les mettre en gage, et les lui restituèrent plus tard. La princesse Hélène, à qui on les remit à la mort de sa grand'mère, ne les regardait jamais sans émotion. Ils ne restèrent pas entre ses mains pourtant et retournèrent aux pauvres, auxquels ils semblaient appartenir. Arrivée en France, la princesse ne savait ni refuser une demande, ni connnaître une souffrance qu'elle n'eût le besoin de secourir; elle vendit ses précieux diamants, « que la bonté du Roi rendait bien superflus, » disait-elle, et en consacra tout le prix à ses charités.

aux enfants de sa cousine toutes les affections de son cœur. Elle se retira du monde pour se vouer plus complétement à leur éducation, à celle de la petite princesse Hélène surtout, qui s'attacha à elle dès l'abord et n'a cessé de l'aimer avec la tendresse d'une fille.

On a plaisir à reconnaître dans cette gracieuse enfant toutes les qualités qui se sont montrées à nous plus tard. C'est à cette constance de nature peut-être que tenaient sa parfaite simplicité, son entier oubli d'elle-même. Un charme tout particulier en effet, et pour ainsi dire indépendant de leur valeur propre, s'attache à ces natures qui n'ont jamais varié; on croit y retrouver toujours la fraîcheur de l'enfance. Les vertus acquises dans le courant de la vie, au contraire, s'allient rarement avec une complète ignorance de soi; car les efforts qu'elles ont coûtés nous les rappellent sans cesse et nous les font

regarder malgré nous avec une sorte de complaisance. La princesse Hélène, à quatre ans, se montrait généreuse, tendre à la souffrance des autres, et forte pour les siennes, comme nous l'avons vue depuis. « Elle n'a jamais connu un sentiment égoïste, » disent les personnes qui l'ont élevée; aussi leur inspirait-elle, à cet âge, un dévouement qui ne s'est pas démenti et rend leur vie bien terne à cette heure. Elle était, si l'on peut ainsi parler, généreuse même envers Dieu, toujours prête à faire par amour pour lui, plus que son devoir. Un jour que l'on s'étonnait de l'ardeur qu'elle avait mise à sacrifier une fantaisie d'enfant : « C'est, » dit-elle bien bas, « que Notre-Seigneur a dit : Si quelqu'un vous demande de faire une lieue avec lui, il faut en faire deux. »

Avant qu'on lui permît d'aller elle-même visiter les pauvres et diriger les établissements de charité

fondés par sa mère, ce qu'elle fit plus tard avec une intelligence remarquable, sa charité instinctive s'exerçait autour d'elle sur les familles de ses serviteurs : elle faisait venir leurs enfants, leur enseignait ce qu'elle venait d'apprendre elle-même. Cette douce et frêle petite créature inspirait un tendre respect à ses élèves, grands et robustes enfants de la Thuringe qui, debout devant elle, répondaient gravement à ses questions, et la quittaient plus souvent récompensés que punis. Les présents suspendus chaque année pour elle à l'arbre de Noël se retrouvaient bientôt entre les mains de toutes ses compagnes de jeu, bien que celles-ci se fussent promis de ne jamais rien admirer devant elle, sûres que les objets auxquels elle attachait le plus de prix seraient les premiers et les plus joyeusement sacrifiés. Le besoin qu'elle avait de plaire, de s'entourer de visages heureux, qui peut n'être chez les enfants qu'une forme gracieuse de la co-

quetterie, tenait en elle à des sentiments plus sérieux; aussi, sans qu'elle s'en doutât elle-même, devint-elle de très-bonne heure le centre de tout ce qui l'approchait.

Les maîtres, charmés de l'ardeur qu'elle mettait à tout comprendre, étaient souvent forcés d'interrompre leurs récits, tant on avait à redouter l'ébranlement que causait à son organisation délicate une histoire touchante ou un trait héroïque. Dès lors sa santé n'était pas assez forte pour une nature dont les impressions soudaines et fines rappelaient les races du Midi, bien qu'à leur durée et à leur profondeur on ne pût méconnaître son origine allemande. A douze ans elle perdit une amie qui avait partagé ses études et était demeurée plusieurs années auprès d'elle; sa douleur fut si grande qu'elle tomba gravement malade. A partir de cette époque sa physionomie prit une teinte de mélanco-

lie tout à fait étrangère à ses traits, mais que depuis une longue suite de souffrances ont rendue habituelle.

Au printemps de 1827, la grande-duchesse la mena pour la première fois à la cour de Weimar. Jusqu'à ce moment elle l'avait élevée dans une solitude à peu près complète. Habitant une grande partie de l'année à la campagne, soit à Doberan, aux bords de la Baltique, soit à Plushow, terre qui avait appartenu au grand-duc héréditaire, la jeune princesse ne connaissait guère, en dehors de sa famille, que ses professeurs[1], hommes d'un mérite reconnu en Allemagne, et la femme excellente et distinguée que sa mère avait mise auprès d'elle lorsqu'elle n'avait que dix-huit mois, et qui jusqu'à son mariage ne l'a pas quittée un instant. Elle devait

1. Le professeur Shubert et plus tard M. Reinecke.

à cette vie serieuse une culture d'esprit rare pour toute femme et des goûts très-simples, source de mille jouissances au travers des changements de sa destinée. Habituée à vivre dans une sorte d'intimité avec la nature, elle en pénétrait la beauté dans ses détails comme dans son ensemble; un jour de soleil, une promenade dans un beau lieu, des fleurs qu'elle aimait à cueillir elle-même ont fait sa joie dans son enfance, et lui ont donné plus tard encore des moments de gaieté.

La princesse Hélène ne parut point surprise du mouvement nouveau que lui présentait la cour de Weimar; l'esprit ouvert déjà à tous les plaisirs de l'intelligence, elle s'y trouva à l'aise comme partout et semblait avoir passé sa vie au milieu de ceux auxquels on la présentait. Le souvenir de cette petite fille de treize ans est resté dans leur mémoire comme celui d'une poétique et charmante apparition :

« Je la vois encore, écrivait l'un d'eux, toute vêtue de rose, sans aucun ornement dans ses jolis cheveux bruns, légère comme un oiseau et pourtant pleine de noblesse dans tous ses mouvements, et je me rappelle avec quel tendre et juste orgueil le vieux grand-duc de Weimar attachait ses yeux sur elle. »

Un voyage en Suisse, où elle alla rejoindre son frère le prince Albert, vint seul interrompre la régularité de sa vie de 1827 à 1830. En quittant les grandes plaines sablonneuses du Mecklembourg, ses marais et ses bois d'une couleur uniforme et sombre, les splendeurs de la Suisse vues pour la première fois la remplirent de telles émotions, que souvent elle ne pouvait les exprimer par des paroles. Un jour on la surprit en larmes devant les cascades de Schaffouse dont l'écume blanche étincelait au soleil et l'enveloppait de sa poussière d'or.

Après un nouveau séjour à Doberan, la princesse Hélène revint avec sa mère à Ludwigslust, où, le 30 mai 1830, elle reçut la confirmation dans l'église paroissiale. Les habitants de la commune, qui l'avaient vue naître et la chérissaient, assistèrent à la cérémonie, unissant leurs ferventes prières à celles de « leur bonne Hélène, » *unsere gute Helene*. Quand elle s'agenouilla devant l'autel, après que le pasteur lui eut imposé les mains et donné la bénédiction selon le rite luthérien, toutes ces voix émues entonnèrent le cantique qu'elle-même avait choisi : *O herzlich lieb habe ich dich, o Herr.*

« Du fond de mon cœur, ô Seigneur, je vous aime ! »

Nous insistons trop peut-être sur des détails dont la douce simplicité contraste avec les scènes d'une réalité plus sévère qui ont fixé pour nous le sou-

venir de la princesse Hélène : ce n'est pas seulement parce que nous trouvons un triste plaisir à nous arrêter sur ces événements paisibles d'une vie si pleine d'agitation, mais parce qu'une qualité remarquable en elle en ressort plus frappante. Habituée à ces rapports de bonhomie toute patriarcale, de confiance respectueuse de la part du peuple et de paternelle protection de la part des princes, conservées en Allemagne plus qu'ailleurs; entourée d'amour, ne connaissant, au-dessous comme autour d'elle, que les sentiments affectueux auxquels son cœur n'avait pas de peine à répondre, elle devait moins qu'une autre comprendre la société et le pays si différents où elle se trouva transportée. Moins qu'une autre son imagination devait s'éprendre de formes si nouvelles; mais elle avait éminemment cette faculté qui tient au caractère autant qu'à l'esprit, le rapide instinct des situations diverses, l'intelligence et, plus que l'intelli-

gence, l'admiration de tout ce qui réveillait en elle l'idée d'une grande œuvre à accomplir, d'une belle cause, de nobles idées, quelles que fussent les formes sous lesquelles elles se présentaient. C'est grâce à cette rapidité de compréhension, à ce don de s'assimiler par la sympathie tout ce qui fait battre d'autres cœurs au loin, qu'au fond de sa solitude de Doberan, une princesse de seize ans, connaissant de la France seulement ce que ses livres et ses maîtres lui en avaient pu apprendre, accueillit avec un ardent intérêt les événements de 1830, et, avec une merveilleuse sagacité, comprit ce qui les distinguait d'une révolution ordinaire. Dans cette lutte où elle voyait un peuple armé, non pour attaquer, mais pour maintenir les lois contre le pouvoir qui le premier les avait voulu renverser, tous ses vœux furent, dès l'abord, du côté populaire; chaque jour elle attendait l'arrivée des journaux français avec autant d'impatience que

s'il se fût agi d'événements personnels, copiait les articles qui l'intéressaient davantage et s'associait enfin à tout ce mouvement d'idées, en apparence si étranger, avec une singulière émotion. Aussi ce premier enthousiasme, éveillé au nom de la France et de la liberté, a laissé en elle des traces profondes, et le nom de la famille d'Orléans avait parlé à son cœur, bien avant qu'elle pût prévoir ce qu'il deviendrait un jour pour elle.

De ce moment la littérature française prit, à ses yeux, un intérêt tout nouveau; elle dirigea de ce côté presque exclusivement ses études, et se mit à parler par préférence une langue qu'elle parlait par habitude depuis qu'elle était au monde.

Mais bientôt des inquiétudes personnelles succédèrent aux émotions toutes désintéressées qu'avaient fait naître en elle les événements de France. La

grande-duchesse tomba gravement malade et fut envoyée à Tœplitz dans un tel état de faiblesse, que l'on pouvait craindre de la voir s'éteindre avant le terme du voyage. Sa fille, assise à ses côtés, la veillait avec une inquiète tendresse, sans se douter pourtant qu'elle pouvait à chaque moment devenir une seconde fois orpheline. Dieu lui épargna une pareille douleur. Le séjour de Tœplitz, auquel elle dut le rétablissement de sa mère, eut peut-être sur son sort une décisive influence. La princesse quittait bien peu la chambre de la malade, et ne fut aperçue que d'un très-petit nombre de personnes; mais aucune après l'avoir vue ne restait indifférente à son charme. Le ministre de France, M. Bresson, sans lui être présenté encore, eut l'occasion de la rencontrer; il n'en perdit pas le souvenir. C'est à Tœplitz aussi que le roi de Prusse, allié déjà à sa famille par le mariage d'une des princesses ses filles avec le grand-duc héréditaire de Mecklembourg, la vit

pour la première fois. Attiré vers elle d'abord par la distinction de son esprit, que son extrême jeunesse rendait plus frappante, il prit tous les jours plus de plaisir à s'entretenir avec elle, et lui voua une tendresse qui ne se démentit jamais.

Parmi les témoignages de bienveillance qu'elle reçut alors, il en est un plus précieux que tout autre, qu'on regretterait de passer sous silence; car on aime à penser que deux personnes, séparées sur la terre par leurs fortunes diverses, dignes l'une de l'autre cependant par l'élévation véritable de leur nature, se sont rencontrées un jour, et qu'à travers les différences d'âge et de situation une même sympathie les a rapprochées.

Madame la Dauphine était venue, avec le roi Charles X, s'informer des nouvelles de la grande-duchesse, encore retenue dans sa chambre. La

princesse Hélène les alla recevoir et leur porta ensuite les remercîments de sa mère. Grâce à ce rapide instinct de cœur, qui se prend aux belles vies comme aux idées généreuses, en un moment elle comprit tout ce qu'une austère simplicité cachait de grandeur morale. La dignité empreinte sur les traits de Madame la dauphine lui dévoila un abîme de souffrances contenues sous cette ferme et grave expression. A son tour elle inspira à la noble exilée un si vif attrait, que sa douce image lui restait présente bien des années après leur rencontre. Quand des Français venaient à Prague visiter Madame la Dauphine, elle les interrogeait la première sur la jeune duchesse d'Orléans, dont ils avaient cru devoir éviter de prononcer le nom : « Est-elle heureuse? » leur demandait-elle avec intérêt. « Je le désire, car je la connais, et je sais combien elle mérite de l'être. »

L'année 1834 fut marquée pour la princesse par une de ces douleurs qui ne s'effacent plus. En allant visiter une ruine aux environs d'Iéna, son frère, le prince Albert, y fit une chute dangereuse. On le transporta sur sa demande en Mecklembourg, auprès de sa famille, où il languit encore quelques mois avant de mourir. Sa sœur l'entourait de tendresse et de soins, mais sans aucun espoir de le voir revenir à la santé. Pendant ces jours et ces nuits d'angoisse, elle surmontait sa propre douleur pour l'aider lui-même à supporter ses souffrances et à faire avec résignation le sacrifice d'une vie de vingt-deux ans. Peut-être est-ce dans cette grande épreuve qu'elle apprit à dominer ses impressions les plus vives, à souffrir en paraissant sereine, et que, renfermant son extrême sensibilité au fond de son âme, elle parvint à rester ferme et maîtresse d'elle-même au dehors. Sept ans plus tard, alors qu'elle jouissait d'un complet

bonheur, elle écrivait : « La date de ce jour vous aura fait penser à l'épreuve qui l'a marqué. Le Seigneur m'a richement bénie depuis cette triste époque : il m'a rendu un ami, un protecteur; il m'a fait goûter un bonheur que je n'entrevoyais même pas; cependant je sens que mon cœur s'est brisé alors, que ma jeunesse ne s'est pas relevée de ce coup; mais les larmes ont porté leur fruit; je l'ai senti à cette époque et je le sens aujourd'hui en rendant grâces à Dieu. J'ai appris à aimer sa sainte volonté, quand même elle m'éprouve; j'ai appris à me résigner avec joie. »

Elle passa à la campagne, dans une grande solitude, l'hiver qui suivit la mort de son frère. Tout occupée à relever le courage de sa mère, elle ne cherchait de distraction que dans des visites fréquentes aux pauvres. Plus elle souffrait elle-même, plus elle sentait le besoin de diminuer leurs

souffrances par des aumônes plus abondantes.

Louer une princesse de sa générosité, c'est faire d'elle, ce semble, un éloge de peu de valeur; donner lui est chose si facile, que l'on se demande plutôt comment sa bienfaisance peut se distinguer d'une aimable fantaisie; mais, grâce au ciel, Dieu n'a pas accordé aux seuls pauvres le privilége de la vraie charité, parce qu'eux seuls peuvent donner de leur nécessaire. Prodiguer son temps, son attention, son cœur; laisser la joie partout où l'on a passé; joindre à l'aumône un plaisir pour le pauvre, lui prouver que c'est bien à lui qu'on a pensé, non à sa misère seulement; relever pour le riche la banalité d'un présent par les circonstances qui l'accompagnent et le prix d'une affection véritable, voilà ce que la princesse Hélène a su faire à tout âge; voilà pourquoi on ose dire qu'elle était généreuse, sans craindre de la confondre dans des

louanges trop légèrement données. Ce ne fut pas sans de grands efforts de volonté et de soumission aux désirs de sa famille qu'elle revint à Schwerin, après un long deuil, et assista aux fêtes données à la cour pour célébrer la cinquantième année du règne du vieux duc son grand-père. On craint de répéter des paroles usées au service de bien des princesses, quel que soit leur mérite; mais il est vrai de dire cependant que là, comme partout où elle se montrait, on l'aima, qu'un intérêt particulier s'attachait à elle, parce qu'elle communiquait aussi un intérêt particulier aux actions les plus ordinaires. Cette grâce intérieure qui se répand de l'âme sur le visage, cet air de jeunesse et de réflexion, « frutto senile in sul giovanil fiore, » surprenaient et charmaient. Vieux et jeunes, grands ét petits, tous sentaient sa douce et vivifiante influence; tous aussi sortaient d'un entretien avec elle plus animés pour le bien; enfin, soit qu'elle

entrât dans une cabane de pauvre ou dans un salon, sa présence réjouissait les visages comme un rayon de soleil. Ceux qui l'ont connue peuvent dire si la vie ne leur semblait pas plus brillante avec elle; si sa pensée ne se joignait pas à tous leurs souvenirs comme à toutes leurs espérances; si aujourd'hui une sorte de découragement n'assombrit pas leurs meilleurs rêves d'avenir.

II

II

Qui n'a éprouvé une émotion mélancolique à la vue d'un vaisseau lancé en pleine mer? on voudrait hâter et retenir à la fois la main qui va détacher le dernier câble : si unie que soit la surface de l'eau, si lumineux qu'apparaisse l'horizon, l'imagination voit au delà un ciel chargé de nuages et des vagues soulevées.

Il semble qu'arrivé au moment où le sort de la princesse Hélène va se décider, on se sente saisi d'un

trouble pareil ; on hésite à quitter avec elle la paisible demeure où elle n'a connu encore de la vie que les joies intimes, ou les douleurs mêlées de ces consolations que Dieu ne manque pas de joindre aux épreuves qui nous viennent de lui directement. C'est alors pourtant que le récit de sa vie va se confondre avec notre propre histoire, que son bonheur et ses peines deviendront les nôtres.

Au printemps de 1836, Monseigneur le duc d'Orléans et Monseigneur le duc de Nemours avaient quitté la France pour la première fois depuis 1830, et arrivaient à Berlin où le vieux roi les recevait d'abord avec sa cordialité ordinaire, puis charmé de tant de sérieux mérite sous les plus aimables formes, se prenait pour eux d'une affection toute paternelle ; il exprimait avec bonhomie son regret de n'avoir plus de fille dont il pût leur confier le bonheur. Alors l'image de la jeune princesse qu'il

avait connue à Tœplitz se présentait à lui et il se disait qu'elle seule serait digne de princes si accomplis.

Il ne se dissimulait pas cependant que bien des qualités diverses devaient se rencontrer dans la future duchesse d'Orléans. On ne pouvait songer à présenter à la reine Marie-Amélie qu'une belle-fille de sang royal et pourtant elle devait arriver en France, aussi instruite de ce pays nouveau que si elle y eût été élevée. Une personne connue pour ses vertus et pour la supériorité de son esprit pouvait seule prendre place auprès de nos princesses et leur donner le nom de sœurs. Enfin tout en s'élevant au-dessus des étroites préventions et des méfiances puériles qu'inspirait alors aux cours de l'Europe le gouvernement du roi, il fallait qu'elle sût envisager avec fermeté toutes les chances, tous les dangers même que pourrait avoir à courir la compagne d'un prince français.

Ces conditions si rares à trouver réunies, le roi de Prusse les voyait dans la princesse Hélène de Mecklembourg, mais en elle seulement, et la tendresse dont il était animé pour elle comme pour notre prince royal fit d'une union entre eux sa préoccupation la plus vive. Il semblait prendre à ces deux destinées un intérêt personnel, qu'aucune des résistances rencontrées dans sa propre famille ne put affaiblir. Soit que le roi eût laissé pénétrer ses désirs à Monseigneur le duc d'Orléans, lors de son passage à Berlin, soit qu'il ne lui en eût fait parler que plus tard, celui-ci voulut, avant de s'occuper d'une idée qui répondait à toutes les convenances extérieures, s'assurer par lui-même que l'affection du roi ne l'aveuglait pas sur le mérite de la princesse, et qu'elle était bien telle qu'il la lui dépeignait. Il était trop loyal pour ne voir dans son mariage qu'un devoir à remplir vis-à-vis de sa maison et de son pays : peur lui c'était

l'affaire la plus sérieuse de sa vie ; enfin, sans vouloir rien sacrifier de ce que son rang exigeait de lui, il ne faisait bon marché d'aucune des conditions du bonheur privé et de la plus intime union. Il ne s'ouvrit donc à aucun des ministres du Roi avant d'avoir pu fixer son propre jugement sur la nature d'esprit, le caractère et les agréments personnels de la princesse : alors seulement, M. Bresson fut chargé de pressentir les dispositions de la cour de Mecklembourg et de demander officiellement la main de la princesse Hélène.

On sait que le grand-duc de Mecklembourg, son frère, se montra d'abord peu disposé à cette alliance. Il serait injuste de ne voir dans ses hésitations qu'une opposition systématique aux idées de 1830 et à la maison d'Orléans : plein d'anxiété sur le bonheur de sa sœur, il pouvait s'effrayer de la voir partir pour un pays si fatal à ses princes.

N'a-t-on pas perdu le droit de le blâmer aujourd'hui? mais du moins est-il permis d'admirer dans Madame la grande-duchesse de Mecklembourg une tendresse plus élevée encore, quoique aussi vive, et dans la princesse Hélène plus de grandeur de vues. Ce que chacun savait de Monseigneur le duc d'Orléans était fait sans doute pour séduire toute imagination de jeune fille, et partager avec lui le trône de France devait apparaître comme une brillante perspective; mais ce ne furent pas là les motifs qui agirent le plus sur son esprit. En effet le bonheur, si vivement qu'elle en sut jouir lorsque Dieu le lui accorda dans une rare mesure, n'avait pas pour elle cette importance unique qu'il a pour les âmes ordinaires; il n'était pas son premier but, ou plutôt le bonheur ne consistait pas à ses yeux dans la possession tranquille de tous les biens de ce monde, mais dans l'emploi de toutes les facultés les plus nobles de l'âme et de l'intelligence,

dans l'accomplissement d'une « belle, grande et importante tâche. » Aussi se sentit-elle attirée vers la France et vers la famille d'Orléans par cela même qui éloignait les cœurs moins fermes. Les épreuves auxquelles le Roi et ses fils étaient sans cesse exposés depuis sept ans ne lui étaient pas inconnues : elle savait dans quelles anxiétés s'écoulaient les jours de la Reine, entre les dangers que les princes allaient volontairement chercher en Afrique et ceux qu'ils trouvaient au sein même de leur pays. Ces périls et ces soucis, elle les acceptait d'une volonté ferme. Elle résolut de se dévouer au prince dont le noble caractère lui inspirait confiance, et avec lui à l'accomplissement d'une grande œuvre. Cette façon si supérieure d'envisager la destinée devait avoir sa récompense; tout lui fut donné comme par surcroît, nous le verrons; mais alors elle ne céda pas aux entraînements d'une exaltation romanesque.

Il semble que Monseigneur le duc d'Orléans eût deviné ce qui se passait en elle, et qu'il ait répondu, comme par instinct, à ses pensées, lorsqu'il écrivit la lettre (adressée à M. Bresson, mais en réalité destinée à la princesse Hélène), où il exposait avec une entière droiture toutes les objections que dans sa sollicitude la famille de Mecklembourg pourrait faire à leur union. « J'ai puisé dans cette lettre, » disait la princesse, « des forces pour marcher au-devant de toutes les difficultés que je peux prévoir. » Depuis lors elle n'hésita plus ; soutenue de l'approbation de sa mère, elle se livra aux espérances qui s'ouvraient devant elle, et tourna toutes ses pensées vers le pays qu'elle allait si complétement adopter.

Le contrat de mariage fut signé le 5 avril 1837, et le 15 mai la fiancée de Monseigneur le duc d'Orléans quitta Ludwigslust avec Madame la grande-

duchesse sa mère, qui voulut la présenter elle-même à la Reine. Dès le point du jour, les vestibules, les escaliers du château étaient remplis de vieux serviteurs, ou des compagnes d'enfance de la princesse qui voulaient la voir une fois encore. Elle remerciait et souriait à travers ses larmes, en voyant la terre toute jonchée de fleurs. Des bouquets, jetés par des mains amies, remplissaient la voiture, et elle eut quelque peine à se frayer un passage. Quatre vers, composés par elle et tracés sur une des fenêtres du palais, rappellent les impressions de bonheur et de tristesse qui se pressaient en elle au moment du départ :

So lebe wohl, du stilles Haus
Ich zieh betrübt aus dir hinaus
Und blüht mir fern ein schönes Glück,
Ich denke gern an dich zurück.

14 mai 1837.

Sur toute la route elle recevait de touchantes marques d'affection ; les paysans, comme les seigneurs du pays de Mecklembourg, arrivaient en députation pour lui offrir leurs vœux de bonheur. Le roi Frédéric-Guillaume demanda aux princesses de s'arrêter à Potsdam ; il les y reçut entouré de la famille royale et de ses ministres. Il ne put retenir une vive émotion, quand en leur disant adieu il bénit solennellement cette jeune fille dont lui-même avait contribué à fixer le sort.

Le 22 mai, l'ambassade chargée d'accompagner la princesse jusqu'à Paris arriva à Fulde et lui fut présentée. Le roi, en mettant M. le duc de Broglie à la tête de cette mission, avait voulu associer au souvenir du mariage de son fils un nom vénéré, réunissant sur lui seul toutes les vertus et tous les dons qui même séparés ont été départis à un bien petit nombre. La princesse était digne d'appré-

cier ce choix et en exprima au roi sa reconnaissance.

Le 25 mai, enfin, par une admirable journée de printemps, les princesses passèrent la frontière sous un arc de triomphe où le mot de France était écrit en grandes lettres de fleurs. Sans vouloir nous arrêter à toutes les réceptions officielles qui se succédèrent de Forbach à Fontainebleau, et qui, pour l'extérieur du moins, se ressemblent en tous temps, il faut cependant insister sur l'effet produit partout par la royale fiancée. Sans doute elle était agitée d'émotions bien diverses. Comme elle l'écrivait plus tard, quelques tristes pressentiments se mêlaient à ses espérances, quelques regrets pour son pays natal à son amour sincère pour son pays d'adoption; mais toujours une dignité pleine de grâce cachait ses impressions intimes. On s'étonnait de trouver déjà en elle, avec toute la retenue

d'une jeune fille, l'aisance d'une princesse née pour le trône. On ne la voyait ni exaltée, ni intimidée pour être devenue tout d'un coup l'objet de l'attention universelle. Elle disait à chacun, non ce qu'on lui avait dicté, mais ce qu'elle sentait sur le moment, et ce qu'elle sentait était ce qui convenait le mieux, tant elle était bien guidée par son instinct sûr et délicat.

Ce fut surtout à Metz, première ville de garnison française, que ce tact où il ne paraissait rien de contraint, ce grand air sans trace de hauteur, frappèrent davantage. A Forbach, elle n'avait rencontré qu'une population de campagne : la bonhomie des maires de village alsaciens, leur accueil cordial pouvaient presque lui rappeler ses bons Mecklembourgeois et leur amicale familiarité. A Metz, elle était complétement en France : elle arrivait dans une ville de province, mal disposée tou-

jours pour des figures ou des façons étrangères, plus prête à critiquer qu'à approuver. Quand elle repartit, elle avait en quelques heures captivé cette foule oisive et curieuse. Les officiers de la garnison, qui lui avaient été présentés peu après qu'elle fut descendue de voiture, et lorsqu'elle avait pris à peine quelques moments de repos, avouaient qu'en face de cette jeune fille ils se seraient sentis presque intimidés, si sa bonne grâce enfantine et modeste ne les avait déjà séduits.

En effet, le charme inexprimable de sa physionomie plaisait dès l'abord. Si aucun de ses traits en particulier n'attirait l'attention, il y avait tant d'harmonie et de noblesse dans toute sa personne, que les yeux se fixaient sur elle avec un vif intérêt et ne s'en pouvaient plus détacher. Son regard doux et pénétrant à la fois semblait chercher la pensée dans ceux qui lui parlaient. Son sourire

fin et bienveillant, une expression tantôt brillante, tantôt affectueuse et émue, reflétaient son âme et rendaient vivement l'impression qu'éveillait en elle chaque parole qui lui était dite. Bien qu'une distinction peu commune rappelât sans cesse son rang dont elle-même n'était jamais préoccupée, l'on peut dire que le sentiment qu'elle inspirait était celui de la sympathie. Plus tard, quand la douleur sous toutes ses formes l'eut pénétrée, l'extrême mobilité de sa physionomie se voila sous une teinte toujours égale de tristesse et de douceur; son regard, aussi animé et plus touchant, sollicitait une parole d'espérance. Enfin, l'agitation de son âme, qu'une volonté aussi ferme parvenait seule à dominer, se trahissait par une démarche plus rapide, quoique toujours gracieuse et digne.

L'arrivée à Fontainebleau fut un des beaux et

frappants spectacles dont ce lieu ait été témoin. Il y eut là un de ces moments, devenus bien rares, où le pays et la famille qui le gouvernait se trouvèrent unis dans de mêmes émotions, où se confondirent l'intérêt politique et le bonheur privé de la maison d'Orléans. Le mariage du prince royal semblait répondre à toute inquiétude pour l'avenir. On croyait entrer à pleines voiles dans une ère de prospérité; les marques de satisfaction publique témoignaient d'un véritable élan, et ce fut aux cris répétés de « Vive le roi! » que l'on accueillit la voiture de la princesse. La cour intérieure était remplie de troupes; une foule immense environnait les grilles. Au bas du grand escalier le roi attendait debout avec les princes ses fils; près de lui, Monseigneur le duc d'Orléans revenu de Châlons, où avait eu lieu la veille la première entrevue; sur le perron, la reine, entourée des princesses, de sa maison et des femmes invitées aux

fêtes du mariage; derrière enfin, un groupe d'hommes, composé de tout ce qui depuis sept ans avait paru sur la scène politique, de tout ce que la France possédait alors de personnes illustrées par le talent ou connues par leur grande position dans le pays.

La jeune princesse descendit de voiture, sous tant de regards fixés sur elle, avec une singulière bonne grâce. Elle s'inclina devant le roi et baisa sa main avec une tendre déférence, puis se jeta dans les bras de la reine avec une émotion si vraie et si bien contenue, que personne ne put rester indifférent.

« C'était une scène touchante, écrivait-on au retour de Fontainebleau... La jeune princesse a l'air vraiment royal; elle semble dominer tout ce qui l'entoure, et pourtant il y a de la jeunesse, de l'enfance

même dans son regard. Sa figure a précisément l'agrément qu'il faut pour seconder le charme de l'esprit et du caractère : c'est une figure qui est l'organe de l'âme, sans arrêter l'attention sur elle-même; ses yeux sont pleins d'intelligence et de vie; il est impossible d'avoir plus de dignité : elle a l'air parfaitement à son aise, sans hardiesse. C'est une personne originale, forte et simple, qui a toutes choses dans une grande mesure et toujours la possession d'elle-même... Au milieu des richesses de la corbeille, des pierres précieuses, des dentelles, de toutes ces magnificences qui remplissent l'âme d'un sentiment de tristesse et de vide, la princesse ne paraît pas un moment avoir la tête tournée... A la fin du séjour on avait bien de l'angoisse sur l'arrivée à Paris, et une certaine terreur planait au-dessus des spectacles et des vanités. L'arrivée a été bien belle; il y a eu beau-

coup d'ordre et d'enthousiasme, de calme et de joie. Au moment d'entrer dans les Tuileries, d'un mouvement d'enfant, elle s'est levée toute droite dans sa calèche pour regarder le coup d'œil et elle a produit la meilleure impression. Quelle entrée dans la carrière à vingt ans! Le calme ne quitte pas un instant sa figure, et c'est ce qui me fait croire que Dieu est au fond de son cœur. Elle prend l'imagination comme ces princesses des contes de fées déposées par un bon génie dans un brillant palais. »

Qui ne croit rêver quand de ces fêtes, de ces triomphes, de cette jeune fille toute parée, accueillie partout par des cris de joie, la pensée se reporte au fatal trajet des Tuileries à la chambre des députés? Elle seule n'a pas changé; c'est la même noblesse, la même grâce, la même possession d'elle-

même. Le danger ne l'étonne pas plus que les splendeurs de Fontainebleau... Mais on a hâte de revenir aux jours brillants de sa vie, qui ont si peu duré.

III



III

Les années qui suivirent le mariage de Madame la duchesse d'Orléans montrèrent réunies toutes les joies que la terre peut donner. Un bonheur complet dans l'intimité de la famille, l'éclat d'une cour jeune et brillante, les hommages sincères rendus non au rang, mais aux rares qualités que l'on commençait à connaître, toutes les espérances de l'avenir alors sans nuage ; rien ne manquait à cette jeune prin-

cesse. Elle était heureuse et le sentait dans toute la plénitude d'une nature vive et réfléchie à la fois.

« Aujourd'hui, » écrit-elle à l'amie de son enfance, le 30 mai 1838, anniversaire de son mariage, « mon cœur est plus heureux et plus reconnaissant que jamais. C'est un de ces jours qu'on salue chaque fois avec une nouvelle émotion. Quelle différence avec l'année passée ! Voilà toutes mes espérances réalisées et de nouvelles qui m'attachent à l'avenir. Une affection profonde et vraie, dont je ne connaissais même pas les prémices ce jour-là, enracinée dans mon cœur, ma position vis-à-vis de ma famille établie sur des bases solides, et fondée vis-à-vis du pays sur un espoir prochain, voilà ces sujets de reconnaissance dont nous pressentions bien quelques-uns, mais qui se sont étendus plus que votre cher cœur et celui de ma mère ne pouvaient l'espérer, plus que le mien n'en avait l'idée. Il est deux

heures. J'étais au milieu du luxe et de la recherche de la corbeille de mariage à cette heure-ci. Quel poids pesait sur moi ! Ce luxe m'est devenu depuis, Dieu merci, assez indifférent, et j'ai appris à regarder ce qui m'accablait comme une condition à accepter, dont je devais apprendre à connaître la véritable valeur. Puis la soirée, ces mariages successifs sans recueillement, qui me firent du mal par l'esprit qui y régnait et qui cependant fixèrent mon bonheur. Oh ! quel souvenir ! Quelle différence ! Bénissons ensemble notre Dieu qui me comble de ses bienfaits et qui a donné à ma vie un but si grand, si beau, si important... Il me paraît que Dieu m'envoie trop de bonheur, et quoique je sente bien qu'il surpasse tout ce que je mérite, je l'accepte avec reconnaissance et je veux en jouir, autant qu'il me sera donné. »

Et lorsque ces espérances se furent réalisées,

quel hymne de joie que ces quelques mots écrits peu d'heures après la naissance du comte de Paris; ses transports de mère s'y confondent avec le sentiment le plus élevé de ses nouveaux devoirs envers la France.

« Que Dieu est miséricordieux! » dit-elle, « votre cœur s'est élevé avec le mien en actions de grâces, il a senti toute l'étendue de mon bonheur; oui, votre enfant est la plus heureuse des mères, et son cœur se trouve presque trop faible pour contenir ce bonheur tout entier. Un monde nouveau se déploie devant moi; un enfant à chérir, les espérances d'un peuple à réaliser par l'avenir de cet enfant. La tâche est grande, elle est belle; que Dieu nous donne sa sagesse et sa lumière. »

L'intérêt passionné qu'elle prenait à la gloire de son pays s'accrut, s'il est possible, de ses joies personnelles. La marche des événements publics, le

mouvement littéraire, tout la préoccupa davantage encore. En s'associant au prince royal, dans l'aimable et intelligent accueil qu'il faisait aux talents et aux esprits distingués, elle préparait déjà le cercle au milieu duquel elle espérait voir grandir son fils.

Mieux que personne elle était capable d'augmenter, parmi les nuances d'opinion les plus diverses, le nombre des dévouements personnels à la famille royale. Mais pleine d'une soumission affectueuse pour l'avis du roi, elle comprit qu'il ne fallait donner aucun prétexte aux partis toujours prêts à supposer une diversité de vues entre l'héritier du trône et le chef de l'État; elle mit une délicatesse scrupuleuse à éviter tout ce qui aurait attiré sur elle une attention et des hommages particuliers. Se refusant au noble plaisir de rassembler autour d'elle une société de son choix, où la malveillance aurait pu voir une coterie politique, elle ne distingua en rien

sa manière de vivre de celle de ses jeunes belles-sœurs. Une partie de ses matinées se passait avec elles dans la chambre de la reine, où chaque princesse avait sa table de travail. Le roi venait le plus souvent les joindre, et se faisait lire, au milieu du cercle de famille, les écrits du jour les plus remarquables. Puis, le soir, la princesse royale prenait sa place auprès de la reine, et, quand celle-ci se retirait, rentrait dans ses appartements et s'occupait seule avec le prince de quelque lecture. La vivacité de leur esprit animait cette vie d'intérieur, et ce n'était jamais par des plaisirs puérils qu'ils cherchaient à se distraire des devoirs un peu monotones de la représentation. Le goût et l'intelligence véritable des arts relevaient jusqu'à la banalité des fêtes de cour. Tantôt les premiers artistes du Conservatoire étaient appelés aux Tuileries, pour exécuter la musique des grands maîtres; avec quel plaisir le roi écoutait ces vieux

airs, souvenirs de sa jeunesse, ils se le rappellent encore! Tantôt Monseigneur le duc d'Orléans rendait à Chantilly, désert aujourd'hui, l'élégante splendeur d'autres temps. Madame la duchesse d'Orléans portait à ces fêtes sa jeunesse et sa gaieté, mais alors, comme toujours, elle craignait de se laisser entraîner au courant du bonheur et s'inquiétait d'une vie si brillante. Un jour, à la veille d'un bal costumé qu'elle devait donner au pavillon de Marsan, elle fit venir une amie, la priant de lui dire, avec toute sincérité, si elle ne croyait pas blâmable d'encourager des amusements trop frivoles, dangereux peut-être. Avec une naïveté charmante, elle demandait et craignait une réponse.

Ce détail, puéril en lui-même, se rattache pourtant au fond de la nature de Madame la duchesse d'Orléans. Elle a toujours eu de ces regards scrupuleux sur elle-même, alors qu'elle semblait le plus

absorbée par l'agitation du moment. Tout l'intéressait dans la vie; mais le même élan qui la portait aux choses l'élevait sans cesse au-dessus d'elles et ramenait sa pensée vers le ciel. C'est ainsi que, jetant un coup d'œil sur l'année qui se termine, son âme se répand en actions de grâces et en prières : « Voici cette année bientôt écoulée, » écrit-elle le 31 décembre 1840, « elle a été riche en bénédictions. Que Dieu nous donne des cœurs reconnaissants et fidèles! qu'il nous fortifie dans sa sagesse pour résister à nos ennemis, à ceux que le monde suggère et à ceux que notre propre cœur nous dévoile! Puissions-nous le servir, ce Dieu de miséricorde, par nos paroles, nos actions, notre vie entière! Qu'il soit avec tous ceux que nous aimons, qu'il les attire à lui, qu'il les protége et les bénisse! Ah! comme le cœur est rempli de vœux, comme chaque année en augmente le nombre! C'est une heure si solennelle dans laquelle on ne

peut penser qu'à Dieu et à ceux qu'on aime! »

Au mois de mai 1841, eut lieu le baptême de M. le comte de Paris. « Voïci le printemps établi dans toute sa magnificence, écrit-elle : il fera le plus bel ornement des fêtes que nous attendons... ces heures passées à Notre-Dame le dimanche 2 mai, seront des heures d'émotion, de prière et d'espérance. Je voudrais que de petites préoccupations ne s'associassent pas à ces émotions. Cependant la crainte de voir mon enfant inquiet, intimidé, peut-être même obstiné dans ce moment solennel, me tourmente beaucoup. Lisez, je vous prie, ce que Fénelon dit au sujet du baptême; ces pages sont belles et instructives. »

Et le lendemain 3 mai : « Rien de plus beau, de plus solennel que la fête d'hier; rien de plus touchant, de plus pur que mon petit ange présenté à

l'autel ; rien de plus profondément ému que mon pauvre cœur de mère dans ce moment. Je ne sais si je me trompe, mais je croyais voir dans tous les yeux des assistants un regard de tendre affection pour cet enfant. Ce n'était pas de la flatterie ; non, c'était de la vérité. Les prières du baptême sont belles ; je les ai suivies durant la cérémonie, et j'ai trouvé ces paroles très-analogues à mes sentiments. »

La naissance de son second fils, le duc de Chartres (9 novembre 1840), avait mis le comble au bonheur de la famille royale. Un horizon nouveau s'ouvrait pour Madame la duchesse d'Orléans : son cœur débordait, mais une pensée sérieuse planait sur ses joies les plus naïves. Pas un plaisir simple qui la trouvât indifférente ; pas un qui ne réveillât en elle un ordre de sentiments élevés.

Quelques fragments de lettres à cette époque

nous permettent de soulever le voile qui cachait au monde cette âme ardente et pure.

« Vous savez, écrit-elle, que la nature a eu de tout temps une grande influence sur moi. Je trouve que nous ne pouvons pas assez nous identifier avec elle par l'observation, car elle est une de ces manifestations admirables par lesquelles Dieu parle à notre cœur. Je crois qu'il est bon de favoriser ce goût dans les enfants; car en admirant la nature, ils apprennent à aimer son créateur. Aussi vous pensez bien que je ne laisse pas échapper un beau couchant, un clair de lune sans le faire remarquer à mon enfant, sans lui parler de celui qui a fait ces merveilles. Il faut que le sentiment du beau se développe sous toutes ses formes dans ces jeunes âmes...

« Hier j'ai pris mon grand courage pour me séparer de Robert[1] et l'établir dans son nouveau lo-

1. M. le duc de Chartres.

gement, près de Paris. C'était une espèce de promenade triomphale qui me serrait le cœur. Paris courait joyeusement en avant : je portais le petit; puis venait ma mère et ensuite toutes les femmes. J'eus la première le bonheur d'endormir le pauvre enfant. Je le recommandai bien à madame G..., qui a pris la surintendance de tout cet intérieur, et j'ai été donner sa soupe à Paris, qui était gentil comme un ange. C'était là une de ces soirées comme je les aime, qui laissent tant de calme au fond du cœur; elles sont rares maintenant, car je réponds, autant que je le peux, aux nombreuses exigences du monde...

« L'âme des enfants s'ouvre plus facilement lorsque nous sommes seuls avec eux. Je tâche d'être, autant que possible, seule avec mon fils. Aujourd'hui je l'ai ramené de Neuilly : il s'endormit dans mes bras, je le couchai sur son lit, je lui rendis

mille petits soins. Vous eussiez dû voir comme il était caressant et tendre. Oh! que la mère bourgeoise est heureuse! »

Et encore, au retour de Monseigneur le duc d'Orléans de son dernier voyage en Afrique :

(Juin 1840). « Voilà mon protecteur, mon ami, ma vie, rentré dans mon petit intérieur... Son absence me semble avoir été un long rêve. C'était une belle journée que celle d'hier : je ne puis la comparer qu'à celle de la naissance de Paris. Mon cœur était plein de reconnaissance et palpitait de joie. Il vint des visites; puis on nous laissa seuls quelques instants. Le petit était enfermé dans ma chambre à coucher. La porte s'entr'ouvrit; il entra un peu intimidé; cependant il donna la main à son père, qui le trouva grandi. La famille partit et nous dînâmes en tête-à-tête. Le petit trottait autour de nous,

chantant, riant et ravissant le cœur de son père qui ne voulait pas en faire semblant. Ce fut une bonne chère soirée de causerie intime. »

Un de ces événements qui, sans cesse, durant les dix-huit années du gouvernement de juillet, rappelaient douloureusement à la France de quel prix lui était la vie du roi, vint interrompre le cours paisible de ces joies domestiques.

« La Providence nous a encore protégés d'une manière bien visible, » écrit-elle après une de ces tentatives d'assassinat; « le roi, la reine, ma tante et tous ceux qui les accompagnaient ont été épargnés, et l'on a vu, pour la huitième fois, que toutes ces tentatives infernales contre une vie aussi précieuse devaient être déjouées..... Le sentiment de la bonté de Dieu a dominé, au premier moment, l'horreur qu'un pareil crime doit inspirer. Sa grâce

remplissait mon âme. Je ne pouvais assez bénir celui qui nous avait préservés d'un si affreux malheur. Nous nous sommes de suite mis en route pour Saint-Cloud, afin de nous réunir à la famille. C'est là surtout que j'ai senti, en revoyant le roi, en l'embrassant du fond de mon cœur, combien Dieu avait été bon de nous le conserver. Nous avons assisté à un *Te Deum* dans la chapelle du château, auquel je me suis associée de cœur, comme vous le concevez. » Une autre fois, à la nouvelle d'un semblable événement, elle entra toute troublée dans la chambre où le comte de Pàris prenait une leçon : « Mets-toi à genoux, » dit-elle, « et remercie Dieu avec moi. »

L'ébranlement de semblables émotions passé, il lui restait un sentiment plus vif de l'instabilité de toutes choses, une sorte de vague terreur à la pensée de son bonheur trop complet. Une lettre écrite de Dreux, le 7 juillet 1841, exprime d'une façon

touchante le trouble presque superstitieux qui la traversait parfois.

« J'ai vu là, pour la première fois, le tombeau de ma pauvre belle-sœur... Là, j'ai vu les caveaux qui doivent nous réunir tous un jour; où tant de larmes devront couler, où les miennes, peut-être, précéderont mes cendres. Toutes ces pensées, en me donnant une teinte très-sérieuse, me portèrent à me remettre de nouveau entièrement et avec une pleine confiance entre les mains du Seigneur. »

Cependant, cette année 1841 s'acheva dans la plénitude des bénédictions terrestres. Tout concourait à en faire espérer d'autres semblables. Le duc d'Orléans, quelque temps malade après son retour d'Afrique, s'était entièrement rétabli. Un voyage qu'il fit avec la duchesse d'Orléans dans le midi de la France où tous deux furent reçus avec enthou-

siasme, avait témoigné de sa popularité croissante. Frappé de sa capacité, le roi l'initiait de plus en plus aux affaires, et augmentait ainsi la confiance de tous dans l'avenir.

« Le prince », écrit Madame la duchesse d'Orléans, « voit chaque jour ses occupations se multiplier à ma grande satisfaction, quoiqu'elles me séparent souvent de lui; je dis à ma satisfaction, car j'ai beaucoup d'ambition pour lui, et lorsque je le vois réussir dans toutes les choses qu'il entreprend, lorsque je vois que la confiance en la sagesse de ses vues augmente de jour en jour, lorsque je vois enfin le roi le charger des choses qui lui tiennent à cœur, j'en suis fière, et cela me tient parfois lieu de lui-même. »

IV

IV

Cependant quelque trouble se mêlait à tant d'heureux présages. La santé de Madame la duchesse d'Orléans, dont elle-même ne prenait jamais aucun souci, préoccupait les médecins; ils insistèrent pour qu'elle se rendît aux eaux de Plombières. On eut de la peine à l'y décider. Il lui en coûtait de quitter ses enfants au moment de l'année où elle en pouvait jouir plus librement, dans cette jolie retraite de

Neuilly, où la vie de famille était moins interrompue par les devoirs du monde.

« Si vous saviez, » écrit-elle quelques jours avant son départ, « combien je jouis de l'été à la campagne, du beau temps, et bien plus des enfants, qui sont si frais, si roses, si gentils et qui passent leur journée sur le gazon ! Ils ont l'air de petites fleurs au milieu des herbes qui les dépassent ! »

Elle céda toutefois aux prières des siens ; mais comme si elle eût voulu recueillir des forces pour des épreuves inconnues, elle sentit le besoin de se fortifier par des secours religieux auxquels elle se prépara avec plus de ferveur encore que de coutume. Le 3 juillet elle quitta l'heureux Neuilly avec M. le duc d'Orléans. Bien que les manœuvres du camp de Saint-Omer ne lui permissent pas de séjourner à Plombières plus de vingt-quatre heures,

il avait tenu à l'y conduire lui-même. Ils étaient accompagnés du général Baudrand, de M. de Montguyon et de madame de Montesquiou, dame de la princesse. En traversant le boulevard extérieur, on passa devant un cimetière, dont l'entrée était bordée de petites boutiques garnies de couronnes et d'ornements funéraires. « Je déteste ces marchands qui exploitent la douleur, » dit le prince ; « voyez, continua-t-il, en parcourant des yeux les diverses inscriptions, ils ont tout prévu ; voici des couronnes pour une jeune fille, en voici une autre pour un enfant en bas âge. » Ces mots émurent la princesse, dont la pensée allait chercher sans doute ses enfants absents ; ses yeux se mouillèrent de larmes. Le prince sourit, et lui prenant les mains, il reprit : « Eh bien ! non, ce ne sera pas pour un enfant, ce sera peut-être pour un homme de trente-deux ans. » Elle releva aussitôt la tête, et, le regardant, lui reprocha affectueusement de ne chasser une triste

image que par une image plus triste encore. Mais il eut bientôt réussi à la distraire, et ce dernier voyage, fait ensemble, s'acheva gaiement.

« Je suis si heureuse, » dit-elle un soir, « que je n'ai pas le moindre désir de guérir. Si je n'avais pas cette épreuve, j'en aurais peut-être une autre plus pénible : de toutes les peines, cette souffrance physique est la plus supportable ; aussi ne vais-je à Plombières que parce que ma famille le désire. »

Bien que le duc d'Orléans eût témoigné le désir d'épargner à la princesse les fatigues des réceptions officielles ; ils furent accueillis dans le département des Vosges avec de grandes acclamations. Partout ils trouvaient des arcs de triomphe préparés, et leur voiture était entourée d'une foule qui semblait joyeuse et empressée. Arrivé à Plombières le 5 juil-

let, le duc d'Orléans employa la journée du lendemain à visiter l'établissement de la princesse, s'occupant avec un soin minutieux de tout ce qui pouvait rendre son séjour agréable. Il la recommanda à plusieurs reprises à ceux qu'il laissait auprès d'elle, leur rappelant qu'elle n'avait jamais su prendre soin de sa santé, et qu'elle était toujours prête à abuser de ses forces dès qu'elle les sentait revenir.

Vers le soir le prince parcourut avec elle la jolie vallée de Saint-Loup, et la voyant rassembler quelques fleurs des montagnes, il cueillit une touffe de scabieuses sauvages et les lui apporta. Ces tristes fleurs n'attirèrent pas alors l'attention, mais plus tard la pensée de ce bouquet de veuve revint à ceux qui l'avaient vu cueillir.

Le 7 juillet, le prince partit de grand matin : « Notre séparation ne sera pas longue heureuse-

ment, disait la pauvre princesse avec émotion; mais le premier moment est toujours pénible à passer. »

Le jeudi 14, le temps était beau, Madame la duchesse d'Orléans jouissait de retrouver ses forces : elle proposa une promenade à la vallée de Gérarmé où habite depuis plusieurs générations une même famille de paysans musiciens qui montrent encore avec orgueil un piano fabriqué par le grand-père. La princesse voulut le voir et se reposa longtemps dans cette cabane, où un jeune berger exécutait sur une mauvaise guitare toutes sortes d'airs, qu'elle essayait gaiement après lui, à la grande joie de la pauvre famille. Il était tard quand on revint à Plombières. La princesse devait recevoir à dîner quelques personnes. Tout animée de sa promenade, les mains pleines de fleurs (trouvées et recueillies le lendemain), elle monta chez elle en

hâte et se mit à sa toilette. Madame de Montesquiou aussi commençait à peine à s'habiller, quand un domestique vint lui dire que le général Baudrand la priait de descendre chez lui. Étonnée de cette demande, elle se la fit répéter à deux fois : « Madame, il vous prie de descendre tout de suite. — Mais, mon Dieu, Monnier, vous avez l'air bouleversé. — Madame, descendez tout de suite, je vous en conjure. — Mon Dieu! qu'est-il arrivé? Le roi est-il assassiné? — Madame, vous pouvez tout prévoir; mais ne restez pas si près de la princesse; descendez sans bruit. »

Elle descendit chez le général, qu'elle trouva une lettre à la main, ne pouvant ni parler, ni se lever de sa chaise. Il lui tendit la fatale lettre, qui ne contenait que ces mots : « Le prince royal est mort. » Le duc d'Orléans avait-il été assassiné? avait-il péri en repoussant une émeute? une ma-

ladie subite l'avait-elle enlevé? Ces quatre mots n'apprenaient que l'irréparable malheur, et il le fallait annoncer à la princesse sans préparation, sans un adoucissement à apporter à sa douleur. L'heure pressait; le valet de chambre, la montre en main, disait : « Il n'y a plus qu'un quart d'heure jusqu'au dîner. Personne ici ne sait la nouvelle : il est possible encore de la cacher à la princesse. » Mais cette idée fut repoussée; on fit appeler le préfet et le médecin. Celui-ci insista pour qu'on ne parlât d'abord que d'une maladie grave. « Il y va de sa vie, disait-il; vous en êtes responsable. » Enfin il fut décidé que le préfet allait lui-même préparer une dépêche arrivée, dirait-on, par le télégraphe, et annonçant que le prince royal était tombé sérieusement malade à Paris. Il n'y avait plus à délibérer; quelques moments encore, et la princesse sortirait de sa chambre.

Madame de Montesquiou, implorant de Dieu la force qu'elle ne pouvait trouver en elle-même, monta l'escalier qui conduisait à la chambre de la princesse, et n'en était séparé que par un palier fermé, puis une porte vitrée. Parvenue à cette porte, elle s'arrêta un instant. A travers le léger rideau qui recouvrait les vitres, elle voyait la princesse terminer sa toilette, puis se diriger vers elle gracieusement parée et la physionomie joyeuse, ouvrir enfin. Immobile contre la muraille, elle ne se sentait pas le courage de prononcer le mot qui devait détruire tant de bonheur. « Quoi ! vous n'êtes pas habillée ? » dit gaiement la princesse. « Mais qu'avez-vous ? » ajouta-t-elle en se rapprochant davantage : « Vous êtes bien pâle ; que vous est-il arrivé ? Un malheur dans votre famille ? vos enfants, votre mari sont-ils malades ? » Madame de Montesquiou lui serrait les mains sans répondre. Ce silence prolongé ne lui faisait rien pressentir... « Non,

Madame, dit enfin madame de Montesquiou, je n'ai pas éprouvé de malheur, mais je n'en suis pas moins bien malheureuse. Je dois annoncer à Votre Altesse Royale une nouvelle... » Ces mots la firent reculer. « Grand Dieu ! qu'est-il arrivé ? mes enfants, le roi ? — Hélas ! Madame, le prince royal est gravement malade. — Oh ! mon Dieu ! il est mort, j'en suis sûre : dites-le-moi... » Et elle tomba à genoux poussant des cris... « Mon Dieu, ayez pitié de moi... ne permettez pas qu'il meure ; vous savez bien que je ne lui survivrai pas. Elle resta quelques moments en prière, puis demanda à voir la dépêche et la relut plusieurs fois. « Ce n'est pas là la formule ordinaire des dépêches télégraphiques, » dit-elle, un doute traversant son esprit, bientôt dissipé par le préfet. Alors elle fondit en larmes. Elle se leva ensuite avec fermeté, et dit : « Je veux partir à l'instant : peut-être arriverai-je à temps pour le soigner encore. » On donna les ordres pour le dé-

part. Par moments elle reprenait à l'espérance. « Peut-être le trouverai-je presque guéri ; oh ! alors, je serai bien grondée ; mais que je serai heureuse d'être grondée ! » Puis la crainte reprenait le dessus : « Il a si peur de m'inquiéter ; il faut qu'il soit bien malade puisqu'il me fait avertir. » Et ses larmes recommençaient à couler.

A huit heures du soir, la triste voiture quitta Plombières, entourée d'une foule sincèrement émue : tous sanglotaient, tendant la main à la princesse, qui faisait à chacun de touchants adieux. Il fallut repasser sous ces guirlandes de fleurs dont les rues étaient encore ornées. La princesse priait et pleurait en silence, sans que personne osât lui adresser une parole. A minuit on arriva à Épinal. Madame de Montesquiou se tenait avec terreur à la glace, tremblant qu'une démonstration publique n'instruisît la princesse de son malheur ; mais la foule, qui remplis-

sait les rues, resta silencieuse. Dans l'obscurité elle vit le général commandant la division s'approcher de la portière; sans oser lui faire de questions, elle lui dit à voix basse : « Nous retournons à Paris. » Il ne répondit rien, et elle comprit à la gravité de son visage qu'il en savait autant, plus qu'elle peut-être. On se remit en route. Vers une heure le courrier annonça une voiture venant de Paris. « Ouvrez, ouvrez, » s'écria la princesse. On la retint dans sa voiture. Mais à ce moment elle vit deux hommes s'avancer vers elle, et reconnut M. Chomel, le médecin de la famille royale. A sa vue elle poussa un cri perçant. « M. Chomel! ah! mon Dieu! le prince... — Madame, le prince n'existe plus. — Que dites-vous? Non, non, ce n'est pas possible! Quelle maladie a pu l'enlever ainsi? Parlez, achevez de me faire mourir. — Hélas! Madame, une catastrophe sans exemple, une chute de voiture... Il n'a point recouvré sa connaissance; quelques mots d'alle-

mand qu'il prononçait de temps en temps ont été son seul signe de vie ; sans doute c'était un souvenir pour Votre Altesse Royale. — Non, ce n'est pas possible, reprenait-elle ; je ne le crois pas. » Puis les sanglots étouffaient ses paroles. Se retournant vers madame de Montesquiou : « Mais cette maladie dont vous m'aviez parlé... — C'était pour préparer Madame. — Comment ! vous saviez la mort... Ah ! quel courage vous avez eu, » ajouta-t-elle avec cette finesse de cœur qui ne la pouvait quitter.

Elle demeura ainsi près d'une heure sur la grande route dans une obscurité profonde, sanglotant au fond de sa voiture, tandis que les personnes de sa suite, assises sur les marchepieds, les portières ouvertes, s'efforçaient inutilement de contenir leur propre douleur : leurs cris éclataient malgré elles et interrompaient seuls le silence de cette nuit.

Quand le jour parut : « Hélas, dit-elle, quel jour commence pour moi ! » Et prenant la main du général Baudrand : « Oh ! mon cher général, vous comprendrez mon malheur plus qu'un autre ; vous saviez ce qu'il valait, vous qui aviez dirigé les premières années de sa jeunesse, vous qui l'aimiez tant ! Oh ! j'ai tout perdu ! et la France, aussi, elle a perdu celui qui l'idolâtrait, celui qui la comprenait si bien. Mais vous ne saviez pas comme moi combien il était bon ; quelle patience, quelle douceur, que de bons conseils il me donnait ! Non, non, je ne puis vivre sans lui... » On voulut lui parler de ses enfants : « Mes pauvres enfants ! » reprit-elle. « Dans ce premier moment de ma douleur, je ne sens rien que pour lui ; c'est lui qui avait tout mon cœur. »

A quatre heures du matin, ses belles-sœurs, qui étaient venues au-devant d'elle, la rejoignirent ; elles se jetèrent, sans parler, dans ses bras, et

prirent place dans sa voiture, à ses côtés. De ce moment, elle parut absorbée dans une seule pensée : contempler encore une fois les traits de celui qu'elle ne pouvait plus revoir vivant. L'on s'arrêtait à peine quelques instants dans les villages les moins peuplés pour prendre un peu de repos.

Après deux cruelles nuits, on arriva à Neuilly, le 16 juillet, vers neuf heures du matin. Le roi avait éloigné sa maison, et attendait la Duchesse avec sa famille et les jeunes princes, arrivés la veille du château d'Eu. On l'entraîna dans un salon d'où se faisaient entendre, par intervalles, quelques paroles entrecoupées. « Oh! ma chère Hélène, lui disait le roi, le plus grand des malheurs accable ma vieillesse. — Ma fille chérie, vivez pour nous, pour vos enfants, » reprenait la reine avec sa douce autorité.

Au bout de peu de minutes, la duchesse d'Orléans

sortit du salon, soutenue par le roi et par M. le duc de Nemours. La reine et ses enfants la suivaient en pleurant. Elle s'achemina vers la chapelle où avait été déposé le corps du prince royal. Le cercueil, déjà refermé, hélas! occupait le milieu de la chapelle, toute tendue de noir. Elle s'agenouilla auprès, fixant un regard sur ce long drap de velours qui le recouvrait, et, après une courte prière, elle se releva fortifiée et se rendit dans son appartement pour revêtir les habits de veuve qu'elle n'a plus quittés.

Ceux qui l'ont vue alors sont restés frappés de l'immobilité et de la pâleur de son visage; la vie semblait s'être retirée d'elle, et elle resta longtemps dans un état de stupeur qui faisait craindre pour une santé si frêle.

V

V

Cependant un même courage, puisé dans la foi, soutint tous ces cœurs brisés.

« Oui, le Seigneur qui nous frappe, » écrivait-elle cinq mois après le funeste événement, « est un père miséricordieux, j'en ai la conviction inébranlable, lors même que je n'éprouve pas ses douceurs et ses consolations. Je suis au milieu de

l'épreuve qui exige une foi aveugle; par instants, je la sens bien forte, et alors l'amour et l'espérance me sont accordés comme un rayon d'en haut; mais parfois aussi je sens toute la misère de la nature, et il m'est impossible de m'élever vers Dieu. Que de patience Dieu doit avoir avec nous! Comment n'en aurions-nous pas pour supporter le fardeau qu'il nous impose? »

Et le 14 juillet de la même année, elle écrit de Dreux : « La date de cette lettre vous dira assez ce que mon cœur éprouve en traçant ces lignes; mais que votre cœur ne se trouble pas, que votre affection pour moi ne vous fasse pas souffrir.

« Remerciez Dieu pour moi; il m'a puissamment secourue; il m'a fait goûter sa paix, sa présence; il m'a fait respirer le parfum de l'éternité; et mon âme qui, en arrivant ici, était abattue et desséchée

comme une terre déserte, se trouve fortifiée, remontée, pleine de reconnaissance envers ce Dieu miséricordieux qui, du sein de la mort, fait germer des consolations si douces; c'est une prière exaucée. Je criais vers Dieu en me rapprochant d'ici : Ne me laisse pas défaillir; ne laisse pas mon âme au désespoir comme naguère, où seule, devant cette tombe, je ne vis que le néant de cette vie, où l'éternité resta voilée. Dieu a eu pitié de moi, il m'a fait la grâce de pouvoir pleurer des larmes douces, et je dirai presque des larmes de joie. Mon cœur a été pénétré de cet avenir de félicité éternelle; il me semblait être enlevée déjà au monde, à ma douleur; il me semblait être en rapport avec cette âme bien-aimée et goûter en partie cette félicité qu'elle respire. Paix, joie, lumière, miséricorde, louanges à ce Dieu mille fois miséricordieux! Voilà ce qui retentissait dans mon âme; remerciez-le, ce Dieu qui, au milieu de la mort, m'a fait goûter les bien-

faits de son amour. Les jours précédents ont été terribles. C'est la raison pour laquelle je ne vous ai pas écrit. Le 6, anniversaire du dernier beau jour de ma vie; le 7, celui de son départ de Plombières; le 10, où je fus inaugurer par mes larmes et mes prières cette chapelle où le malheur de ma vie s'est accompli[1]; le 11, jour de l'inauguration solennelle; enfin le 12, jour de notre pèlerinage à Dreux; j'ai souffert mille morts, et j'étais dans un accablement affreux, jusqu'à ce que dans le caveau j'ai retrouvé le Seigneur. Maintenant je me sens en paix avec lui, avec ma croix, avec mon avenir sur cette terre. Dimanche, j'irai communier à dix heures, à Paris, pour demander encore au Seigneur l'affermissement de mon âme dans cette paix, dans cette foi, dans cet amour que rien ne devrait plus troubler. »

1. La chapelle Saint-Ferdinand, construite à la place même où est mort M. le duc d'Orléans, a été inaugurée le 11 juillet 1843.

... Mais cette foi, cet amour avaient leurs défaillances; si Dieu lui prêtait parfois des ailes pour aller près de lui chercher des forces, quand elle redescendait sur la terre, son fardeau lui paraissait bien pesant encore; et le ciel entrevu, la douleur revenait, avec ses déchirements, ses âpres souvenirs, ses langueurs : un événement de famille, un visage revu, une date suffisait à la réveiller.

« Ah! que j'ai souffert en parlant à N... du sacrifice que lui fait sa femme! Que je la trouve heureuse de pouvoir lui prouver qu'elle l'aime plus que tout au monde, et que pour le suivre elle quitte ce qu'elle a de plus cher, ses enfants; que je l'envie!... Mais pourquoi mêler mes larmes à chaque événement de la vie, à chaque circonstance étrangère? Ma douleur est comme une glace dans laquelle se reflète chaque objet. »

1843. « Voici ma belle-sœur mariée. Vous aurez

su que je n'ai pas eu le courage d'assister à la cérémonie du mariage. J'ai été plusieurs fois à Saint-Cloud pour revoir ma bonne Louise. Je l'aime tant que j'irais je ne sais où pour la retrouver. La reine et Victoire me firent du bien par leur affection si vive, si tendre! Toute la famille me toucha, je sentais que chacun souffrait pour moi. Mon cœur était à Fontainebleau, dans le passé. J'entendais un son frapper à mon cœur, un son qui parlait de consolation, d'éternité, de revoir. J'ai passé la nuit à écrire, à penser... Je me suis décidée à paraître parfois au salon, ce qui me coûte horriblement. Hier, les compliments de condoléance d'un général m'ont fait éclater : cela m'arrive souvent. Je n'y reste pas longtemps, mais je vois que le roi et la reine sont aises du parti que j'ai pris, et cela doit alléger le mal que je ressens...

« J'ai dû recevoir les ministres et les personnes

de la maison avec Paris ; c'était le soir ; les appartements où *il* avait brillé si souvent semblaient de nouveau animés. Ils étaient de nouveau éclairés comme jadis, tout avait l'aspect de fête, mais quelle fête, hélas ! Au milieu de ce monde, il n'y avait qu'une pensée, qu'un regret, et, au-dessus de toutes ces têtes qui s'élevaient autour de moi, planait une figure noble et chérie, le portrait du prince, fait par M. Ingres, et placé dans mon salon : c'est sous son regard que doivent se passer tous mes actes. »

« ... Rien de nouveau dans notre intérieur calme et triste. Les beaux jours de printemps font sourire mes enfants et me font, à moi, un mal affreux. Cette saison, il l'aimait tant ! nous faisions des promenades ensemble, nous allions rejoindre les enfants à Neuilly. Là, il me faisait des bouquets des premières fleurs ; il ne voulait plus en mettre lui-même à sa boutonnière comme jadis : « Ce n'est pas assez

« grave pour un homme qui a passé trente ans. » Il faisait sortir les enfants toute la journée, et quand je les faisais rentrer il me disait en riant : « Tu crois « que les enfants sont bien, quand ils sont sous ton « regard ! » Nous dînions quelquefois à cinq heures, pour sortir en voiture après dîner. Nous passions la soirée, dans ce jardin embaumé de Neuilly, à faire d'énormes bouquets. Nous rentrions à neuf heures, on causait, on devisait de tous les sujets graves et sérieux du moment. La politique du jour nous menait au sujet favori, à la grandeur morale de la France, à son influence dans le monde, à sa défense, à sa position isolée, à la valeur morale du peuple, etc., etc.; je sentais l'ardeur infatigable de cet esprit, et le calme, le sang-froid admirable avec lequel il jugeait son pays, sa position et son avenir.....

« Voilà encore un printemps, encore cet air doux

qu'il respirait si volontiers, ces fleurs, ces oiseaux qu'il observait, qu'il me faisait remarquer; encore ces enfants si heureux qui courent dans la prairie; mais tout est changé. Ce monde n'est plus le même pour moi. Ce ciel, ce soleil n'ont plus d'éclat, ou plutôt, leur éclat me fait mal; je voudrais me cacher, ne pas voir ce réveil qui ne réveille que ma douleur..... »

Et quelques semaines plus tard : « Vous avez raison de croire que ce mois qui se terminait par le plus beau jour de ma vie (non qu'il fût beau par lui-même, mais par ses promesses), vous avez raison de croire qu'il me fait repasser par toutes les comparaisons les plus déchirantes. Ce soir, il y a six ans, je vis pour la dernière fois le coucher du soleil sur la terre natale. La confiance qui m'avait animée pendant tout le voyage me manqua un moment. Je ne sais si vous vous rappelez la peine que

vous eûtes alors à me remettre, à me donner courage. Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai, ce dernier soir passé en Allemagne. Je sentais, au milieu de l'espoir qui m'animait, une douleur indéfinissable que j'attribuais alors à la solennité du moment et qui me semble aujourd'hui comme un pressentiment de mon malheur; mais, si mon malheur est immense, mon bonheur a été sans pareil..... Je tâche de devenir reconnaissante, non-seulement des biens qui me restent encore, mais aussi de ceux que j'ai possédés. »

Un accident, qui pensa coûter la vie à la famille royale presque tout entière, interrompit le cours de ces journées tristement uniformes, où elle « parcourait un à un les degrés de la douleur ! » Dans le récit détaillé qu'elle fait à son amie, elle lui peint vivement sa reconnaissance envers Dieu, qui a sauvé tous les siens comme par miracle, mais l'amertume

de ses souvenirs s'y mêle, malgré elle, aux expressions de sa joie.

« Château d'Eu.

« Hier le roi voulut sortir en char à bancs ; je lui demandai la permission de l'accompagner avec mes deux enfants, ce que je n'avais jamais fait encore. Le roi se plaça sur le premier banc avec Aumale et Paris ; la reine, moi et Robert, sur le second ; Françoise et Clémentine, sur le troisième ; puis Joinville et Auguste. Le roi descend à ***, petit village au bord de la mer, où il visite une batterie, fait tirer un canon par Paris, qui y mit la mèche allumée avec un courage qui enchanta tout le monde. Il remonte en char à bancs pour regagner le Tréport, où il se propose de visiter une seconde batterie. Pour aller au Tréport, il faut traverser un pont qui passe sur une écluse de chasse ; la reine demande en grâce à descendre, déclarant qu'il y a danger à traverser ce

pont dont les garde-fous sont imperceptibles. J'y avais passé la veille et mes chevaux s'étaient effrayés ; je le dis au roi, je le supplie de descendre : « Ce sont des enfantillages, s'écrie le roi, allons. » Le canon gronde au même moment, l'écluse s'ouvre, les chevaux se lancent, trois se précipitent dans l'abîme. Le char à bancs eût été entraîné si le postillon des timoniers n'avait pas maintenu, avec un rare sang-froid, ses chevaux qui étaient sur le point de se précipiter de même. Le train se brise heureusement et le char à bancs s'arrête. Je ne vous dirai pas ce que j'ai éprouvé en ce moment qui me parut un siècle. Le roi et mes enfants dehors, je ne pensai plus à rien, je serais restée volontiers. Mon cœur était pénétré en voyant tous ceux que je chéris sauvés. Je remerciai Dieu ; et cependant il se mêlait un peu d'amertume à cette prière ; elle ne fut pas pure de tout murmure. Pourquoi cette protection qui nous a sauvés s'est-elle démentie alors? Pour-

quoi échapper aujourd'hui, par miracle, à un danger mille fois plus grand que celui qui fut si cruel par ses résultats? Pas même un cheval n'a été blessé! Cette chute de vingt-cinq pieds de haut dans le gouffre des eaux bouillonnantes n'a pas même amené une égratignure, et alors une chute si légère a tout détruit!... Plus on pense, plus on creuse et plus on murmure. Je ne le veux point cependant, mais mon pauvre cœur y est contraint malgré moi.

« Après l'événement, le roi se rendit à pied, avec nous tous, à la batterie du Tréport. Une foule immense le suivait avec des acclamations de joie; tous avaient l'air heureux; moi seule je pleurais au milieu de ce cortége qui m'en rappelait un autre où le roi, aussi à pied, donnant aussi le bras à la reine, suivait la victime. »

Ce fut, ainsi qu'on le pouvait prévoir, par ses

enfants que la vie rentra peu à peu en elle. « Ce sont eux qui me font vivre, » disait-elle, « et qui parfois me cachent ce qu'il y a au fond de la coupe... Tout est couvert pour moi d'un voile de mélancolie, excepté la joyeuse vie de mes enfants... »

« Aujourd'hui, jour de la fête de Paris, j'ai fait venir les enfants pauvres de la ville d'Eu et du Tréport, ce qui a fait grand plaisir au petit. Moi-même, dans ce jour, j'ai cherché à ne pas approfondir mon cœur; je me suis faite enfant et j'ai joui comme un enfant de la joie de ceux qui m'entouraient. »

Elle confondit sa vie avec celle de ses fils, et les moindres circonstances ramenaient instinctivement sa pensée vers eux.

« J'ai été dernièrement avec la reine chez

M. Scheffer. Son Saint Augustin m'a vraiment édifiée : c'est un chef-d'œuvre. Rien de plus sublime que la physionomie de sainte Monique ; on la croit déjà au ciel; son regard est plein de Dieu; j'en ai été fort touchée, surtout en sentant la petite main de Paris dans la mienne. »

Élever ses fils comme leur père les voulait élever, travailler ainsi au bonheur de la France pour laquelle elle ne pouvait plus rien que par eux, devint l'intérêt unique et passionné de son esprit. On était touché de voir une intelligence si rare s'absorber dans les soins les plus minutieux donnés à leur santé, à leurs jeux, à leurs premières études, et il n'y paraissait rien de puéril, car elle y portait un sentiment aussi élevé que le but où elle voulait atteindre, et qui était toujours présent à sa pensée. Aussi, l'attention qu'elle donna à la politique, l'assiduité qu'elle mit à suivre les discus-

sions des chambres, ses inquiétudes trop bien justifiées sur l'état des esprits, vers la fin de 1847, ne furent qu'une des formes de sa vigilance maternelle éveillée sur tous les points. Tout étrangère qu'elle fût par sa naissance, personne n'était doué plus qu'elle de l'instinct national, qualité précieuse aussi rare que le patriotisme lui-même. Elle avait avec la France cette sorte de sympathie qui ne suppose pas nécessairement l'approbation, mais l'intelligence des idées dont un pays est agité. Des premières elle sentit le frémissement qui précède l'orage, et bien qu'elle ne se rendît pas plus que d'autres un compte exact de la nature et de l'étendue du danger, le trouble qui gagna les esprits aux premiers jours de février et qui se répandit bientôt à la cour, elle l'éprouvait dès longtemps.

« Il y a, » écrit-elle en 1847, « des sujets amers à l'ordre du jour qui me font ouvrir les journaux

en rougissant. Je suis triste au fond de l'âme de ce malaise général qui règne dans les esprits, de la désaffection, du discrédit qui rejaillit sur les classes élevées, de ce dégoût qui gagne tout le monde. Nous allions trop bien; on s'est engourdi, on a lâché la bride...

« L'ébranlement moral se manifeste non par des secousses subites, ou par des bouleversements, mais par la faiblesse qui gagne les chefs et l'indifférence qui gagne le peuple. Il nous faut une réaction. Pour réprimer le mal, il faut une main habile; pour le guérir, il faudrait un cœur sympathique. Hélas! ma pensée ne rencontre qu'un prince qui ait compris cette époque, dont l'âme délicate éprouvait le contre-coup des souffrances morales du pays: non, il les devinait plutôt! Il aurait su retremper son pays, lui imprimer un nouvel élan; la fermeté aurait secondé ses intentions; l'habileté aurait

prêté appui à sa droiture; la France a besoin de lui; mais Dieu le lui a enlevé!

« Quel sera notre avenir? C'est une pensée qui agite mes nuits et trouble mes heures de solitude. Le mal est profond, parce qu'il atteint les populations dans leur moralité. Est-il passager, ou est-ce le symptôme de l'affaiblissement? Je ne saurais prononcer, mais je demande à Dieu de répandre un souffle vivifiant sur notre vieille terre de France. »

Quelque exagérées que fussent les prétentions des partis, Madame la duchesse d'Orléans aurait voulu qu'on s'en préoccupât au moins comme d'un symptôme, et s'affligea de voir les ministres du roi pleinement rassurés parce qu'ils voyaient de leur côté la raison et le droit. Mais ses craintes, ses préférences pour une politique qu'elle croyait plus propre à affermir le trône, en calmant les passions hos-

tiles, elle mit autant de loyauté à les exprimer devant tous les membres de la famille royale, que de réserve à ne les pas laisser sortir de ce cercle intime. Si elle s'est trompée, en croyant qu'il était possible de prévenir les désastres de 1848, il faut convenir que les prévisions de bien d'autres ont été mises en défaut. La malveillance pourrait seule lui reprocher de les avoir pressentis, et personne n'oserait, de bonne foi, l'accuser de s'y être préparée, parce qu'elle les avait prévus.

Au surplus, la seule réponse digne d'elle sera le simple récit de chacune de ses actions, de ses paroles, presque de ses gestes, dans cette journée du 24 février, où l'inattendu, la soudaineté inouïe de l'événement ont mis à découvert le fond du cœur de chacun. Il en coûte de passer sous silence les plus rares exemples de dignité et de courage qui reposent l'âme du spectacle de ces tristes temps.

On a peine à ne pas s'arrêter devant la majestueuse figure de la reine, si fière dans le danger, si soumise dans le malheur; à ne pas rendre hommage au prince qui a si noblement sacrifié ses droits, affronté tous les périls, sans autre ambition que celle de soustraire à la mort la veuve et les enfants d'un frère tendrement regretté[1], sans autre mobile que celui du devoir. Mais comme il ne nous appartient pas de retracer un ensemble de faits tant de fois racontés, que d'ailleurs nous ne nous sommes proposé d'autre but que de faire connaître Madame la duchesse d'Orléans, c'est elle seule que nous voulons suivre au milieu du désordre général, elle seule que nous verrons aux Tuileries. Si nous avons eu le bonheur d'atteindre notre but, Madame la duchesse d'Orléans ne paraîtra pas autre, en ce

1. « J'aime Nemours encore plus qu'un frère, disait M. le duc d'Orléans; j'ai plus de confiance en son jugement qu'au mien. »

jour du 24 février, qui fait toute sa gloire aux yeux du public, qu'elle n'était la veille, qu'elle ne fut le lendemain, et les circonstances auront servi seulement à manifester ses grandes qualités; toujours ce même mélange de délicatesse féminine dans les sentiments, de fermeté dans l'action, d'exquise sensibilité et de force sur elle-même, qu'elle a montrées en toute occasion.

VI.

VI

La nuit du mercredi au jeudi 24 fut pour la princesse une nuit d'angoisses; l'inquiétude commençait à gagner les moins timides; « nous n'avions pas même la force de prier, » disait-elle; et en effet, ce qui tout à l'heure ne paraissait qu'une crise ministérielle prenait tout à coup l'aspect d'une révolution. Moins on y était préparé, plus le désordre était grand; en quelques heures on avait épuisé

toutes les solutions régulières qui ne satisfaisaient plus déjà l'attente fébrile d'un peuple saisi de vertige. Chaque minute emportait l'espoir que la minute d'avant avait apporté; les noms les plus populaires jusque-là se succédaient au pouvoir : à M. Guizot, M. Thiers; à M. Thiers, M. Odilon Barrot. La réforme, cette dernière concession dont on devait croire l'effet magique pour calmer, comme il l'avait été pour soulever des passions factices, avait été promise, et la nouvelle répandue de rang en rang dans la garde nationale, et parmi les groupes qui se pressaient aux grilles des Tuileries, ne produisait aucune impression, comme si les mots fussent frappés d'impuissance.

Au milieu des avis, des bruits contradictoires que chacun lui apporte dans une inexprimable confusion, le roi se décide à tenter un dernier effort. Suivi de ses fils et de ses aides de camp, dont plusieurs n'ont

pas eu le temps de mettre leur uniforme, il monte à cheval et passe en revue les troupes rangées dans la cour intérieure et sur la place du Carrousel. La reine et les princesses, près d'elle Madame la duchesse d'Orléans et ses jeunes fils, sont aux fenêtres, le suivant des yeux avec anxiété. Des cris nombreux de « Vive le roi! » raniment un instant leurs espérances; mais bientôt ces cris sont couverts par ceux de « Vive la réforme! » Le roi ne se fait pas d'illusion. Il sent à la froideur avec laquelle il est accueilli dans la garde nationale, que ses appuis naturels, ceux sur qui il devait compter l'abandonnent; sa physionomie n'exprime ni crainte ni agitation, mais la calme tristesse d'une homme frappé au cœur. Il rentre dans son appartement, et tandis qu'assis, la tête dans les mains, il réfléchit quelques minutes, un officier entre précipitamment et lui crie : « Sire, il n'y a plus un moment à perdre, donnez des ordres ou abdiquez. » Il était onze heures du matin envi-

ron. Le roi après un moment de silence, dit : « J'ai toujours été un roi pacifique, j'abdique. » Puis, se levant, il ouvre la porte du salon où la reine et les princesses étaient réunies, et répète d'un ton ferme : « J'abdique. »

A ces mots la reine et les princesses se précipitent vers lui et le conjurent de reprendre ces funestes paroles. Madame la duchesse d'Orléans, inclinée respectueusement devant lui, prend ses mains qu'elle baise avec tendresse. « N'abdiquez pas, sire, n'abdiquez pas, » lui dit-elle en fondant en larmes. Mais le roi, sans répondre, rentre dans son cabinet où le suivent toutes les princesses, et se met lentement à écrire l'acte d'abdication, qu'il relit ensuite à haute voix : « J'abdique, y était-il dit, cette couronne que la voix nationale m'avait appelé à porter, en faveur de mon petit-fils le comte de Paris. Puisse-t-il réussir dans la grande tâche qui lui échoit aujourd'hui ! »

« Puisse-t-il ressembler à son grand-père ! » s'écrie la reine. Madame la duchesse d'Orléans renouvelle ses instances passionnées auprès du roi; elle le supplie « de ne pas charger son petit-fils d'un fardeau que lui-même ne croit plus pouvoir porter. » Un instinct de mère lui disait trop bien « qu'ôter la couronne au roi, ce n'était pas la donner à son fils. » Quand elle n'espéra plus rien obtenir par ses prières, quand le roi eut achevé la dernière lettre de son nom, elle se jeta en pleurant dans les bras de la reine. Quelques minutes elles se tinrent les mains en silence. Ces instants furent courts : on pressait le roi de partir; des paroles d'adieu furent échangées en hâte. Il sort suivi de la reine et de quelques-unes des princesses. M. le duc de Montpensier n'hésite pas à laisser sa jeune femme malade, qu'il confie à un ami, pour aller protéger le départ de son père.

Le roi, en quittant les Tuileries, croyait encore que son éloignement apaiserait le tumulte, qu'il laissait son petit-fils sur le trône, et sa belle-fille entourée ; mais les événements marchaient plus vite que l'imagination ne les pouvait suivre. A peine il sortait de son palais, que déjà la royauté elle-même était mise en doute. Les insurgés approchaient des grilles de la cour intérieure et tentaient de les ébranler. La foule, qui se pressait tout à l'heure dans les salons du roi, s'était dispersée, et Madame la duchesse d'Orléans n'avait plus autour d'elle que sa maison (pas un de ceux qui la composaient ne l'abandonna un instant), et quelques députés qui la pressaient de prendre la régence, selon eux la dernière chance de salut pour la monarchie. « C'est impossible, leur répond-elle ; je ne puis porter un tel fardeau ; il est au-dessus de mes forces, personne n'est préparé à me voir ré-

gente, moi, moins que personne... » Tandis qu'elle parle, les coups de fusil se rapprochent; quelques minutes encore, et les Tuileries vont être envahies. Elle peut fuir, sauver sa vie et celle de ses fils, ou tenter au péril de ses jours et des leurs, de conserver la couronne à M. le comte de Paris, et de défendre les droits qu'il tient de la France. Placée entre ces deux alternatives, le devoir lui apparaît clairement tracé : elle n'eut ni hésitation ni trouble. Prenant la main de ses deux enfants, elle traverse avec eux les longues galèries qui la séparent de son appartement, et s'arrête sous le portrait de leur père[1] : « C'est ici qu'il faut mourir, » dit-elle avec calme; puis elle donne l'ordre d'ouvrir toutes les portes, prête à subir et à voir subir à ses enfants

1. « C'est sous ce portrait que doivent se faire toutes mes actions importantes. » (Janvier 1843.)

Ce n'était pas, comme l'on voit, l'exaltation du moment qui la faisait agir.

la plus affreuse mort, si son tranquille courage ne parvient pas à dominer l'esprit mobile de cette multitude en démence, dont les cris arrivent déjà jusqu'à elle.

En cet instant, deux députés[1] entrent précipitamment, et, de la part de M. le duc de Nemours, l'avertissent de se rendre sans retard à travers le jardin au pont tournant; lui-même a été veiller sur le départ du roi, et va revenir auprès d'elle afin de protéger sa sortie des Tuileries. Elle croit voir en eux un secours envoyé du ciel; elle n'a pas le temps de faire de questions, et se met en marche presque portée par le groupe qui l'environne, cherchant à la garantir contre les baïonnettes qui étincelaient aux grilles du Carrousel. Comme elle traversait le guichet du jardin, l'émeute prenait possession des Tuileries.

1. MM. Dupin et de Grammont.

Arrivée sur la place Louis XV, la princesse aperçoit Monseigneur le duc de Nemours à cheval; mais séparés par la foule, ils ne peuvent se concerter. Elle ignore les mesures qu'il a prises pour la conduire à Saint-Cloud. Son courageux instinct la pousse vers les boulevards; là, elle se trouvera en face du vrai peuple de Paris, non plus d'une troupe d'insurgés. Peut-être y périra-t-elle; mais peut-être aussi sa présence le ramènera-t-elle à la raison. — M. Dupin l'en détourne de tout son pouvoir. Une voix crie : « A la Chambre ! » chacun répète : « A la Chambre ! » Croyant suivre la pensée du duc de Nemours, elle se dirige, ou plutôt elle se laisse entraîner de ce côté. Lui-même la voit de loin sans pouvoir l'arrêter, et n'a plus qu'à la suivre. La foule, bien disposée en ce moment, criait : « Vive la duchesse d'Orléans ! Vive le comte de Paris ! » Elle forme comme deux murailles au milieu desquelles la princesse avance, tenant la main du comte de Paris, tandis que derrière elle,

M. Scheffer, en officier de la garde nationale, porte dans ses bras le petit duc de Chartres malade, enveloppé d'un manteau. En ce même moment, M. Odilon Barrot allait chercher aux Tuileries Madame la duchesse d'Orléans pour la mener à l'Hôtel de Ville ; mais il n'y put pénétrer : il revint à la Chambre, où il n'arriva qu'après elle.

Quand la princesse entra dans l'Assemblée, le désordre y était extrême : les députés se pressaient à la tribune ; une foule étrangère encombrait les couloirs, barrant le passage au cortége royal. Quelques cris de : « Pas de princes ! Nous ne voulons pas de princes ici ! » se firent entendre, mais furent bientôt couverts par les cris plus nombreux de : « Vive la duchesse d'Orléans ! Vive le comte de Paris ! » Elle prit place auprès de la tribune, et y resta debout, ses deux enfants à ses côtés ; derrière, les personnes de sa suite, luttant avec effort

pour refouler le public qui se pressait autour d'elle. M. Dupin monte à la tribune ; il annonce que l'acte d'abdication va être apporté à la Chambre par M. Barrot ; en attendant, il insiste pour que les acclamations unanimes qui ont accueilli le comte de Paris comme roi, et Madame la duchesse d'Orléans comme régente, soient consignées au procès-verbal. A ces mots, de violentes protestations éclatent dans une partie de la Chambre et des tribunes. Le président croit devoir inviter les personnes étrangères à la chambre à sortir, et engage la princesse à se retirer « par respect pour le règlement ». « Monsieur, ceci est une séance royale, » lui répond-elle. Quelques amis effrayés du tumulte croissant la supplient de sortir. « Si je sors d'ici, mon fils n'y rentrera plus ; » et elle reste immobile à sa place. Mais la foule avançait toujours, le bruit augmentait, et la chaleur devenait si excessive, que les jeunes princes ne respiraient plus qu'avec peine.

L'on fait monter la princesse par le couloir de gauche, qui longe l'hémicycle, jusqu'aux gradins supérieurs, placés en face de la tribune : elle s'y asseoit avec le duc de Nemours et ses enfants. En ce moment, M. Odilon Barrot, revenu des Tuileries, a obtenu le silence. « La couronne de Juillet repose sur la tête d'un enfant, » dit-il..... Aux acclamations de « Vive le comte de Paris ! » Madame la duchesse d'Orléans se lève comme pour prendre la parole. D'un côté de la chambre, on lui crie : « Parlez, parlez. » De l'autre on cherche à étouffer sa voix. Elle commence ces mots : « Nous sommes venus ici, mon fils et moi... » mais aussitôt interrompus. Elle fait un nouvel effort, sans parvenir à se faire entendre, et se rassied. Plusieurs orateurs se succèdent au milieu d'une confusion impossible à décrire. Enfin, M. de Lamartine s'avance vers la tribune. A ses premières phrases, les amis de la princesse reprennent espérance ; mais avec son doux et triste sourire, elle leur indique

d'un léger signe du doigt qu'elle ne partage pas leur illusion[1]. Vers la fin du discours, des coups violents retentissent dans la salle ; les portes de la tribune des journalistes, située à la droite de la tribune, sont enfoncées par une troupe de gens armés qui s'y précipitent en vociférant ; ils braquent leurs fusils chargés sur la chambre, les promenant de côté et d'autre jusqu'à ce qu'ils aient aperçu le groupe royal, qu'ils ajustent. La plupart des députés quittent la salle. Madame la duchesse d'Orléans et ses fils se trouvent à découvert ; il n'y a plus entre elle et les balles qu'un petit nombre de députés restés à leur place devant elle. Au calme de son visage on eût dit qu'elle seule ne courait ici

1. Lors de la discussion de 1842 sur le projet de régence, Mme la duchesse d'Orléans, parlant du discours de M. de Lamartine et des éloges qu'il lui avait prodigués, dit : « Il n'a pas parlé pour moi, il a parlé contre le gouvernement du Roi. »

aucun danger; se penchant vers le banc le plus proche, elle pose doucement sa main sur l'épaule d'un député. « Quel conseil me donnez-vous? » lui dit-elle d'une voix où ne se trahissait aucune émotion. « Madame, les députés ne sont plus ici, il faut aller à la présidence pour rallier la Chambre. » « Mais comment puis-je m'y rendre ? » répond-elle, toujours sans bouger et sans paraître s'inquiéter des canons de fusils qui brillent au-dessus de sa tête. « Suivez-moi, » lui dit M. Jules de Lasteyrie. De gradin en gradin, il la fait descendre jusqu'à l'extrémité gauche de la salle, où se trouve une sortie réservée aux seuls députés, qui donne sur un corridor à peine éclairé; une porte à deux battants, dont l'un fermé, ne s'ouvre qu'en dedans; l'autre ouvert, sépare la salle de ce corridor. M. de Lasteyrie s'y fraie un passage en écartant la foule de ses bras; il aperçoit une compagnie de gardes nationaux en dehors de la porte, et leur crie de se former en haie

pour protéger Madame la duchesse d'Orléans, qui le suit, ce qu'ils font aussitôt[1].

Mais pendant ce temps la foule s'est reformée; la princesse et ses enfants ont été acculés contre le battant fermé, et ne peuvent plus avancer. Elle se dégage cependant, et avant de pouvoir ressaisir dans l'obscurité la main de ses fils violemment séparés d'elle, on l'entraîne à travers la haie jusqu'au salon de la présidence. Là, ne se voyant pas suivie de ses enfants, elle pousse des cris de désespoir qui remplissent la salle et couvrent le bruit du tumulte. On n'entend plus que ces mots: « Mes enfants! mes enfants! » prononcés avec une étrange énergie. Les enfants ont été retenus dans l'étroit

1. De son exil, Madame la duchesse d'Orléans envoya un souvenir à chacun de ces braves gens qui, en accomplissant simplement leur devoir, ont contribué en ce jour à préserver sa vie.

passage. Le duc de Chartres, renversé et perdu un instant sous les pieds de la foule, est relevé et conduit dans l'appartement d'un des huissiers. Un ouvrier en blouse saisit le comte de Paris et le serre fortement dans ses bras, pour le défendre sans doute, mais au milieu du bruit, du désordre, de l'obscurité, chacun se méfie de son voisin. On arrache le malheureux enfant qui est porté ou plutôt lancé de bras en bras jusqu'au corridor, où M. de Montguyon parvient à le faire sortir par une fenêtre basse donnant sur une cour intérieure, et le ramène à sa mère.

A peine l'a-t-elle aperçu, à peine sait-elle le plus jeune en sûreté, que toute trace d'émotion disparaît. La vue de son fils lui a rendu, en une seconde, toute sa présence d'esprit, et passant sans transition d'un désespoir violent à une entière possession d'elle-même, elle prend de nouveau conseil de

ceux qui l'entourent. On ne peut plus songer à réunir les députés dispersés; le salon de la présidence peut être envahi ainsi que la Chambre vient de l'être; les Invalides sont le lieu le plus proche; elle y trouvera au moins un asile temporaire, et y pourra délibérer sur le parti qui lui reste à prendre. Une voiture se trouvait à la porte de la présidence; la princesse y monte et se place dans le fond avec le comte de Paris, deux gardes nationaux devant; M. de Lasteyrie, sur le siége, prend les rênes des mains du cocher pour hâter le départ; M. de Mornay court à la portière de la voiture, et arrive presque en même temps qu'elle à la grille des Invalides. La princesse monte à l'appartement du gouverneur. Par une véritable fatalité, le maréchal Molitor, malade, ne peut sortir de sa chambre. Il n'a près de lui que de vieux soldats, en petit nombre; on peut craindre qu'ils ne refusent l'obéissance à des hommes qui leur sont inconnus. « Qu'on donne les

ordres en mon nom, » dit la princesse sans hésiter. Le maréchal lui expose ses craintes pour sa sûreté et celle de son fils ; il lui représente que les Invalides sont isolés de tous secours et mal pourvus au dedans. « N'importe, monsieur le maréchal, » répond-elle, « ce lieu est bon pour y mourir, si nous n'avons pas de lendemain ; pour y rester, si nous pouvons nous y défendre. »

M. le duc de Nemours, avec quelques personnes, l'a rejointe ; on consulte sur les moyens de rassembler des troupes, d'organiser la défense, ou de tenter, s'il est possible, un retour dans Paris. La princesse exhorte à la résistance, cherche à communiquer son ardeur, écoute les avis avec calme et répond d'un esprit libre, avec autant d'autorité et de mesure que si, en paisible possession de la régence, elle tenait conseil aux Tuileries. Parmi ceux qui l'ont accompagnée, les uns restent auprès

d'elle, les autres courent aux divers ministères et promettent de revenir lui apporter des nouvelles.

Pendant ces heures d'anxieuse attente, son corps ne fléchit pas plus que son âme sous la fatigue et l'émotion. A peine si on la vit se reposer un moment. Ce n'était plus l'exaltation d'un danger imminent qui inspirait son courage, mais une vue claire et précise du devoir, avec toutes ses chances. Vers le milieu du jour, M. Biesta arrive du ministère de l'intérieur, chargé par M. Barrot de dire à la princesse que, malgré tous ses efforts, il n'a pu réunir qu'un petit nombre de gardes nationaux, que l'émeute gagne du terrain et approche des Invalides. D'autres reviennent du ministère de la guerre, où ils n'ont pu pénétrer, et lui rapportent également qu'il n'y a plus rien à espérer pour la journée, que les insurgés connaissent déjà sa retraite, et que sa vie et celle de son fils courent

des dangers. « Y a-t-il quelqu'un ici qui me conseille de rester ? » dit-elle ; « tant qu'il y aura une personne, une seule qui soit d'avis de rester, je resterai. Je tiens à la vie de mon fils plus qu'à sa couronne ; mais si sa vie est nécessaire à la France, il faut qu'un roi, même un roi de neuf ans, sache mourir. »

Cependant à six heures du soir, M. Barrot, qui est resté tout le jour au ministère et n'a pas cessé un instant ses généreux efforts, arrive lui-même aux Invalides ; il raconte ce qui s'est passé à l'Hôtel de Ville, et répète que tout va mal, que demain peut-être il sera possible de renouveler la lutte, mais aujourd'hui, il faut se retirer d'un lieu qui va servir de point d'attaque, et où il n'est plus possible de se maintenir sans troupes et sans munitions. On propose à la princesse de quitter en secret les Invalides et de se cacher dans le voisinage pour y

revenir le lendemain matin, si on a pu organiser la défense. Mais à aucun prix elle ne veut exposer de vieux soldats à des dangers qu'elle ne partagerait pas. « Je reste tout à fait ou je pars tout à fait, » répond-elle. Quand, enfin, on l'eut décidée à partir, on la conjure de se déguiser sous des vêtements plus simples, pour ne pas attirer l'attention. Elle rejette cette idée avec une sorte d'indignation. « Si je suis prise, » dit-elle, « je veux être prise en princesse, » et tout ce qu'on peut obtenir d'elle, fut d'arracher les dentelles qui couvraient sa robe. Mais elle ne fut heureusement pas reconnue pendant le court trajet des Invalides à la rue de Monsieur, qu'elle fit à pied, donnant le bras à M. de Mornay. Le comte de Paris venait à quelques pas derrière elle, tenant la main de M. de Lasteyrie ; de distance en distance, les autres personnes de sa suite, dispersées à dessein pour ne pas donner l'éveil ; puis Monseigneur le duc de Ne-

mours, qui ne la perd jamais de vue. Sur ses instantes prières, Madame la duchesse d'Orléans consentit à s'éloigner de Paris dès le même soir, avec son fils, sous la condition qu'elle attendrait dans un château situé aux environs les chances du lendemain[1]. En montant en voiture, elle se tourna vers un de ceux qui l'avaient suivie dans toute cette journée, et lui dit : « Sur un mot, demain ou dans dix ans, je reviens ici. »

Le bruit des roues, le soir, dans ces rues désertes, attira l'attention de quelques insurgés; ils crièrent d'arrêter et ajustèrent le cocher; mais il lança ses chevaux au travers d'une barricade au risque de briser la voiture, et sortit ainsi de Paris.

1. M. le duc de Nemours resta dans Paris, après avoir mis sa belle-sœur et ses neveux en sûreté, et y passa plusieurs jours encore, avec l'espoir de rallier les troupes.

Arrivée la nuit dans ce château désert, la princesse ne pensa d'abord qu'à faire prendre de la nourriture et du repos à son pauvre enfant épuisé; cela même était difficile, car on n'osait pas allumer du feu, de peur que la fumée ne découvrît sa présence aux habitants du village[1]. Elle le coucha ensuite auprès d'elle, et quand elle le vit paisiblement endormi, pour la première fois un sentiment de crainte entra dans son cœur.

L'on se rappelle peut-être les effroyables tempêtes du mois de février, au moment où le roi tentait en vain de s'embarquer pour l'Angleterre. La princesse prenait le bruit du vent dans les sapins pour le son du tambour, et croyait, à chaque

1. Le château de Bligny appartient au vicomte Léon de Montesquiou, fils du comte Anatole de Montesquiou, chez lequel la princesse s'était retirée en quittant les Invalides.

minute, voir envahir la chambre où reposait son enfant. La nuit et la journée du vendredi s'achevèrent dans ces angoisses. Le samedi 26, Monseigneur le duc de Chartres lui fut ramené malade encore, mais si heureux de retrouver sa mère et son frère qu'un peu de joie reparut sur ces trois visages.

De mauvaises nouvelles arrivaient en même temps de Paris. M. de Mornay annonçait qu'il n'y avait plus un moment à perdre pour gagner la frontière, et apportait un passe-port pour l'Allemagne, obtenu à grand'peine. La princesse résistait encore; elle consentait à s'éloigner de Paris, mais ne voulait pas sortir de France. Le comte de Paris répétait aussi « qu'il voulait rester dans son pays, » et ces paroles semblaient à sa mère un avertissement du ciel. On insista; il fallut se rendre et aller se préparer au départ. Il était dix heures du soir. Comme au bout

de quelques instants M. de Montesquiou venait prendre ses derniers ordres, il la trouva à genoux priant à haute voix, le comte de Paris auprès d'elle, le duc de Chartres, sur son lit, les mains jointes. Il recueillit ses paroles : « Mon Dieu, » disait-elle, « protégez la France, protégez mes pauvres enfants; protégez les hôtes généreux qui n'ont pas craint de nous accorder l'hospitalité dans ces moments difficiles : qu'elle soit pour eux et pour leur famille une source de bénédictions, et que jamais le souvenir de notre passage chez eux ne leur devienne funeste. »

Une pluie battante, des tourbillons de vent, l'obscurité complète, rendirent le départ plus lugubre encore. Peu de mots furent prononcés; elle serra seulement la main de ses hôtes et, ôtant les bagues qu'elle portait, les mit à leurs doigts.

Sur toute la route de Pontoise à Beaumont, le chemin de fer était déjà coupé, les ponts en feu. Il fallut prendre la poste pour gagner Amiens. A Lille, on eut à attendre, pendant plusieurs heures, le convoi de Belgique. La princesse et ses enfants restèrent dans la voiture. Quelqu'un les reconnut; mais il ne se trouva personne pour les dénoncer.

En traversant la frontière, Madame la duchesse d'Orléans fondit en larmes; M. de Mornay, qui l'avait accompagnée, ne put retenir les siennes. « Nos larmes sont bien différentes, » lui dit-elle; « vous pleurez de joie de nous avoir sauvés, et moi je pleure de douleur de quitter la France, cette France sur qui j'appelle toutes les bénédictions du ciel. En quelque lieu que je meure, qu'elle sache bien que les derniers battements de mon cœur seront pour elle. »

« Quand la pensée me vient que je pourrais ne jamais revoir la France, » disait-elle bien des années plus tard, « je sens que mon cœur éclate. »

VII

VII

Il n'était pas dans la nature de Madame la duchesse d'Orléans de se laisser dominer longtemps par la douleur. Le courage lui revint vite, non ce courage d'élan, cette énergie pour l'action dont elle n'avait plus affaire, mais une résignation animée, presque sereine par moments, que pendant dix ans elle a demandée chaque jour à Dieu et le plus souvent obtenue.

« Peut-être cette épreuve, » disait-elle en arrivant à Cologne, « sera-t-elle utile à mes fils : ils recevront

de l'exil l'éducation qu'en avait reçue leur grand-père. Qui sait si elle ne leur vaudra pas mieux qu'une autre? »

Elle n'avait, comme l'on peut penser, rien emporté de Paris; le peu d'argent rassemblé à la hâte avait été épuisé dans le voyage; elle passa dans un dénûment véritable de toutes choses, les premiers moments de son exil. La famille de sa mère s'était empressée, il est vrai, de lui offrir l'hospitalité et plus que l'hospitalité, tout ce qu'une affection attentive pouvait y joindre encore. Elle en fut touchée, mais déclara qu'il lui serait impossible d'accepter autre chose que le toit de famille. C'est à cette condition seulement qu'elle alla s'établir à Eisenach, les premiers jours de mai[1]. Là elle vécut

1. Madame la duchesse d'Orléans passa les mois de mars et avril à Ems, où sa mère était accourue auprès d'elle malgré son âge et sa faible santé.

de la façon la plus simple, la plus pauvre même, jusqu'au moment où elle fut assurée de la fortune qui lui restait : de ses épreuves, c'était celle dont elle se souciait le moins. A vrai dire, elle n'y songeait pas : la reine des Belges y songea pour elle, et envoya à Eisenach une amie commune pour s'assurer que rien ne manquait à sa sœur et à ses neveux. Celle-ci la trouva dans une grande chambre sans feu, vêtue légèrement comme elle l'était en sortant des Tuileries. La chaleur des poêles lui faisait mal : une cheminée était chose inconnue dans cette partie de l'Allemagne; la princesse plaisantait de bonne grâce de ces misères. Que lui importait?

Une âme moins haute et moins douce aurait souffert de ces mille peines accessoires qui, en préoccupant l'esprit, l'abattent parfois plus que le malheur. Revenir exilée, aux lieux d'où on l'avait vue partir pleine d'espoirs brillants; passer, en

quelques heures, de la plus grande à la plus modeste existence ; d'un mouvement incessant au repos monotone d'une petite ville ; tomber, après la surexcitation des derniers temps, dans une inactivité forcée, il y avait certes là de quoi faire naître en elle cet ennui, ce dégoût qui trouble l'harmonie de l'âme, et semble lui ôter, au moins momentanément, sa force ; mais la princesse ne se prenait pas aux puérils chagrins, plus qu'elle ne l'avait fait aux puérils plaisirs. Elle souffrait grandement, comme elle avait joui grandement, et son cœur, loin de rejeter des consolations cordialement offertes, les acceptait avec simplicité, avec gaieté presque ; sa vraie souffrance restait dessous, profonde et saignante.

« La France n'avait pas tenu ce qu'elle en attendait... mais elle se réveillerait, elle comprendrait qu'elle avait été victime d'une terrible surprise. Au delà de cette tourmente, après l'atonie qui y suc-

cède, le bien triompherait définitivement. Il fallait attendre avec patience, sans retour amer sur le passé, avec reconnaissance pour ce qui restait. »

Rien de plus touchant, il faut le dire, que l'accueil fait à la princesse par les habitants d'Eisenach; leur discrète sympathie s'exprimait de mille façons. On sentait des cœurs pénétrés d'une pitié respectueuse et tendre. Quand elle traversait les rues, à peine si on osait lever les yeux sur elle, tant on redoutait d'importuner sa douleur; mais la distraire, l'adoucir, était la pensée de tous. Dès que revint le printemps, sa chambre, dépouillée de tout autre luxe, se trouvait remplie de fleurs : les habitants aisés apportaient des fleurs rares, les pauvres des fleurs des champs; mais tous envoyaient leur tribut.

« Trêve aux plaintes, » écrit-elle le 20 mai 1848, « nous sommes dans un paisible vallon où l'anar-

chie, qui gronde partout, se tait encore. Vous avez appris que j'ai accepté l'hospitalité offerte par mon oncle avec une bonté si paternelle. Notre habitation est uste ce qu'il nous faut : habitation charmante, pays magnifique, braves gens discrets et pleins d'une sympathie contenue, repos et indépendance... Je bénis Dieu de nous avoir donné cet asile; mais parfois la séparation de tous ceux qui me sont chers, l'éloignement de cette famille que j'aime si tendrement, de cette mère que je vénère, de cette sœur, ange consolateur,... les angoisses de l'avenir, les retours poignants vers le passé, troublent mon cœur et me font presque méconnaître le bien que Dieu m'accorde encore. Parfois je me sens comme reléguée au bout du monde, morte et pleine de vie, dominée par la soif de me dévouer à ce pays que j'aime trop, et rivée par une chaîne qui blesse à chaque respiration... Mon existence n'est plus qu'une lutte intérieure, incessante, au milieu de laquelle je ne

sens qu'un vœu : le salut et le bonheur de la France. Cette prière me calme, je n'en ai pas de plus ardente pour ce pays que j'aime toujours si passionnément... Mais ne nous replions pas sur nous-mêmes, il faut marcher, avancer toujours, ne jamais gémir, tenir le regard fixé en haut, d'où la force et la consolation ne se feront pas toujours attendre!... »

Tandis qu'elle écrivait, une lutte sanglante mit encore une fois en question le sort de ce pays si ardemment aimé. Les quatre jours que dura le combat de juin lui furent plus cruels à passer que tous ceux de ses propres périls : aussi quelle souffrance aiguë, se mêlant aux accents d'un patriotique orgueil, éclate dans ses lettres en ce moment!

« O ma chère amie! » écrit-elle le 9 juillet 1848, « que d'angoisses! quel supplice pendant ces quatre

jours d'attente, où le sort de la France, le sort de la société entière, se décidait à Paris! où nos amis étaient sur la brèche! où la famille de ceux qui se dévouaient à nous dans l'exil courait les plus grands dangers. Je ne pouvais que crier vers Dieu! Dieu a sauvé la France, il a épargné nos amis, je l'en bénis, et cependant mon cœur est accablé de tristesse. Quelle victoire! à quelle époque vivons-nous pour voir de semblables luttes! Mais quelle énergie aussi a-t-on déployée dans la résistance! quel héroïsme, quelle constance! S'il a fallu que le sang coulât, nous devons bénir Dieu que ce ne soit pas au nom de l'un de nous qu'il ait été versé. Les hommes actuellement au pouvoir ont sauvé la France; ils rétablissent l'ordre; ils prennent des mesures sages et énergiques, mais leur temps ne sera pas long; je crains que le pays ne soit destiné à passer par bien des crises successives avant de s'asseoir sur des bases stables et solides. Pauvre

France ! si grande dans ses malheurs comme dans sa gloire, excessive toujours ! »

Au commencement de l'été de 1849, Madame la duchesse d'Orléans quitta Eisenach pour se rendre en Angleterre. A travers toutes les émotions d'une pareille entrevue, la joie de se retrouver avec sa famille fut grande. Le ton de sa correspondance, pendant que dura ce séjour, indique un état d'âme reposé, et comparativement heureux. Ne laissons échapper aucune des expressions de gaieté parsemées çà et là, dans ses lettres.

« Votre lettre est venue me trouver au milieu du cercle de famille, » écrit-elle de Saint-Leonards ; « notre traversée a été mauvaise, vent debout, selon le terme des marins, et mer houleuse, de façon à retarder beaucoup notre arrivée et à nous rendre horriblement malades. Excepté N..., tous ont succombé

à cet affreux mal que je trouve pire que la mort, parce qu'il vous abrutit, tandis qu'elle vous détruit. Mes enfants n'ont pas souffert longtemps; l'un avec patience et pensant toujours à ceux qui le soignent, l'autre avec une fureur peu contenue contre un mal dont il ne voulait pas accepter l'inexorable pouvoir. Au lieu de débarquer à Londres, à sept heures du matin, nous y sommes arrivés à quatre heures. Ma sœur Louise nous a attendus à la station huit heures d'horloge! Vous pensez ce qu'a été pour moi cette entrevue. Rien ne peut la rendre; je l'ai trouvée mieux que je ne l'espérais; mais, hélas! cette apparence s'est bientôt dissipée, et sa toux sèche et sa maigreur me tourmentent excessivement. Chomel arrive ce matin, et nous éclaircira sur la portée du mal. Dieu veuille qu'il n'augmente pas mes craintes! Mais je ne saurais assez reconnaître la bonté de Dieu qui a guéri notre mère; elle est mieux qu'au moment où je l'ai quittée, et si affec-

tueuse, si tendre, si angélique pour nous! Nous l'avons trouvée également, avec toute la famille, à un autre station, attendant avec une impatience fébrile. Le père ému et tendre; les frères et sœurs excellents. Le père maigri, mais bien de figure, un peu affaibli, le soir, quand l'assoupissement le gagne; mais du reste, d'une force, d'une netteté d'esprit et d'une magnanimité de cœur qu'on admire au milieu d'une si grande infortune. En arrivant ici, nous avons trouvé plusieurs amis en visite, de manière qu'en me trouvant dans ce milieu bien-aimé de ma famille et entourée de vieux amis fidèles, l'illusion a été complète les premiers jours, et le bonheur l'emportait sur les peines qui s'effaçaient devant de si douces impressions. Peu à peu on se recueille, et l'on sent de nouveau toute l'amertume de la situation actuelle. Cependant la réunion, l'intimité constante avec tant d'êtres si nobles et si aimés en adoucit une partie et console de bien des

douleurs. J'ai la joie de voir une surprise générale à l'égard de mes enfants, de Paris surtout. Le roi, maman, mes frères, tout le monde le trouve excessivement développé et tout le monde en jouit avec intérêt et joie. Maman a été bien heureuse de voir ces deux pauvres petits, et son chevalier tient toujours une grande place dans son cœur; mais elle témoigne aussi une tendresse infinie à Paris, qui répond à toutes ces marques de sympathie, plus que sa nature réservée ne l'admettait jusqu'à présent. Il est dans une phase de développement dont M. Regnier est très-content[1]. Le voyage, la multitude des choses qu'il a vues y contribuent sans doute. »

... Et au moment de retourner à Eisenach :

1. M. Regnier, aujourd'hui membre de l'Institut, fut chargé de l'éducation du comte de Paris en 1843; il n'a pas quitté Madame la duchesse d'Orléans depuis sa sortie des Tuileries jusqu'au jour où sa tâche étant admirablement accomplie, il est venu en France retrouver les siens.

« Notre vie de famille est bien douce. Je vis beaucoup avec la reine ainsi qu'avec le roi, dont la tendresse affectueuse augmente de jour en jour et me pénètre au point de me faire redouter l'instant de la séparation. J'espère faire de fréquents séjours dans ma famille; le premier que je ferai sera pour la première communion de mon si cher enfant. »

Madame la duchesse d'Orléans revint en effet à Claremont après un séjour de quelques mois à Eisenach, et s'absorba entièrement dans l'instruction religieuse de son fils aîné. Elle assistait près de lui au catéchisme fait par M. l'abbé Guelle, suivit la retraite avec lui, et là où elle ne pouvait s'associer de fait à ses actes, s'y unissait par la prière et par cette volonté bonne et droite que Dieu a bénie dans ses enfants et dont il lui a sûrement tenu compte pour elle-même. La doctrine des luthériens sur la

sainte Eucharistie, d'ailleurs, se rapproche de la nôtre beaucoup plus que celle des autres communions protestantes. Au moment si solennel où son fils entrait dans la vie chrétienne et catholique, le sentiment des différences de culte, bien douloureux toujours et que nous retrouverons plus tard, fut peut-être moins sensible, parce qu'il était dominé par un sentiment d'union sur le point même qui occupait le cœur de tous deux.

Sans nous permettre d'entrer dans des détails réservés à l'intimité d'une mère et de son enfant (quelque édification qu'on y trouvât), nous croyons pouvoir donner le récit touchant fait par elle de la cérémonie telle que l'ont vue les nombreux amis venus de France pour y assister.

« A huit heures, 20 juillet 1850, nous allâmes avec le roi et la reine, suivis de toute la famille et

des amis fidèles et nombreux qui y étaient venus, à la petite chapelle française de Londres. Paris fut placé au pied de l'autel, entre le roi et moi, devant un prie-Dieu surmonté d'un cierge allumé. Il portait au bras gauche une écharpe blanche, emblème de la pureté. Avant la messe, l'abbé Guelle lui adressa une belle et touchante exhortation; puis la messe fut dite par l'évêque de Londres, le docteur Wiseman, un prêtre très-honoré par le clergé français. Avant le moment de la communion, l'évêque lui dit également quelques paroles fort belles, puis l'abbé Guelle conduisit ce cher enfant vers l'autel. Il se mit à genoux et reçut le corps de son Dieu avec un respect et un recueillement qui étaient édifiants. En revenant à son prié-Dieu, il passa près du roi qui leva la main pour le bénir. Puis ce cher enfant se tourna instinctivement vers moi et me regarda d'un regard que je n'oublierai jamais et que rien ne saurait rendre. L'évêque lui adressa encore

une fois la parole ; puis la messe finît, et nous quittâmes la chapelle le cœur profondément ému. Le maintien de Paris fut surprenant pour son âge ; la candeur et la dignité régnaient dans tout son être ; aussi tout le monde en fut pénétré, non-seulement le roi, qui lui dit que c'était l'une des plus belles journées de sa vie, non-seulement la reine, et mes frères qui étaient profondément émus, mais les étrangers, des indifférents, des curieux, tous étaient frappés de cet enfant si pur, si pieux, si grave et si simple. Tout le monde pleurait de sympathie et d'attendrissement. Le pauvre Robert a été pénétré pendant cette cérémonie. A deux heures, nous nous retrouvâmes tous à la chapelle, excepté le roi dont la santé exige de grands ménagements. L'évêque revint encore. On chanta les vêpres ; l'abbé Guelle fit un discours touchant, puis Paris, au pied de l'autel, lut à haute voix, de l'accent le plus ferme, le renouvellement des vœux du baptême. Enfin

nous rentrâmes le cœur rempli d'actions de grâces envers ce Dieu qui aime et bénit les enfants. »

Au retour d'une course à Saint-Leonards, Madame la duchesse d'Orléans trouva la santé du roi si affaiblie qu'elle ne pensa plus à le quitter. Elle était établie tout auprès de lui, à Richmond, lorsqu'il mourut le 26 août de cette même année 1850, en pleine possession de ses facultés, avec la sérénité d'un honnête homme. Il avait reçu les sacrements de l'Église, entouré des siens pour lesquels il s'était montré toujours le chef de famille le plus tendre. Sa vie s'achevait dans l'exil, comme s'y était écoulée sa jeunesse; mais son âge mûr n'avait pas été stérile pour son pays, et les dix-huit ans de paix, de bonheur et de liberté que lui devait la France lui donnaient droit, ce semble, à une autre fin. Ses dernières paroles furent pour recommander à ses enfants de ne pas se séparer de la reine. Tous ré-

pondirent, en se pressant autour d'elle : « Elle devient notre centre aujourd'hui, nous ne la quitterons pas[1]. » Bientôt ils allaient avec elle se retrouver réunis auprès d'un autre lit de mort, et pleurer ensemble la créature la plus rare, la plus aimée qui fut jamais. S. M. la reine des Belges suivit le roi

1. Après la mort du roi (1850) les amis de la maison d'Orléans demandèrent que, en vue de toute éventualité, la question de régence reçût une solution immédiate, qui, à un moment donné, pût réunir tous les esprits et ne leur laisser nulle incertitude. Madame la duchesse d'Orléans se prononça de la façon la plus positive contre la possibilité de prendre elle-même la régence, et la crainte que ses raisons, très-vivement et très-nettement données, ne laissassent pas une impression assez durable dans l'esprit de ceux à qui elle parlait, elle voulut les mettre par écrit, et passa plusieurs heures à dicter un Mémoire où elle explique tous les motifs qui la rendaient impropre, selon elle, à la régence (la religion était l'un des points indiqués). Elle conclut en disant que c'était à la reine qu'on devait la confier. Ce Mémoire existe, et témoigne une fois de plus de son respect pour la reine, comme de la façon élevée dont elle envisageait toutes choses.

après bien peu de semaines. L'effet que sa mort a causé en Belgique, son deuil porté par la population entière et jusque dans les plus misérables hameaux, sa mémoire vénérée et passant presque déjà à l'état de légende, chacun se le rappelle; mais le vide que sa perte a laissé dans sa famille, la place qu'elle y tenait, personne ne le sait assez.

«Vous dépeindre», écrit le 12 octobre Madame la duchesse d'Orléans, «l'abandon où nous nous sentons tous, après avoir perdu notre seconde Providence sur cette terre, est inutile! Dieu nous a enlevé notre ange; il sait ce qui est bon, mais ses desseins sont bien impénétrables! Le malheur qui nous frappe n'atteint pas seulement notre cœur; chaque jour nous en fera plus comprendre la portée. Nous pleurons en elle non-seulement une amie, mais un appui. Depuis que cet ange tutélaire ne veille plus sur moi, l'isolement a de nouveau envahi mon existence, et je

me renferme dans une muette affliction, craignant même d'aimer ardemment ceux qui me restent encore sur cette terre : car Dieu m'a enlevé pour la quatrième fois dans ma vie les êtres qui possédaient toute mon affection. Cette lugubre pensée me fait parfois frémir pour mes enfants, qui ne sont encore aujourd'hui qu'un objet de sollicitude, mais qui, du jour où ils deviendront des amis passionnément aimés, subiront peut-être le sort que mon amour a porté à d'autres êtres chéris. Blâmez-vous ces pensées? Soyez indulgente, n'y voyez que le résultat d'une succession de malheurs; aidez-moi à prier Dieu d'adoucir l'amertume des maux dont il m'abreuve. Si vous pouviez voir notre mère! si vous pouviez entendre ses paroles de soumission et de foi qui étonnent nos cœurs! C'est vraiment la femme forte. Elle ne vit plus qu'au ciel. Son unique pensée est d'y voir arriver ses enfants et de s'y préparer elle-même. Elle est à cent pieds au-dessus

des souffrances humaines, parce que Dieu la soulève et la fortifie... Hélas! je renonce à l'imiter, et je prie Dieu de me pardonner le degré de tristesse dans lequel m'a plongée cette perte. »

Deux ans se passèrent sans que rien vînt interrompre la tristesse monotone de l'exil, aggravée par de si cruels malheurs. La vie de Madame la duchesse d'Orléans se partageait entre Eisenach et l'Angleterre : c'est en ce dernier lieu que lui parvint la nouvelle du 2 décembre.

Aussi longtemps que le sort de la France était resté incertain, que la forme du gouvernement, le choix de la famille à laquelle il serait confié, n'avaient été qu'une question secondaire, tandis que les droits de la société elle-même couraient risque d'être méconnus, elle avait suivi la lutte avec angoisse, nous

le savons, mais avec espérance aussi[1]; et cette espérance vague, qu'elle ne désirait même pas voir se réaliser promptement, suffisait à animer sa patience, à colorer l'horizon lointain, à lui donner des ailes pour traverser l'espace qui l'en séparait.

Au 2 décembre, la surprise, l'incertitude sur la ligne à suivre, l'anxiété pour ses amis émurent toutes les puissances de son âme; mais quand elle comprit qu'une période nouvelle, d'une durée indéfinie, allait s'ouvrir, elle fut saisie d'une tristesse profonde, presque amère. Elle, si forte, éclatait parfois; le bonheur ne l'avait pas dominée, elle était

1. « L'espérance ne s'affaiblit pas dans mon cœur; je l'ai pour l'avenir de mes enfants; je n'en demande pas la réalisation pour le présent, et même je voudrais l'éloigner si les événements dépendaient de moi. Pour le moment, je me borne à faire des vœux ardents pour ce pays si malade, et je me renferme dans les devoirs sacrés que Dieu m'a laissés, trouvant une consolation dans le développement de mes enfants, et dans la constante sollicitude qu'ils me donnent. »

restée maîtresse d'elle-même dans le danger, paisible dans les plus grands malheurs et résignée sous la main de Dieu. Aujourd'hui, elle le cherchait, et sa paix ne se faisait plus sentir. Elle aurait voulu se soumettre, mais son cœur se révoltait. « Tout me fait mal, » disait-elle, « oui, tout, jusqu'à la sainteté de l'admirable reine. Je m'irrite de ne la pas voir indignée. Elle a un mot d'indulgence, de charité pour chacun. Moi, je ne puis... » Et des larmes lui échappaient. Étaient-ce les larmes de l'ambition trompée? Non, si par ce mot l'on entend les désirs mesquins et les préoccupations égoïstes; oui, si l'on veut dire cette tristesse d'une âme dévorée par l'ardeur d'un dévouement devenu sans objet, le sentiment profondément mélancolique d'une destinée qui n'a pu s'accomplir, plus encore d'un avenir sans but s'ouvrant pour ses fils, inutiles à leur pays et à leur cause. Elle s'épuisait dans une lutte intérieure, entre sa foi qui lui défendait de donner entrée dans

son âme à l'amertume et une indignation patriotique bien justifiée par les faits, mais, qu'aux premiers moments, elle avait peine à ne pas personnifier malgré elle, plus que la foi chrétienne ne le lui pouvait permettre.

A cette multitude d'idées, d'impressions diverses, venait se joindre une sorte d'inquiétude maladive sur ses amis, ses amis qui souffraient pour une cause à laquelle elle-même n'avait plus à offrir de sacrifice nouveau. Son imagination ébranlée lui grossissait les peines de leur exil. Elle les voyait, pour de longues années, loin de leurs familles, de leur pays, dénués de tout. Le besoin de se dépouiller pour eux, de leur faire parvenir des témoignages de sa sympathie devenait presque une idée fixe. L'un de ces exilés racontait avec un sourire, et le cœur bien touché cependant, qu'il avait reçu, aux premiers jours de janvier, un paquet contenant des billets de

toutes valeurs, des pièces d'or de tous pays : elle avait ramassé en hâte ce qui se trouvait sous sa main, dans la pensée que lui et ses compagnons d'exil, sortis de France précipitamment, avant d'avoir mis ordre à leurs affaires, pourraient avoir besoin de quelque argent.

Les décrets du 22 janvier la trouvèrent, quant à ce qui la concernait elle-même, fort indifférente ; au fond, ils lui auraient apporté plutôt une sorte de soulagement, si sa générosité naturelle n'en eût été un peu gênée. « Quant à ce qui nous touche, » écrit-elle peu de jours avant la publication des décrets, « vous savez que nous sommes, Dieu merci, au-dessus de toute atteinte. On a fait bien pis en humiliant notre pays et en persécutant nos amis. La communauté de sacrifices faits à notre chère cause serait donc fort aisée à accepter, si elle ne nous enlevait pas la plus grande consolation du moment. Tant

que le décret n'aura pas paru, je vous prie d'user largement des pouvoirs que je vous ai donnés ; je ne saurais renoncer tout à fait à la seule joie qui nous reste dans le malheur. »

Quelques mois s'écoulèrent ainsi, période difficile dont elle avait gardé un pénible souvenir. Devant ses fils, elle retrouvait toute sa force ; elle était gaie avec eux, et savait, avec une merveilleuse intelligence, en ne leur laissant jamais oublier qu'ils étaient hors de leur pays, et dans un temps d'épreuve sérieuse, éloigner toute tristesse inutile, créer une atmosphère brillante autour d'eux, les garantir contre l'ennui, ce fléau des princes, si nuisible au développement des enfants, qui flétrit leurs jeunes facultés plus que de grands malheurs. Mais quand elle était seule, assurée que ses enfants étaient pourvus ou de plaisir ou de travail, elle se laissait assaillir par mille pensées douloureuses, qu'un mot

faisait jaillir comme ces blessures que rouvre un mouvement trop vif. Une fois, prenant congé d'un ami, et le questionnant avec un aimable intérêt, sur chacun des siens : « Comment s'appelle votre fille? » lui demanda-t-elle. « Elle a le nom de Votre Altesse Royale : Hélène, » lui répondit-on. A ce mot, elle fondit en larmes : « Ah! pourquoi l'avez-vous appelée Hélène? ce nom porte malheur! » et elle resta quelques minutes sans pouvoir parler.

Pour calmer son agitation intérieure, elle avait recours à une activité physique presque forcée : il semblait qu'elle voulût fatiguer son corps pour reposer son âme; de grandes promenades, un mouvement incessant l'aidaient mieux à détourner le cours de ses pensées, que la lecture et la musique, qu'elle aimait pourtant et sentait bien; mais, ainsi qu'elle le disait avec franchise, une attention soutenue sur des sujets étrangers à ses réflexions habituelles, lui

était impossible. Aucun livre ne s'emparait de son esprit, la prière même ne parvenait pas alors à le fixer. Ce n'est pas que «Dieu ne fût toujours au fond de son cœur; » mais elle craignait de l'y chercher. Le bouillonnement dès eaux à la surface lui cachait ces profondeurs paisibles où se retrouve son image.

Elle avait avant tout besoin de sortir d'elle-même d'échapper à la réflexion. Le désir lui vint de voyager, d'échanger pour quelque temps « l'atmosphère lourde et énervante de l'Angleterre qui la tuait, » disait-elle, contre un climat plus vif. La fin de 1851 et une partie de 1852 se passèrent entre l'Allemagne, où l'appelait naturellement sa mère, et la Suisse qu'elle aimait de souvenir d'enfance; mais cette course, entreprise avec toute sorte d'entrain, par les jeunes princes, faillit lui devenir fatale. Aux environs de Lausanne, en un lieu où la route domine un ruisseau alors grossi par les pluies, la voi-

Le jeudi matin, jour de l'Ascension, comme madame de B***, qui la quittait à peine, s'était hâtée d'aller à l'église avant son réveil pour revenir plus vite auprès d'elle, la princesse lui en fit des repro ches : « Pourquoi vous êtes-vous levée de si bonne heure? Avez-vous pensé à prier pour moi? — Oui, comme chaque jour : je demande à Dieu le bonheur de Madame et de ses fils ; mais Madame me le pardonnera, je n'ose jamais exprimer des vœux plus précis. — Vous avez raison, reprit-elle, c'est ainsi qu'il faut prier ; nous savons si peu ce qu'il nous est bon d'obtenir. »

Des quintes de toux, suivies de syncopes et de crises nerveuses, revinrent plusieurs fois dans les journées du samedi et du dimanche. A peine remise, elle reprenait la conversation avec sa vivacité ordinaire, surtout quand ses fils entraient dans sa chambre. Le médecin la suppliant de ne pas tant

parler : « Laissez-moi au moins les regarder, » lui dit-elle.

On ne pouvait obtenir qu'elle se laissât traiter en personne malade, tant elle craignait d'arrêter ou de gêner la vie autour d'elle : d'ailleurs elle ne se sentait pas atteinte. Dans un moment où les angoisses nerveuses étaient le plus pénibles, elle demanda à son amie de tenir ses mains dans les siennes, ce qui la soulageait ; mais aussitôt, se retournant vivement vers le médecin : « N'est-ce pas contagieux ? » lui demanda-t-elle. Les premiers jours elle n'avait pas voulu qu'on la veillât ; quand elle y consentit, la crainte de fatiguer ses femmes lui fit désirer d'appeler une garde. On avait pensé à lui faire venir de France la sœur du Bon-Secours qui avait été auprès du roi pendant sa dernière maladie ; mais elle se rappela l'établissement des Diaconnesses, également consacrées au soin des malades,

disant : « J'aurais aimé à me faire soigner par cette bonne sœur, mais je désire faire quelque chose pour mon culte et je crois bien de m'adresser à nos diaconesses. » La lettre, écrite aussitôt, n'eut pas le temps d'arriver à Paris.

Le lundi 17 mai, vers midi, elle fut prise de suffocations et de faiblesses : elle resta quelque temps immobile, presque sans vie. Comme on la priait de se soulever, dans l'espoir qu'elle respirerait avec moins de peine étant assise, elle répondit avec une extrême lenteur : « Je ne peux plus. » La crise passa cependant et elle, si clairvoyante, ne s'aperçut pas du trouble peint sur tous les visages. Elle se montrait si tranquille, le médecin lui-même la trouva si calme, que l'on se rassurait.

La journée se passa sans nouvel accident : elle s'assoupit par moments sous l'effet des remèdes

donnés contre la toux. Dans ce demi-sommeil, on lui entendit prononcer quelques paroles sur une sorte de càntilène rhythmée; tout ce qu'on put saisir fut ceci : « Mes parents sont enterrés dans un terrain qu'on a acheté... » Mais quand elle s'éveilla, ses idées étaient aussi nettes que de coutume. Elle demanda ses fils : « Il y a longtemps que je ne les ai vus. » On lui répondit qu'ils n'étaient pas rentrés pour la laisser reposer; elle reprit : « Je ne voudrais pas qu'ils crussent que je les néglige. » Cette pensée fit sourire.

Le lundi soir, on vint à prononcer le nom de la France; elle dit quelques paroles avec une sorte d'exaltation; puis elle se tut : sa faiblesse était excessive. On se retira de bonne heure; elle prit congé de ses enfants avec ses paroles accoutumées : « Dieu vous bénisse, mes enfants. » Ces accents sont les derniers qu'ils retrouvent

dans leur mémoire. Ils la quittèrent sans crainte.

M. de Mussy commençait pourtant à s'effrayer de voir les forces déclinant sans cesse, après même qu'il lui eut fait prendre quelque nourriture et un peu de vin. Encore à ce moment, attentive et gracieuse aux autres comme toujours, la princesse s'adressant à la femme qui la servait, lui dit : « Vous avez, aussi bien que moi, besoin de forces ; buvez ce vin. » Et elle lui tendit le verre.

Elle insista plusieurs fois pour que tout le monde allât se coucher. « Je crois que je pourrai dormir, si bien dormir, » dit-elle en appuyant sur ce mot. On s'éloigna. Comme son amie s'était retirée derrière le rideau de son lit et se croyait cachée, la princesse appela le médecin et lui dit : « Faites-la donc asseoir, monsieur de Mussy; je la vois dans la glace, toujours debout... »

Tous les quarts d'heure on devait lui faire prendre des potions et des aliments pour combattre la faiblesse, et jamais elle ne se plaignit d'être dérangée; mais, à chaque fois, elle répétait doucement : « Je vais si bien dormir. »

Le médecin s'approcha d'elle pour lui tâter le pouls. S'étonnant de tant de soins : « Vous me croyez donc bien malade? » dit-elle. M. de Mussy, inquiet déjà, éluda la question et reprit : « Et vous, Madame, comment vous trouvez-vous? — Mais, pas mal : j'ai été bien souvent ainsi... Je voudrais me reposer... »

M. de Mussy se retira dans la pièce voisine et écrivit des billets pour donner des nouvelles à Claremont et à Twickenham. Pendant ce temps, le silence était profond, si profond qu'une amie restée près de la porte fut traversée d'un affreux pressen-

timent. «Il me semble qu'on est bien silencieux ici,» dit-elle à M. de Mussy. Il rentra dans la chambre de la princesse, jeta un regard sur elle et sortit en levant les bras au ciel. Le passage d'une vie à l'autre avait été si doux que les deux femmes restées près de son lit, les yeux fixés sur elle, n'avaient pas aperçu une altération dans ses traits, un changement dans sa physionomie; seulement son visage avait pris une blancheur plus mate.

On voulut douter encore; une amie la tint pendant quelque temps dans ses bras, pendant qu'on courait chercher les princes. Que dire de ces moments!...

On a veillé quatre jours près de cette chère dépouille. Des voyageurs venus de France demandèrent à la regarder encore : ils se pressaient dans cette chambre, priant, et pleurant celle dont si

souvent ils avaient reçu la bienvenue. Elle semblait leur sourire encore, et jamais ceux qui l'ont vue ne pourront oublier l'expression de paix, la jeunesse presque enfantine revenue sur son visage. Elle se reposait enfin, « cette ardente exilée. »

Le samedi 22 mai elle a quitté sa demeure, entourée, non d'indifférents qui vinssent lui rendre un hommage de respect, mais d'amis désolés. La foule eût été plus grande encore aux Tuileries, elle n'eût pas été composée de cœurs plus émus : les sanglots éclataient à tous les étages de cette simple maison de Richmond; et sur toute la route que traversait le triste cortége, les drapeaux aux couleurs françaises, les fenêtres des chaumières fermées en signe de deuil, montraient quelle sympathie elle avait su inspirer autour d'elle.

Elle a été déposée à Weybridge, entre la jeune et

charmante princesse que Claremont pleure encore et le roi que nos regrets nous ont appris à connaître enfin. Sans la noble intervention de l'évêque du diocèse, cette place provisoire lui eût été refusée, et ce pauvre corps n'eût trouvé d'asile ni dans son pays adoptif, ni dans celui où le sort l'avait jetée. Ce saint prêtre n'a pas cru devoir moins faire pour une princesse exilée qu'il n'eût fait pour une reine de France. Elle est là, près des siens : leurs prières l'y viendront chercher.

Si dans ces pages une pensée, un mot, fût-ce un seul, avait blessé une opinion, contristé une personne, puisse le blâme en retomber sur la main qui les a tracées; et que nul sentiment amer ne s'arrête sur celle qui n'a voulu garder dans son cœur que des sentiments de paix, qui, non sous l'impression prochaine de sa fin, mais dans ces années où une vie active semblait encore s'étendre devant elle, a pardonné à tous ceux qui avaient

pu l'affliger, et a demandé à tous ceux qu'elle avait pu affliger elle-même de n'en pas garder le souvenir !

Si les éloges donnés à Madame la duchesse d'Orléans ont paru empreints d'exagération, nous n'essaierons pas de nous défendre. Nous l'avons voulu peindre telle que nous la retrouvons dans notre cœur. Nul ne peut répondre que de ses intentions. Aussi bien, nous ne prétendrions pas à l'impartialité si, pour l'atteindre, il nous fallait cesser un instant de l'aimer. Nous demanderons seulement que l'on veuille lire, en toute sincérité d'esprit, sans légèreté comme sans prévention, les propres paroles de Madame la duchesse d'Orléans, et si nous ne nous trompons pas, ce testament, résumé de toute elle-même, paraîtra justifier, dépasser peut-être ce que nous avons pu dire de la grandeur de son âme et de l'infinie tendresse de

son cœur. Dieu veuille qu'alors une pensée attendrie s'élève vers elle et aille réjouir son âme dans ce séjour de paix, où toute affection demeure et d'où la souffrance seule est bannie!

FIN.

TESTAMENT

DE MADAME

LA DUCHESSE D'ORLÉANS

TESTAMENT

DE MADAME

LA DUCHESSE D'ORLÉANS

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Je recommande en mourant mon âme à Dieu, et j'implore au nom de Jésus-Christ sa miséricorde infinie, en lui demandant de me recevoir dans les demeures éternelles et de m'y réunir à ceux que j'ai pleurés sur cette terre.

Je laisse ma bénédiction maternelle à mes fils chéris et je prie le Seigneur de les guider au travers de la vie, de leur donner des jours prospères et de leur accorder la félicité éternelle, quand ils auront noblement

accompli leur destinée ici-bas. Je leur adresse mon dernier adieu, en les remerciant du bonheur qu'ils ont répandu sur mon existence.

Je prie la reine d'agréer la dernière expression de ma respectueuse reconnaissance, je dis adieu à ma mère à qui je dois tant, à mes frères et sœurs auxquels j'ai toujours voué une affection sincère, à ma famille maternelle dont l'affectueuse hospitalité a diminué, pour mes fils et pour moi, l'amertume de l'exil, à mes amis et serviteurs, dont la fidélité dans le malheur m'a inspiré un reconnaissant attachement, à cette France enfin, que j'ai tant aimée et où les années les plus heureuses de ma vie se sont écoulées.

Je recommande à mes fils de ne jamais oublier que la crainte de Dieu est le commencement de toute sagesse, qu'elle est un guide et une lumière dans la prospérité et un appui dans l'infortune. Qu'ils restent fidèles aux préceptes de leur enfance; qu'ils restent fidèles aussi à leur foi politique. Qu'ils la servent, soit par leur constance dans l'adversité et l'exil, soit par leur fermeté et leur patriotisme dévoués lorsque les événements les rendront à leur pays. Que la France rendue à

sa dignité et à sa liberté, que la France constitutionnelle puisse compter sur eux pour défendre son honneur, sa grandeur et ses intérêts, et qu'elle retrouve en eux la sagesse de leur aïeul et les qualités chevaleresques de leur père. Ils se souviendront toujours des principes politiques qui ont fait la gloire de leur maison, que leur aïeul a fidèlement servis sur le trône et que leur père (son testament en fait foi) avait adoptés avec ardeur. Ses dernières directions ont été la règle de leur éducation.

En quittant ce monde, je recommande mes fils à la reine. Mon fils bien-aimé le comte de Paris sera émancipé au moment où mon testament entrera en vigueur; néanmoins, je compte sur l'influence morale de la reine et sur son autorité respectée pour me remplacer auprès de lui ; je compte également sur sa sollicitude maternelle pour la prier d'accepter la tutelle de mon fils bien-aimé le duc de Chartres. Elle ne saurait lui sembler trop lourde, car je demande à mes frères d'aider la reine dans l'administration de la fortune de leurs neveux. Je connais les sentiments qui les animent pour les enfants de leur frère tant regretté, et je suis sûre qu'ils leur témoigneront toujours une sincère affection.

Je recommande à mes fils de rester toujours étroitement unis, l'union indissoluble des deux frères étant la condition de leur force et de leur bonheur mutuel. Je désire que mon fils aîné, du jour où l'âge légal le lui permettra, prenne part au conseil de famille chargé de veiller sur les intérêts de son frère cadet.

Je désire aussi que les amis fidèles et éprouvés qui ont entouré mes fils, et qui, après avoir été les amis dévoués de leur père, n'ont cessé de nous donner des preuves d'attachement dans le malheur, continuent à rester auprès d'eux [1].

... Ma volonté expresse étant que mes biens, que les valeurs qui les composent, que tout ce qui a pu et dû m'advenir légalement, que tout enfin ce dont je puis disposer soit également partagé entre mes deux fils, c'est dans cette intention que je partage entre eux aussi également que possible les objets suivants que je possède, en laissant :

1. Les passages omis dans le testament n'ont trait qu'à des dispositions d'affaires.

AU COMTE DE PARIS,

Mon collier de perles à quatre rangs, qu'il donnera, je l'espère, un jour à la comtesse de Paris ; les six pendeloques en diamants avec le chaton, l'album rouge contenant la belle collection d'aquarelles d'artistes français ayant appartenu au duc d'Orléans, toutes mes fourrures, le tableau de Scheffer, les *Saintes Femmes.*

AU DUC DE CHARTRES,

Ma parure de perles composée de broches, d'épingles, de boucles d'oreilles, de bracelets et d'un diadème. Cette parure me provient de sa marraine, ma tante Adélaïde. Mon bracelet de rubis légué par la reine des Belges, deux boutons en rubis, la bague en saphir et la bague en rubis, ma belle coupe en lapis, le livre d'Heures que son père avait fait faire, le nécessaire d'armes et mes dentelles. J'espère que les bijoux et les dentelles pourront servir à la duchesse de Chartres.

Je laisse outre ces objets, comme souvenirs :

AU COMTE DE PARIS,

Le grand portrait de son père par Ingres, le buste

en marbre de son père par Jollet, le grand tableau des *Portes-de-Fer* par Dauzats, le petit tableau du *Col de Teniah* par Philippoteaux; tous les manuscrits, papiers, lettres, petits livres de notes de son père, ainsi que les lettres de son père à moi adressées. Je sais qu'il regardera toujours ces papiers comme un précieux trésor, et je pense qu'il pourra en disposer un jour avec choix pour faire connaître celui que la France a pleuré sans en avoir connu cependant tout le mérite. Je lui laisse les portraits de mes deux mères, l'aquarelle de Winterhalter, représentant la reine avec les enfants du duc de Nemours, le portrait à l'huile du duc de Chartres par Winterhalter, le beau poignard fait par ma belle-sœur la duchesse de Wurtemberg pour le duc d'Orléans, deux des albums contenant les dessins de son père, la psyché qui m'a été offerte par la ville de Paris à l'occasion de mon mariage, la statuette équestre en bronze de son père sur un socle de marbre noir, la grande pendule de Béquet, qui a sonné l'heure de sa naissance, ainsi que la garniture de cheminée qui l'accompagne, le coffret incrusté qui contient la montre de son père et plusieurs autres souvenirs, l'étui contenant le cachet et les couteaux en vermeil qui me servent toujours, la moitié des belles gravures d'après le portrait de son

père, par Ingres, la petite aquarelle du duc d'Orléans à cheval, d'après H. Vernet, l'un de mes quatre beaux éventails, mon éventail de mariage en filigrane qui a déjà servi à la reine, son hochet qui a servi à tous les enfants de la reine, mon bracelet contenant un portrait de son père destiné à sa femme, mon prie-Dieu sculpté contenant le masque de son père, mes papiers, lettres, petits livres de souvenirs que j'ai laissés en Angleterre, l'épée de son père qu'il portait le jour de sa mort, la palme qui lui fut donnée par sa division au retour des Portes-de-Fer.

Je laisse comme souvenirs au DUC DE CHARTRES :

Le portrait équestre du duc d'Orléans par de Dreux, le petit portrait de son père par Ingres, le grand tableau du *Col de Teniah*, par H. Vernet, la tête en marbre de son père, d'après le mausolée de Triquetti, l'aquarelle de la reine, par Winterhalter, mon portrait, par Henriquel Dupont, ma garniture de bureau (vase, porte-plumes, écritoire en vermeil), la miniature de sa marraine, ma petite montre, le carnet en écaille et or orné des portraits de la famille, l'un de mes beaux éventails peints, le bracelet orné de son portrait et de celui de

son frère, destiné à la duchesse de Chartres, l'aquarelle d'Eugène Lamy, représentant la *Revue des Chasseurs d'Orléans aux Tuileries* (1840), le grand portrait du comte de Paris enfant, par Winterhalter, deux des albums contenant des dessins du duc d'Orléans, l'autre moitié des gravures d'après le portrait de son père, par Ingres, l'*Arc de triomphe de Dymilah* par Dauzats, mon orgue d'Alexandre, ma corbeille de mariage en Boule, une statuette équestre en bronze de son père, avec les deux vases en bronze qui l'accompagnent.

J'indique sur une liste spéciale les souvenirs que je prie ma famille et mes amis d'accepter comme un dernier témoignage d'affection et je demande à mes fils de se partager le reste des objets que je puis laisser comme albums, bronzes, livres, meubles et petites bagatelles...

Ayant à cœur la prospérité de notre maison, je veux, dans le cas où, par des malheurs improbables mais possibles, c'est-à-dire par le prédécès de mes deux fils, morts avant moi sans avoir laissé d'héritiers directs, je deviendrais propriétaire d'une partie de leurs biens, que les biens que je laisserais soient partagés entre les

princes de la maison d'Orléans, et, à leur défaut, entre les princes leurs fils...

Quel que soit l'exil où mes jours se terminent, et quelle que soit la tombe que j'y trouve, je demande à mes fils et à leur défaut à mes héritiers, de faire rapporter mes cendres en France lorsque notre famille y sera rentrée, et de les faire déposer dans la chapelle mortuaire de Dreux auprès de la tombe de mon époux.

Je termine ici mes dernières volontés en assurant de mon pardon tous ceux qui m'ont offensée ou affligée, et en demandant à ceux que j'ai pu offenser ou peiner de ne point m'en garder le souvenir.

Ma dernière parole est pour mes fils bien-aimés, une prière et une bénédiction[1].

Signé : HÉLÈNE, DUCHESSE D'ORLÉANS.

Eisenach, ce 1er janvier 1855.

Paris. — Imp. de L. TINTERLIN et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.





